

La Revue Populaire

15^c

Histoire — Littérature — Sciences

Vol. 19, No 2

FEVRIER 1926



Un roman complet: LE SECRET DE LA LUZETTE
par M. DELLY

*"Il était temps que
vous veniez me voir"*

La meilleure manière de ne jamais souffrir de vos dents est de consulter à temps votre dentiste. Visitez-le au moins tous les six mois. Il gardera vos dents et gencives en bon état et vous évitera des complications.



4 sur 5 le visitent trop tard

Que la négligence ou une trop grande confiance en sa santé ne permettent pas à la pyorrhée de s'attaquer à votre bouche. Quatre personnes sur cinq souffrent de cette infection funeste à la quarantaine, et beaucoup de plus jeunes aussi, suivant les statistiques des dentistes.

Pour peu que vous soyez prévoyant, vous serez du nombre des heureux qui y échappent. Visitez votre dentiste, au moins tous les six mois. Il examinera soigneusement votre dentition et préviendra l'infection des gencives. Puis, commencez, dès maintenant, à vous brosser les dents, soir et matin, avec le Forhan pour les Gencives.

La famille tout entière devrait se servir du Forhan. C'est un dentifrice agréable au goût qui raffermirait les gencives et les conserve

roses et saines. Il nettoie les dents parfaitement, les gardant blanches et propres.

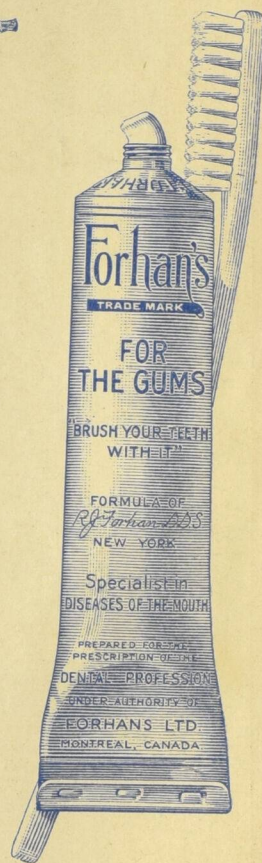
Vous ne pouvez commencer trop tôt à vous servir du Forhan. Il vous en coûtera de retarder. Vous avez bien tort de vous exposer à la pyorrhée. Procurez-vous un tube de Forhan aujourd'hui même. Dans toutes les pharmacies: en tubes de 35c et 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.

Forhan's Ltd., Montréal, Canada

Forhan's

POUR LES GENCIVES

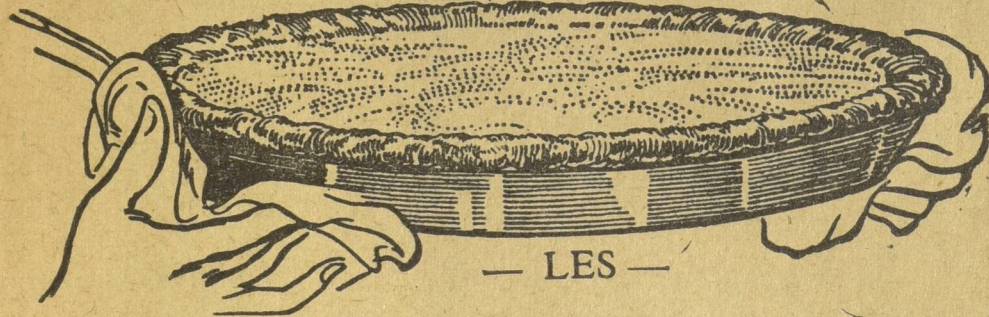


PLUS QU'UN DENTIFRICE IL ENRAYE LA PYORRHEE



Quand il vous arrive des Visiteurs Inattendus...

et que vous désirez servir un dessert convenable, alors que le temps vous fait défaut pour faire de la cuisine, les Garnitures de Tartes "Meadow-Sweet" résoudront votre problème en faisant en peu de temps un dessert incomparable, succulent et appétissant.



— LES —

GARNITURES DE TARTES

(PIE FILLERS)

"Meadow-Sweet"

aux CITRONS
FRAMBOISES

ORANGES
FRAISES

ANANAS
CERISES

sont des plus économiques et très faciles à préparer. Chaque boîte de 15c contient une quantité suffisante de garniture pour remplir 4 tartes. Vous devriez toujours en avoir à la maison. — Votre épicier en vend.

Le mode d'emploi est indiqué sur chaque boîte.

MEFIEZ-VOUS DES IMITATIONS.

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co. Ltd.,
MONTREAL, P. Q.



*Le Produit original
et authentique.*

LA VOGUE ET LA CIRCULATION DU
PLUS GRAND MAGAZINE DE LANGUE
FRANÇAISE EN AMERIQUE AUG-
MENTENT TOUS LES JOURS

Chaque semaine vous trouvez dans

Le Samedi

Deux beaux romans;

Quatre nouvelles sentimentales par les meilleurs
auteurs de France et du pays;

Trois pages de belle musique pour piano;

Monologue, curiosités, inventions, modes et
cuisine;

Courrier du Petit Jardinier.

Chaque mois :

Une gravure moderne en couleur pour encadrer.

EN VENTE PARTOUT

10 SOUS

VOIR COUPON
D'ABONNEMENT
PAGE 129

ABONNEMENT

Canada et
Etats-Unis

Un an . . . \$1.50

Six mois . . . 75c

Montréal et
banlieue exceptés

Directeur :

JEAN CHAUVIN

La Revue Populaire

SCIENCES
LITTÉRATURE
HISTOIRE

MENSUEL
ILLUSTRE

Vol. 19 No 2

Montréal, février 1926

LA REVUE
POPULAIREest expédiée par la
poste entre le 1er
et le 5 de chaque
mois.BESSETTE & CIE
POIRIER,
Edits.-Props.131, rue Cadieux,
Montréal, Qué.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt. U.S., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

CLIENTS ET VENDEUSES DE MAGASINS

Sans doute l'honnêteté a-t-elle une acception très large. C'est un sentiment qui se définit ordinairement : qualité de ce qui est conforme à l'honneur, à la probité, à la vertu. Mais l'honnêteté stricte est plus subtile : celle-là est faite de politesse, de charité, d'affabilité, de délicatesse. Etre honnête, ce serait tout simplement penser aux autres ! Et c'est cette honnêteté-là qui, trop souvent, manque aux femmes. L'honnêteté dans les détails, les menus détails de la vie courante.

Ainsi, dans les magasins, les femmes sont à l'égard d'autres femmes d'une sévérité et aussi d'une injustice vraiment incompréhensibles. Nous avons tous été témoins de ces scènes fâcheuses, pitoyables, qui, chaque jour, surviennent entre acheteuses et vendeuses. Une dame, ou une jeune fille, peu importe, avise une vendeuse, la prie de lui montrer telle marchandise, bouscule des monceaux de rubans, fait vider des boîtes entières, déplace tout, touche à tout, ne peut arrêter son choix, se montre bientôt

arrogante, reproche à la vendeuse de ne point connaître son affaire et si celle-ci se permet une observation, la dénonce au chef de rayon et l'expose à un renvoi.

C'est un travail pénible et malaisé que celui de la vendeuse de magasin et qui demande une patience infinie. Ce travail, il ne faudrait pas qu'on le leur compliquât inutilement. Il est certaines femmes qui visitent les magasins par distraction, par curiosité, uniquement. Leur bourse est vide. Ce sont souvent les plus exigeantes. Il leur coûte peu de faire dérouler par une vendeuse une douzaine de bobines de rubans, sans qu'elles aient aucune intention d'en acheter.

Ces personnes sont malhonnêtes, dans le sens où nous entendons le mot. Le sont, tout autant, celles qui, au mois de mai, font la tournée des maisons à louer, alors même qu'elles seraient liées par un bail à long terme ou propriétaires, et tous supérieurs, en général, qui, dans leurs rapports avec leurs inférieurs, n'usent de charité.

Jules JOLICOEUR.

POEME EN PROSE INEDIT

Les Paroles Solitaires

Les images de l'été, comme des photographies de jeunesse, s'embrument et mon souvenir diffuse la lumière parce que je ne sais plus regarder en arrière.

L'automne a mis son emprise acharnée sur mon coeur.

Automne, cher automne, plus on vieillit, plus on comprend ton ciel mouillé et ton visage plein de rides.

Mais c'est déjà l'hiver avec sa face blafarde et ses joues farinées.

J'aime le regard languissant du soleil qui s'attarde.

Le soir traîne la lourde chaîne des nuages sur les monts.

Troupeau d'esclaves!

... Et mon infirmité humaine s'écrase devant les changeantes saisons.

Des voiles blancs abritent trop de froides maisons!

Des fumées noires déferlent sur les toits comme des laves.

Devant l'anéantissement de mon moi j'ai vu tomber le manteau de la nuit et son effroi.

J'ai tellement regardé ces étoiles qu'elles semblaient descendre dans mes yeux.

Regarder les étoiles c'est prendre contact avec le vertige.

Mais, ces millions de lumières sur le fleuve qui se fige!

Les deux rives se regardent... Elles égrenent leur chapelet d'ampoules électriques.

La nuit est en prière pour le sommeil des hommes.

Dans la blancheur des champs qu'on perçoit dans le miracle lunaire, j'ai vu le champ fauché de ma jeunesse.

Là-bas une maison brûlée déchire le paysage.

On dirait des yeux vides!

Amas vain d'espairs, éparpillement de cendres chères que le vent laisse couler entre ses doigts.

Je suis celui qui reste seul dans l'effondrement de la solitude et je me sens enfoui avec les feuilles de l'automne.

Edouard Chauvin

M. Edouard Chauvin est l'auteur de deux recueils de vers: FIGURINES (1918) gazettes rimées qui remportèrent un très grand succès, et VIVRE (1921) qui contient de fort belles pièces.

L'ATLANTIDE ET LES ILES ENGLOUTIES

Les savants n'ont pas encore dressé le catalogue des îles ensevelies sous les eaux et les sables et c'est en vain que, depuis des milliers d'années, on cherche l'emplacement de l'Atlantide, ce vaste continent disparu. Jean Le-coq expose superbement la question dans une chronique du "Petit Journal Illustré":

L'auteur d'un roman qui eut un très grand succès, voici quelques années, M. Pierre Benoît, plaçait son Atlantide dans le Sahara. Le continent disparu aurait été remplacé par un océan de sable. L'opinion des savants, conforme à la tradition fixée par Platon dans son "Timée" et son "Critias", est que l'Atlantide devait s'étendre entre l'Europe, l'Afrique occidentale et l'Amérique, à peu près sur l'emplacement où le Gulf-Stream décrit sa grande courbe.

Au large des côtes actuelles de l'Espagne et de l'Afrique se trouvaient plusieurs îles montagneuses dont les Canaries marquent aujourd'hui les sommets. Du côté de l'Amérique, un chapelet d'îles également, les Antilles et les Bermudes, sont les restes de ce grand archipel. Au centre, une île immense, un véritable continent, que Platon appelle Poseidonis. Telle était l'Atlantide, sixième partie du monde, qui sombra au fond des mers en des temps très anciens.

Là peut-être fut la première grande civilisation de l'univers. Et cette civilisation, les Atlantes, peuple actif, industriel, peuple de conquérants, l'auraient importée dans les pays con-

quis par eux, à l'est, jusqu'en Egypte, jusqu'en Lybie; à l'ouest, jusqu'au Pérou, jusqu'au Mexique.

Nous en trouvons la preuve aujourd'hui dans telles mœurs qui se retrouvent pareilles au bord du Nil et chez les peuples anciens des rives du Pacifique, dans telles formes d'art, dans telles formes de langage. Les caractères ethniques communs à ces peuples divers, et si éloignés pourtant des uns des autres, sont l'héritage qu'ils tiennent de leurs ancêtres, les Atlantes. Par exemple, la coutume de momifier les morts ne se retrouve-t-elle pas, avec des procédés identiques, en Egypte et chez les anciens Péruviens?

L'an dernier, des explorateurs anglais ont rapporté d'une région jusqu'alors inexplorée du Centre-Amérique, des pièces d'étoffe tissées par les indigènes, des armes primitives et des idoles dont la forme et l'ornementation étaient absolument semblables aux objets du même genre trouvés dans les tombeaux de l'ancienne Egypte.

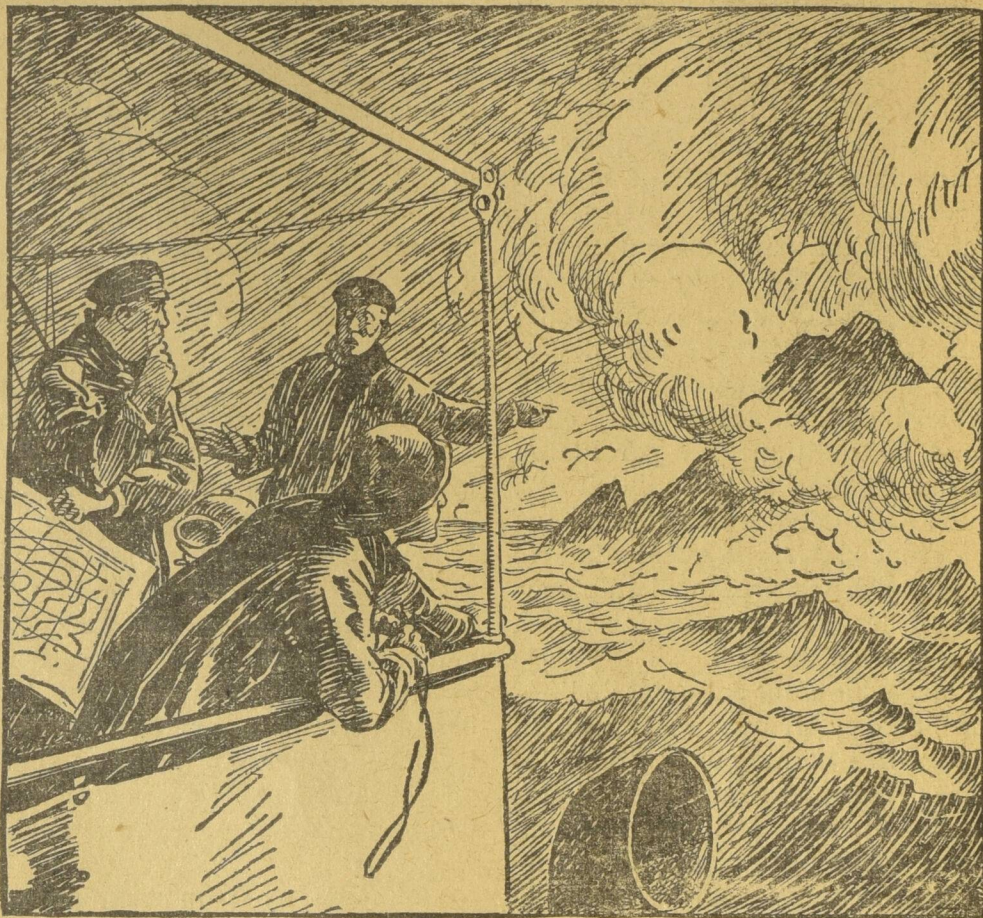
De même, n'a-t-on pas maintes fois découvert, au Mexique, des pyramides pareilles à celles de l'Egypte, et décorées d'hiéroglyphes semblables aux anciens caractères égyptiens?

Comment expliquer ces similitudes dans les mœurs, dans les formes de l'écriture et de l'art entre des peuples vivant à des milliers de lieues les uns des autres, sinon par l'existence d'un monde intermédiaire aujourd'hui disparu?

La géologie apporte aussi quelques éléments de preuves de l'existence de l'Atlantide. Les sondages effectués dans l'océan Atlantique ont révélé des chaînes de montagne, des vallées profondes, des plateaux; et M. Roger Dégigne, dans son livre sur l'Atlantide, observe avec raison que cette confi-

Le volcan sous-marin qui engloutit l'Atlantide, il y a onze ou douze mille ans, pourrait tout aussi bien, aujourd'hui, renvoyer à la surface une partie du continent qui sombra jadis dans l'abîme.

Si pareil fait se produisait, qui sait s'il n'apporterait pas avec lui la preu-



En 1907, l'amirauté britannique reçut avis qu'une île nouvelle venait de surgir au large de la côte de Birmanie

guration orographique est inexplicable par les lois ordinaires de la sédimentation des fonds sous-marins.

M. Ternier, l'éminent géologue de l'Académie des sciences, estime que l'activité volcanique de l'océan Atlantique n'a jamais cessé de se manifester

ve définitive de l'existence de l'Atlantide?

En dehors des présomptions basées sur les observations ethnographiques et géologiques, nous n'avons d'autre témoignage historique que la tradition d'après laquelle, si nous en croyons Platon, les prêtres Saïs, gardiens de légendes cent fois millénaires, au-

raient fait à Solon, le législateur des Athéniens, le récit de la catastrophe dans laquelle aurait sombré l'Atlantide. Comme témoignage de la véracité de l'événement, Solon ajoutait que longtemps, très longtemps après la catastrophe, pendant des milliers d'années, les navigateurs rencontreraient, à l'endroit où le continent s'était enfoncé, de grands amas de vase montés à la surface de la mer. C'est d'ailleurs dans cette vase qu'auraient poussé plus tard les algues innombrables qui forment la mer des Sargasses. Et voilà à quoi on en est réduit jusqu'à présent, comme preuves historiques et géographiques concernant l'Atlantide

Pour en revenir à la supposition formulée tout à l'heure, combien de fois, au cours des âges, n'a-t-on pas signalé l'apparition, puis la disparition et même la réapparition de terres qui surgissaient un beau jour à la surface des flots, puis, après une existence plus ou moins longue, s'en allaient comme elles étaient venues, sauf, quelquefois, à surgir de nouveau de quelque autre bouleversement volcanique.

Rien que dans les régions antarctiques, plusieurs îles — l'île Dougherty, l'île Heard, l'île Nimrod — signalées au début du XIXe siècle par divers navigateurs n'ont pas été retrouvées par les explorateurs, du XXe siècle. Dans le Pacifique, l'île Lindsay, découverte en 1848, explorée complètement par une expédition scientifique l'année suivante, commença à sombrer dans la mer quatre ans plus tard. Elle mit près de dix ans à disparaître complètement. Mais, en 1868, elle avait si bien disparu qu'un bâtiment chargé de faire des sondages à l'endroit où elle se

trouvait n'eut pas de sonde assez longue pour évaluer la profondeur de l'Océan.

Dans les eaux japonaises, le fait est fréquent, les bouleversements et les éruptions se produisant au fond de la mer font naître souvent des îles qui ne tardent pas à disparaître. Au début de 1923, une petite île de nature volcanique est apparue ainsi au large des côtes Indo-Chine.

En novembre 1904, une bande de terre jaillit de la mer, au sud du Japon, dans l'archipel de Liou-Kiou. Des habitants de l'île voisine d'Ivo allèrent la reconnaître. Le gouvernement du Mikado fut alors informé qu'une nouvelle terre était née au soleil de l'empire. Un vaisseau de l'Etat fut envoyé. Mais ceux qui le montaient arrivèrent juste à point pour voir l'île s'enfoncer et disparaître sous les flots.

Toute la chaîne immense et presque ininterrompue des îles japonaises est ainsi soumise constamment aux fantaisies des volcans.

Autre exemple du même genre relativement récent, puisqu'il date de 1907. Cette année-là, l'amirauté britannique reçut avis qu'une île nouvelle venait de surgir au large de la côte de Birmanie. Un capitaine anglais, passant par là, aperçut cette terre qui n'était pas portée sur ses cartes; il l'aborda et y planta le drapeau de son pays.

Bref, un bateau fut envoyé avec des fonctionnaires pour administrer la possession nouvelle et des colons pour la peupler; mais quand il arriva à destination, pas plus d'île que sur la main! C'était un "attoll" qu'une commotion volcanique sous-marine avait fait naître, qu'une autre commotion avait anéanti.

L'exemple de l'Atlantide et de toutes ces îles éphémères nous montre que rien n'est immuable dans la nature, pas même le sol sur lequel nous nous agitions.

— o —

LA CONDITION DES GENS DE THEATRE, DANS L'ANTIQUITE, AU XVII^e SIECLE ET DE NOS JOURS



Dans l'antiquité tout comme au XVII^e siècle, les acteurs et actrices n'appartenaient pas à une profession respectable, à une corporation respectée. Nous avons déjà eu l'occasion, dans un article sur le théâtre antique, de rappeler qu'en Grèce, ainsi qu'à Rome, les artistes dramatiques et les comédiens n'étaient reçus nulle part. On les tenait pour des débauchés, préjugé qui subsiste encore aujourd'hui dans l'esprit du peuple, des ratés et des êtres de toute manière dangereux et de compagnie vulgaire.

Les grands, le peuple même, le clergé, conservent cette même attitude devant les gens de théâtre, au XVII^e siècle. Molière, avant de devenir l'auteur le plus applaudi de son temps, avant d'être reçu à Versailles et de s'asseoir à la table de Louis XIV, parcourut la France pendant douze ans, à la tête d'une troupe de comédiens nomades. A sa mort, le curé de l'église de Saint-Eustache et l'archevêque de Paris lui refusèrent la sépulture ecclésiastique.

Napoléon I^{er}, bien qu'il le souhaitât ardemment, n'osa jamais donner

la Légion d'Honneur à son artiste de prédilection, le grand Talma, et cependant il eût pu la lui remettre à titre de professeur au Conservatoire. L'empereur savait fort bien que décorer un acteur eût créé un scandale retentissant et il ne voulut pas le provoquer.

Sous Louis-Philippe, le danseur Simon fut décoré, mais pas au titre de danseur, car, ainsi que l'écrivait un contemporain de cet artiste: "Il y a certains honneurs qui sont incompatibles avec certaines conditions."

Et quand Grimarest, le premier biographe de Molière, parlant de l'immortel auteur et acteur, le désigna sous le nom de "Monsieur Molière", la presse lui reprocha sévèrement d'avoir donné à Molière ce titre (Monsieur!) dont l'acteur est indigne parce que, écrivit-on, "sa profession est ignoble".

L'artiste de théâtre est aujourd'hui respecté.

— o —

LES TROIS BOULES DOREES DES PRETEURS SUR GAGES

L'origine des trois boules dorées—enseigne des prêteurs sur gages—est douteuse. On suppose que les Lombards adoptèrent jadis les boules ou bourses qui étaient l'emblème de saint Nicolas, patron des Citoyens, Marchands et Marins. Sous le règne d'Edouard I^{er} (1272-1307), le prêt sur gage et la banque étaient aux mains des Lombards et ce commerce y demeura jusqu'à ce que des charges exorbitantes les eussent expulsés tous d'Angleterre, sous le règne de la reine Elisabeth (1558-1603).

PRECIS DE L'HISTOIRE DE BYZANCE

On connaît peu l'histoire de l'empire chrétien d'Orient, fondé par Rome, l'an 395 de notre ère.—Constantinople, sa capitale, élevé par l'empereur Constantin sur l'emplacement de l'antique Byzance, fut jusqu'en 1453, la ville la plus somptueuse du monde.—Le palais impérial, l'hippodrome, Sainte-Sophie.

L'empire d'Orient a été constitué définitivement à la mort de Théodose, l'an 395 de notre ère. Un partage avait déjà été fait en 364, entre Valentin 1er et Valens et Dioclétien avait établi une séparation entre les provinces de l'Occident et celles de l'Orient. Néanmoins Arcadius, fils de Théodose, est regardé comme le pre-

mier des empereurs d'Orient. La première période de l'empire d'Orient est la seule qui se rattache à l'antiquité ; car, à partir du VIIe siècle, c'est l'esprit du moyen âge qui domine partout. Le Ve et le VIe siècles sont donc les seuls dont nous devons nous occuper ici.

Un très grand changement dans les mœurs s'opère à cette époque. Le culte des anciens dieux a fait place au christianisme triomphant. Les empereurs, tous occupés de querelles théologiques ne savent pas résister aux Barbares, et l'empire s'affaiblit sans cesse par des divisions intestines. Il semble que l'Orient, conquis autrefois par Alexandre, s'impose maintenant au vieux monde grec, tombé en dé-



L'EMPEREUR JUSTINIEN

(D'après une mosaïque de Ravenne)

crépitude. Des intrigues de femmes et d'eunuques et des conspirations de palais remplissent toute cette longue histoire, qui rappelle de tout point celle des grandes monarchies d'Asie. Dans toute cette période, le peuple ne compte pour rien, et, s'il fait acte d'existence, c'est seulement lorsqu'il s'agit des jeux du cirque ou lorsqu'il prend part aux subtilités des disputes religieuses; mais le sentiment de la patrie, qui était la passion dominante

milieu du nimbe, entouré de son clergé et suivi de ses gardes: l'évêque tenant la croix, les prêtres portant les saintes reliques et les instruments du culte, marchent à ses côtés.

L'impératrice Théodora, cette comédienne, qui après avoir été au théâtre et au cirque, fut élevée à la souveraine puissance, figure au centre de la composition suivante: elle est nimbee comme son époux, et, suivie de ses femmes, elle porte au temple ses of-



L'IMPERATRICE THEODORA

(D'après une mosaïque de Ravenne)

de l'antiquité, a complètement disparu.

Le monde antique est absolument fini depuis la mort de Julien l'Apostat, en 363. L'humanité cherche dans une direction nouvelle les principes qui doivent la guider

L'empire grec d'Orient ou l'empire byzantin fut, de sa fondation au jour où Constantinople tomba aux mains des Turcs, en 1453, un empire chrétien. On voit dans notre première gravure l'empereur Justinien, la tête au

frondes. Son costume est d'une richesse inouïe. Une chose remarquable, c'est l'ovale très allongé de son visage, sur lequel percent deux grands yeux noirs avec les sourcils qui se rejoignent.

* * *

La ville de Constantinople, élevée sur l'emplacement de l'ancienne Byzance, a été de tout temps la capitale de l'empire d'Orient. La fondation de Byzance remonte au VII^e siècle avant notre ère: un oracle d'Apollon avait

déterminé l'emplacement de la ville, qui occupait le sommet d'un triangle formé par la jonction des eaux de la Propontide (mer de Marmara) du bosphore de Thrace et de la rivière Lycus. C'était un sol privilégié où l'on trouvait tout en abondance ; néanmoins la richesse de Byzance venait surtout des droits qu'elle prélevait sur les navires qui allaient chercher du blé dans le Pont-Euxin. Cette ville fut, dans l'antiquité, beaucoup plus commerçante que guerrière. Après avoir été soumise aux Perses et mêlée aux querelles d'Athènes et de Sparte, elle devint l'alliée des Romains et finit par être annexée à l'empire.

Constantin voulut faire de Byzance sa capitale et changer son nom en celui de la Nouvelle-Rome, mais le nom de Constantinople a prévalu. Le trian-

nople, au point de vue de l'architecture, est le règne de Justinien. Au reste, cette ville, qui était encore si splendide au temps des croisades, offre aujourd'hui peu de vestiges de son ancienne magnificence.

* * *

Le palais impérial, abandonné dès le XII^e siècle de notre ère par les empereurs byzantins, n'a laissé aucune trace, et son emplacement même est occupé aujourd'hui par un quartier turc. On croyait autrefois que le palais impérial occupait exactement l'emplacement des jardins du sérail, mais cette hypothèse est maintenant abandonnée. On admet généralement que l'ancienne Byzance était située à la pointe de la Corne d'Or ; Constantinople établit sa résidence au sud de la vieille cité.

Ce fut la conquête de Constantinople par les Latins qui causa la ruine du palais impérial et de l'hippodrome, qui y attenait. Comme il ne reste aucun vestige des bâtiments qui composaient ce palais, il est difficile d'en donner une description.

* * *

L'hippodrome était antérieur non seulement au palais des empereurs, mais à la fondation même de Constantinople. Il a été bâti par Septime Sévère, près de l'ancienne Byzance. Tout cet immense édifice fut construit sur le plan du Circus Maximus de Rome : ses débris forment aujourd'hui le lieu que les Turcs appellent At-Méidan, place des chevaux. Constantin et ses successeurs embellirent beaucoup l'édifice, mais sans altérer en rien le plan primitif.

L'hippodrome se composait d'une vaste surface plane, de gradins, construits en marbre, séparés de l'arène

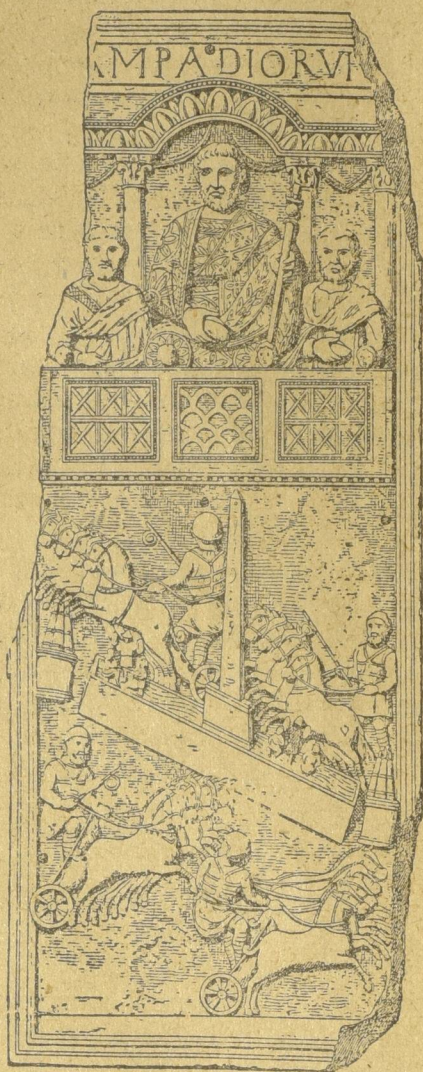


Médaille de Constantin

gle au bout duquel était bâtie l'ancienne cité comprenait sept collines, que l'empereur voulait faire entrer dans la ville nouvelle. Constantin, à pied et suivi d'un nombreux cortège, traça lui-même avec la pointe d'une lance l'enceinte de sa capitale, prétendant suivre un guide divin, invisible pour ses courtisans.

Si Constantin a transformé Byzance et fondé en quelque sorte la nouvelle capitale de l'Orient, les bâtiments qu'il y a élevés ont sans doute été faits à la hâte, car il n'en est rien resté, et la grande époque de Constanti-

par un fossé profond destiné à préserver les spectateurs des bêtes féroces. dans les représentations de chasses et de combats. Les courses de chars était le spectacle qui passionnait le plus la multitude.



Tribune impériale, à l'hippodrome

En haut des gradins régnait une terrasse toute couverte de statues et d'où l'on avait une vue magnifique sur la ville et sur la mer.

* * *

L'empereur Justinien, en bâtissant, ou plutôt en rebâtissant l'église Ste-

Sophie (aujourd'hui la mosquée Ste-Sophie), voulut en faire le plus beau monument de la chrétienté. Il enjoignit aux gouverneurs de province, en Europe et en Asie, de rechercher partout les marbres qu'on pourrait retrouver dans les anciens édifices païens, et on en apporta de toutes parts à Constantinople.

Le pavé de l'église était en marbre vert de Proconèse, les panneaux des murs étaient rehaussés de mosaïques; l'or, l'argent, les pierres précieuses étincelaient de toutes parts, et des lampes innombrables illuminaient de leur flamme les métaux éblouissants. Quand on fit la dédicace de l'édifice, l'empereur, accompagné du patriarche Eutychius, s'avança vers le temple et s'écria en entrant : "Gloire à Dieu, qui m'a jugé digne de terminer un tel ouvrage. Je t'ai vaincu, ô Salomon!"

Aujourd'hui, cette antique église, convertie en mosquée, est bien changée. Les minarets et les contreforts massifs élevés depuis la domination musulmane en ont sensiblement modifié l'aspect extérieur, et les grandes mosaïques chrétiennes qui décoraient les coupoles ont été recouvertes par un badigeon.

* * *

Les lecteurs qui désireraient étudier mieux l'histoire de Byzance, histoire peu connue mais fort intéressante, pourront consulter avec profit, en plus du livre de René Ménard et Claude Sauvageot : "La Grèce et l'Italie", où nous avons puisé nos renseignements, tous les ouvrages de Charles Diehl, professeur d'histoire byzantine et membre de l'Institut, ceux de Rambaud, de Schlumberger, de Ducange et de Gibbon.

PIE XI INTIME

Une journée du Souverain Pontife.— Ses occupations, nombreuses et variées.— La promenade dans les jardins et quelques séances de radio, ses seules distractions.— Les appartements du Saint-Père, son train de vie.— Ses études de prédication.

Bien peu des milliers de pèlerins qui ont vu le Souverain Pontife, en l'année jubilaire 1925, qui ont eu son anneau d'or à baiser et reçu sa bénédiction apostolique, savent comment vit Sa Sainteté, à quoi elle emploie ses laborieuses journées, lesquelles commencent à 6 heures du matin pour ne se terminer qu'après minuit. Quand le pape se retire dans ses appartements, après avoir quitté la tiare, le rochet, le fanon et le pallium, tous ses magnifiques ornements épiscopaux dont il se revêt aux audiences solennelles, dans les processions ou quand il officie pontificalement, c'est pour se livrer au travail, vêtu alors de son costume ordinaire, soutane blanche, bas blancs, ceinture de même couleur, terminée par des glands d'or, mules rouges, brodées d'une croix d'or. Bien que le palais tout entier occupe près de quatorze acres et contienne un millier de pièces, chapelles, salles d'audience, salons, galeries nombreuses où sont les merveilles des Musées du Vatican, appartements particuliers des prélats palatins, Sa Sainteté ne dispose que d'une chapelle, un cabinet de travail, un petit salon, une chambre à coucher, une salle à manger, une cuisine et les chambres des

domestiques attachés à sa personne. Là ne sont admis que le secrétaire d'Etat, qui est actuellement le cardinal Gasparri, et les membres de la famille pontificale.

Disons tout de suite quelles sont les attributions du secrétaire d'Etat et de qui se compose la famille pontificale.

Le secrétaire d'Etat a deux fonctions: d'abord, celle d'agir comme ministre des affaires étrangères du pape, et puis celle d'administrer les biens du Saint-Siège, de surveiller les palais apostoliques dont il a la préfecture, et de recevoir, au nom du pape, ceux que le pape ne peut recevoir personnellement.

On appelle famille pontificale l'ensemble des personnes qui forment la maison civile du souverain pontife. Ce sont les cardinaux, les prélats palatins, ainsi nommés parce qu'ils ont de droit leur résidence dans les palais apostoliques, les prélats domestiques et les camériers.

Les diverses pièces de l'appartement du pape, quoique vastes, sont simplement meublées. Le cabinet de travail de Pie XI est tout tapissé de livres. Sa bibliothèque, en plus d'ouvrages de théologie, de philosophie et de dévotion, compte un nombre considérable de volumes d'histoire, car c'est à l'étude de l'histoire qu'il consacre presque tous ses loisirs.

La salle à manger est plus simple encore et la chambre à coucher, austère. Le Saint-Père se lève à six heures du matin. Il a célébré sa première messe après minuit, dans sa propre chapelle, assisté de prélats attachés à

sa personne. Il prend un léger déjeuner, fait le plus souvent d'une demi-tasse de café et de quelques biscuits secs. Commence alors la besogne de la journée. Et toute la journée de Pie XI est réglée avec une précision d'horloge. Il s'enferme dans un cabinet, non pas, cette fois, celui de son appartement, mais dans un autre plus vaste qui se trouve à l'étage au-dessous du sien, et dépouille son courrier. A 9 heures, il reçoit le cardinal Gasparri ou, en son absence, Messieurs Pizzardo et Borgoncini Duca. On s'occupe alors des diverses activités diplomatiques et politiques. Sa Sainteté pose les questions indispensables brièvement et nettement, et aime qu'on lui réponde de même.

C'est très rare qu'il faille rappeler au Saint-Père la nature d'une question qui déjà lui a été soumise ; sa mémoire est prodigieuse. S'agit-il d'une affaire très importante, il prend quelques notes et remet sa décision, pour y réfléchir. Son prédécesseur, Benoît XV, était beaucoup plus impulsif. Cependant, il ne réserve ainsi que les questions qui ne peuvent être réglées sur le champ, car Pie XI répugne aux mesquineries et aux lenteurs du fonctionnarisme. Ce travail se poursuit jusqu'à 11 heures. Le pape reçoit alors en audiences privées. Sont reçus par lui, d'abord les cardinaux qui ont leur résidence à Rome, ensuite les dignitaires de l'Eglise, aussi bien Italiens qu'étrangers, ambassadeurs près le Vatican, chargés d'affaires ou autres représentants. Mais le plus souvent, c'est le secrétaire d'Etat qui les reçoit. Pie XI se montre avec tous calme et courtois, mais bref toujours. Benoît XV était plus expansif et aimait de parler longuement.

A une heure, ces audiences terminées, Sa Sainteté prend un petit verre de cordial et attaque la partie la plus fatigante de sa journée de travail. Accompagné de toute sa cour, il traverse successivement les vastes salles où sont rassemblés les pèlerins, salle du Trône, salle Ducale et salle Royale. Il donne son anneau à baiser à toutes les quatre ou cinq personnes. Quelquefois, la foule des pèlerins, nombreuse de deux mille personnes, est réunie dans une salle dite de la bénédiction. Le pape y prononce une courte allocution, qui est ensuite traduite dans toutes les langues des pèlerins présents. Aux Français, aux Allemands et aux Espagnols, le Saint-Père parle dans leur langue, car il les connaît toutes trois parfaitement.

Sa Sainteté donne ensuite à tous sa bénédiction apostolique et chaque pèlerin recevait en outre l'an dernier une médaille commémorative du jubilé, reçue de la propre main du pape.

C'est l'heure du repas du midi. Le Saint-Père retourne dans ses appartements où le dîner lui est servi dans sa salle à manger. C'est le repas principal de la journée et qui se compose d'un potage, d'un peu de poisson et de viande avec légumes, d'un fromage ou d'un fruit et d'une demi-tasse de café. De temps à autre, mais très rarement, Pie XI boit en mangeant un verre de vin blanc.

Au sortir de table, le Saint-Père se renferme de nouveau dans sa bibliothèque, consulte journaux et revues, expédie sa correspondance personnelle, converse avec ses deux secrétaires du jour et fait une légère sieste d'une demi-heure.

A quatre heures et demie précises, le pape fait sa marche quotidienne ou une promenade en voiture dans les

jardins du Vatican. Comme tous les pontifes, depuis 1870, le Saint-Père, depuis son élévation au trône de Pierre, n'a jamais quitté le Vatican. Toute leur vie ils la passent dans l'enceinte du palais et morts, on les enterre dans la crypte de Saint-Pierre.

Les jardins du Vatican sont donc les seuls lieux de récréation du pape. Et ces jardins ne sont pas bien vastes; il y fait très chaud. Alors qu'il était cardinal, avant qu'il devint le chef de l'Eglise, le pape actuel était un fervent de l'alpinisme. Combien différente de l'autre est maintenant sa vie!

Après s'être promené une heure dans le jardin, le pape retourne au palais et les audiences recommencent pour durer jusqu'à 7 heures. De là, il gagne sa chapelle où il récite, avec ses deux secrétaires et ses deux domestiques, le rosaire.

Le souper pris, un repas plus frugal que celui du midi—car la viande et le poisson en sont exclus—Sa Sainteté se remet en prière. Dans la soirée, il consacre une heure ou deux à l'étude, puis, après minuit, célèbre la messe.

Dernièrement, Pie XI s'est accordé une distraction, sous forme d'un radio. Une compagnie anglaise installa dans son appartement un poste de radio et, certains soirs, pour se reposer de ses études, il écoute un concert de Rome, Milan, Paris, Londres ou Berlin.

Sa Sainteté, qui est âgée de soixante-huit ans, jouit d'une excellente santé.

—0—

Nous devons supposer absent *a priori* tout absent dont on parle mal devant nous, et par conséquent le défendre. C'est une des formes les plus rares du courage; ce pourrait être une des plus efficaces.

SINCERITE D'UN PEINTRE

On a souvent prétendu, écrit un chroniqueur de la "Vie intellectuelle" que les plus mauvais juges en matière picturale sont les peintres. Un cas peu banal, dont le hasard nous a rendu témoin, vient de corroborer cette prétention.

C'est, il y a quelque temps, chez un de nos médecins les plus connus, grand amateur d'art. Dans son cabinet, tandis que le docteur s'empresse autour de ses appareils, un de nos peintres, qui eut son heure de célébrité quand on lui décerna le titre de "roi des fauves", attend.

Il regarde les tableaux nombreux qui illustrent la muraille. Il les pèse, il les juge. L'un d'eux, surtout, retient son attention: un intérieur aux tons crus, aux violences outrancières. Le médecin, remarquant l'attention de son hôte, et sachant à son heure manier l'ironie, questionne:

—Chic, ce tableau, hein?

L'autre se dandine, a une moue dédaigneuse:

—Oui, pas mal.

—Comment? Vous ne le trouvez pas bien?

—Si, ça a des qualités, évidemment, mais tout de même, c'est assez morne.

—Vrai? C'est de X.

Un sursaut. Un regard d'effroi. Le roi "des fauves" balbutie:

—Mais c'est moi, X.

—Parbleu! reprend l'autre...



CHRONIQUE FEMININE

Par FRANCINE

LA MAISON HEUREUSE

Quels sont les moyens d'ordonner et d'embellir son foyer, c'est-à-dire de le rendre agréable pour les autres et pour soi-même. Un tel souci a plus de conséquence qu'on ne se le figure tout d'abord, écrit Gabrielle Rosenthal dans un fort intéressant petit livre, intitulé: "Le livre de la jeune fille".

Organiser un foyer, c'est, vous le savez, faire attention à tout ce qui nous entoure, s'attacher à chaque chose et à la place qu'occupe chaque chose, ce qui est pour la ménagère une habitude nécessaire de l'esprit.

Un foyer que l'on a rendu harmonieux nous est d'abord plus cher à nous-mêmes, les heures s'y écoulent plus rapides, la vie y est plus douce. La femme qui y demeure seule s'y trouve moins isolée; et, si elle travaille au dehors, elle retrouve le soir, dans

les objets auxquels elle donne ses soins, comme une muette compagne

Pour la femme mariée, le foyer digne de ce nom est un réconfortant. Si la nécessité l'oblige à travailler au dehors, le surcroît de fatigue qu'elle s'impose pour entretenir la propreté, l'ordre, l'harmonie autour d'elle, est payé par l'apaisement, le délassement, qu'elle reçoit en retour de ses soins.

Si votre mari travaille chez vous, vous devez vous efforcer de lui rendre agréable le milieu dans lequel il fait des efforts constants. Travaille-t-il dehors? Il rentre le soir fatigué, énérvé souvent; vous lui devez une atmosphère bienfaisante et souriante.

Bien des hommes, ouvriers, employés, bourgeois riches, prennent le chemin du cabaret ou du cercle parce que leurs femmes n'ont pas su les retenir chez eux.

Ils trouvent au dehors le repos, leurs aises ils satisfont un besoin in-

conscient de confort, de beauté. Le ménage se désorganise, l'argent s'en va, parfois survient l'alcoolisme.

Un foyer bien tenu est la meilleure manière pour la femme de garder son mari.

L'influence bienfaisante d'un pareil intérieur s'exerce très vive sur les enfants et contribue à leur éducation.

L'hygiène proscriit le fouillis, le désordre d'où naît la poussière, asile

acheter jamais rien sans choisir; être soi-même, c'est-à-dire ne pas se laisser guider par le désir de faire comme son voisin, de lutter avec plus riche que soi; être de sa condition; être de sa région et de son temps; éviter le clinquant et le compliqué dans le choix des meubles, des bibelots et de toutes les matières qui servent à la décoration du home; mesurer ses ressources et être prévoyante.



des miasmes et des microbes, et nous les condamnons pour des raisons esthétiques. Il conseille l'aération, la lumière, et nous vous dirons de livrer large passage à l'air, au soleil, facteurs de beauté.

Pour rendre sa maison heureuse, il suffit de suivre les conseils généraux suivants: Faire attention à tout; n'a-

LES BLONDES S'EN VONT...

On déplore dans toute l'Amérique, même dans certains Etats américains où jadis elles étaient très nombreuses, la disparition rapide des blondes. Il est fort possible que dans quelque cinquante ans on ne trouve plus de blondes nées sur ce continent. Dans

les universités américaines où les étudiantes sont aussi nombreuses que les jeunes gens et où, le siècle dernier triomphaient les blondes, elles sont aujourd'hui en minorité et de beaucoup.

On a fait un relevé dans sept universités et collèges où l'on note une majorité de 47 en faveur des "brunettes",—ainsi qu'on dit aux Etats-Unis.

Chez nous, la chose n'a pas de quoi nous inquiéter, car les brunes, du moins chez les Canadiens-Français, y ont toujours été en plus grand nombre et les blondes ont toujours formé l'exception. Et c'est pourquoi nous avons aussi bonne opinion des unes que des autres. Mais il en va autrement chez nos voisins où la blonde symbolise la femme vigoureuse et sérieuse, la femme de sport et d'études, tandis que la "brunette" reste pour eux le type de la femme qui ne recherche que les plaisirs. Il nous semble que toutes ces classifications sont oiseuses, peut-être ridicules, et qu'on ne peut juger une femme à son teint, en faire, si elle est blonde, une bachelière, si elle est brune, un oiseau de nuit !

UN LIVRE SUR LA COUPE QUE TOUTE FEMME DEVRAIT AVOIR

Il nous fait plaisir de signaler la récente publication d'un livre très bien fait dont trouveront leur profit toutes les femmes et jeunes filles: **Cours de coupe pour le moulage ou La manière de couper soi-même ses patrons**, par Mme A. J. Gendron.

Les illustrations du livre sont de Mlle A. M. Gendron. Ces dessins sont nombreux, joliment faits, bien disposés.

En dix-huit leçons, Mme Gendron, qui est une ancienne première des grandes maisons de couture de Paris, enseigne parfaitement la coupe.

Ce livre se vend très bon marché. Vous le trouverez dans toutes les librairies.

—o—

LA MODE DES CHEVEUX COURTS EST-ELLE MENACEE?

Est-ce le déclin de la mode des cheveux courts que vient de marquer le concours de beauté de Folkestone? On pourrait le croire en constatant les résultats connus du palmarès.

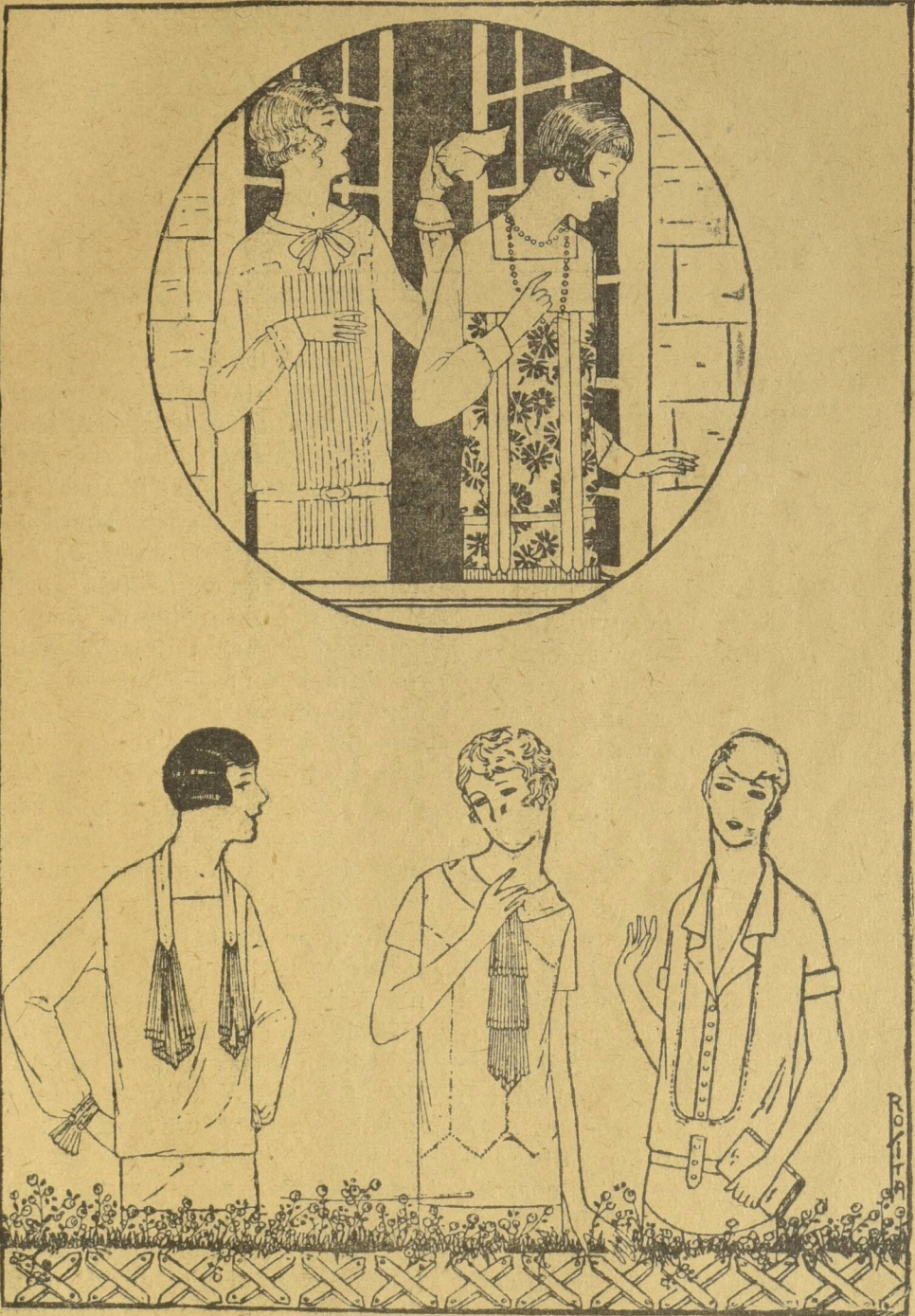
En effet, sur 87 concurrentes, 53 femmes se présentaient avec leur chevelure intégrale; les 34 autres "girls" portaient les cheveux coupés. Tous les premiers prix de beauté furent attribués aux premières et, dans le concours de la plus belle coiffure, les cheveux courts furent éclipsés par les longues tresses.

—o—

LA COUTUME DU GATEAU DE NOCES

Une noce comporte toujours un gâteau, une pièce montée à plusieurs étages, décorée superbement et dont personne ne mange... D'où vient cette coutume? On croit communément qu'elle est d'origine grecque. Dans la Grèce antique, en effet, on donnait à tous les invités d'une noce, au moment où ils pénétraient dans la maison où devait être célébrée la cérémonie, un petit gâteau. Ce gâteau était fait de graines de sésame broyées et mêlées à du miel. Ces ingrédients avaient la vertu de rendre l'homme et la femme heureux, leur vie entière, et de leur assurer de nombreux et beaux enfants.

BLOUSES EN VOGUE



Les blouses nouvelles sont de forme droite avec ou sans ceinture. Les tissus en vogue sont: Crêpe de Chine, toile de soie, mousseline de laine et marocain.



Bibliographie Canadienne

PAR
JULES JOLICOEUR

EMILE NELLIGAN: **Son oeuvre poétique.**— DAMASE POTVIN : **La Baie.**—ANDRÉE JARRET: **La Dame de Chambly.** (Ces trois ouvrages ont été édités par Edouard Garand, Montréal).

Par les soins de la soeur du poète vient d'être rééditée l'oeuvre d'Emile Nelligan,—non pas l'oeuvre entière, mais ce même choix de morceaux fait, voici plus de vingt ans, en 1902 si nous ne nous abusons, par Louis Dantin, pour l'édition Beauchemin. Cette édition, la seule connue jusqu'ici de l'oeuvre de celui qui fut vraiment le premier poète canadien, était devenue introuvable. L'idée est excellente de nous l'offrir en un joli volume d'un format commode et d'un prix très abordable qui permettra à tout le monde d'en posséder un exemplaire. La présentation matérielle de ce livre est en effet très agréable : beau papier et beaux caractères. La préface de Louis Dantin constitue l'étude la plus poussée qui ait encore été faite sur Emile Nelligan. Nous savons que quelques jeunes auteurs travaillent à la résurrection de ce poète, qu'ils préparent d'intéressants travaux sur son oeuvre et rêvent de le

faire connaître mieux et plus complètement, à la faveur de pièces inédites. Mais pourquoi les cent pièces de vers que nous connaissons de Nelligan ne nous suffiraient-elles pas?

Le récit d'un vieux colon canadien-français, tel est le sujet de ce livre nouveau de Damase Potvin: LA BAÏE. M. Potvin a trouvé en ce vieux bonhomme qui parle une langue populaire d'une saveur délectable le personnage le plus attachant de tous ses livres. Et de tous ses livres, — il en a bien sept ou huit.—c'est celui-ci que nous préférons. Un roman est une chose, le conte en est une autre. Damase Potvin est bien plus conteur que romancier.

Rien ne vaut le plaisir de s'attarder à la lecture d'un livre qu'on n'a d'abord que négligemment feuilleté, de faire en quelque sorte une découverte. Nous avons fait à LA DAME DE CHAMBLY, l'injure de croire qu'elle nous ennuerait ; nous l'avions, disons-le, snobée. Grave erreur ! Le roman canadien d'Andrée Jarret est d'une simplicité étonnante et délicieuse. Ces mille faits insignifiants qui composent la vie quotidienne d'une famille de petites gens, en un quartier pauvre, tel

est le fond du livre. Et de l'aventure, somme toute banale, d'un "chambreur" et d'une fillette de dix-huit ans, l'auteur a tiré une idylle agréable qui se termine par un beau mariage! On rencontre çà et là de très bonnes pages. Ce repas du soir où l'on discute en famille le départ de Bernadette est tout à fait réussi. Et cette Bernadette est un personnage très bien venu. Andrée Jarret fait parler ses quelques jeunes gens comme aucun d'eux ne parle,—mais, en revanche, la langue du père et de la mère Nadeau, d'Aurore et de Bernadette, stylisée selon une bonne formule, est tout à fait conforme à la vérité et à l'esthétique. Avec du travail, M. Mme ou Mlle Jarret, peu importe, nous donnera sûrement certain jour un fort beau livre. Que cette personne bride sa facilité trop grande et astique plus longtemps ses phrases, et ce livre à venir nous plaira certainement davantage, car déjà elle sait bâtir un roman, elle sait voir et choisir de ce qu'elle voit ce qu'il nous faut montrer.

LA TERRE VIVANTE, par Harry Bernard.

Ne l'ayant point reçu de l'**Action Française** qui devait nous en faire tenir un exemplaire, nous ne pouvons parler du dernier roman de M. Harry Bernard: **La Terre Vivante**. Nous avons fait ici même, voici un an, une critique de "**L'Homme Tombé**" qui, parce qu'excessivement impartiale, n'a sans doute pas été bien agréée par l'auteur, grisé peut-être par le concert d'éloges coutumier qui accompagne l'apparition de tout livre du terroir, qu'il soit bien ou très mal écrit. Il se peut que M. Bernard se soit opposé à ce qu'on nous montrât son ours. Mais non! Nous ne voulons pas le croire

aussi friand de petits compliments ni penser qu'il peut éprouver du ressentiment pour les braves gens qui ont trouvé détestables et le style et la langue de son premier roman, couronné d'ailleurs d'un prix David. "**La Terre Vivante**" est un livre très supérieur (qu'on dit!) à "**L'Homme Tombé**". Tant mieux! Tant mieux!

UNE ENCYCLOPEDIE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

Une maison d'édition de Toronto, THE RYERSON PRESS, a commencé dernièrement la publication d'une précieuse collection d'ouvrages sur la littérature canadienne, intitulée : MAKERS OF CANADIAN LITERATURE.

La collection, à laquelle collaborent des écrivains de langue française et de langue anglaise, comprendra quarante et un volumes. Chacun est une monographie d'un auteur canadien célèbre, écrite par les écrivains et critiques les plus honorés du moment. De chaque auteur étudié, on donne une biographie, des morceaux choisis, une critique, une bibliographie. Le dernier volume de la collection est une sorte d'anthologie de toute la littérature canadienne, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Les écrivains canadiens-français étudiés dans cette collection, indispensable à toute bonne bibliothèque, sont les suivants:

PHILIPPE AUBERT DE GASPE, par Aegidius Fauteux.

ETIENNE PARENT, par l'abbé Camille Roy.

François-Xavier GARNEAU, par Gustave Lanctôt, auteur de "**La Fin**"

d'une Légende"; "Le dernier effort de la France en Canada."

Antoine GERIN-LAJOIE, par Louvigny de Montigny.

OCTAVE CREMAZIE, par Pierre Dupuy.

HENRI RAYMOND CASGRAIN, par Séraphin Marion.

LOUIS HONORE FRECHETTE, par Henri d'Arles.

Ces ouvrages, au fur et à mesure de leur parution, seront en vente à la librairie Ducharme, Montréal.

— o —

LE CODE DU MARIAGE EN RUSSIE

Les choses ne sont pas si changées qu'on pense dans la Russie nouvelle. Voici quelques articles du code du mariage:

Le mariage une fois enregistré, les époux peuvent porter, à leur choix, tous deux le nom de l'un ou de l'autre, ou bien chacun garder le sien. Les unions entre citoyens soviétiques et étrangers sont autorisées, mais chacun des contractants garde sa nationalité.

Les biens acquis pendant le mariage par l'un ou l'autre des époux tombent en propriété commune—ce qui est exactement notre régime de communauté.

Divorce par consentement mutuel des conjoints, soit même par la volonté d'un seul exprimée dans les formes voulues. Cette dernière clause constitue une innovation et rappelle certaine loi musulmane. Dans les pays où le divorce est facile, comme l'Angle-

terre, les Etats-Unis et la France, on n'en est pas encore là!

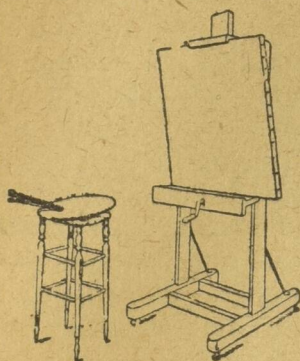
Lorsqu'une femme devient enceinte hors mariage, elle a le droit de déclarer unilatéralement au département d'état-civil le nom du père de l'enfant à naître. Si le citoyen désigné comme père ne proteste pas contre cette déclaration durant un mois à partir de la notification, il sera définitivement enregistré comme tel.

Les parents ont le droit et le devoir d'élever leurs enfants. Et toutes les mesures intéressant les enfants doivent être prises d'accord commun. Dans le cas de divergences d'opinions entre eux, la question litigieuse doit être soumise à la décision des organes de tutelle délibérant avec eux.



Les parents ont charge de l'éducation de leurs enfants et ils doivent les préparer à une activité d'utilité publique. Réciproquement, les enfants majeurs sont obligés d'entretenir leurs parents incapables de travailler. Enfin, lorsque les parents manquent à leurs obligations envers les enfants, ou s'ils abusent de leurs droits, ainsi qu'en cas de mauvais traitement, le tribunal décrète l'enlèvement des enfants aux parents et les remet aux organes de tutelle ou de curatelle.

Nous trouvons presque toutes ces clauses dans notre code civil qui, venu de Napoléon, n'a certainement rien de bolchévique...



Le Dessin et la Peinture pour tous

LUMIERE ET OMBRE

Jusqu'ici l'élève n'a vu que la ligne, continue M. Camille Bellanger dans son *Traité de Peinture*. Il abordera maintenant une étude plus complexe et plus difficile, celle du jeu réciproque de la **lumière** et de l'**ombre**.

Tout corps produisant de la lumière ou en envoyant est dit corps lumineux. Tels sont le soleil, la lune, la flamme.

On appelle **ombre** la partie, soit de l'espace, soit d'un corps placé hors de rayon d'un corps lumineux. On appelle **lumière** la partie qui est placée dans ce rayon.

On distingue deux sortes d'ombres : celle qui est produite par un corps, et celle qui est produite sur un corps.

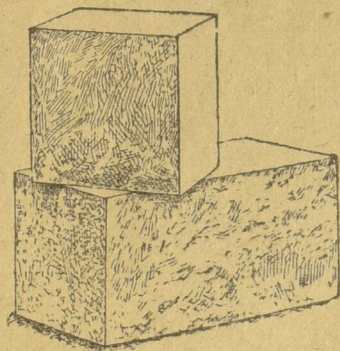
La première est dite ombre portée. Elle se projette sur une surface par suite de l'interposition d'un corps opaque entre cette surface et un rayon lumineux.

Elle s'allonge et se raccourcit suivant des lois physiques comprises dans l'étude de la perspective.

La seconde est dite partie ombrée, par rapport à l'autre partie du corps, celle qui est éclairée. Elle est la seule qui nous intéresse en ce moment. Pour examiner chacune des manières dont

elle se comporte, nous dessinerons successivement un solide éclairé dans des positions différentes (fig. 1, 2, 3, 4).

Tels sont les principaux aspects sous lesquels se présentent les ombres. C'est de leur opposition avec les lumières que naît le relief de la chose dessinée, ou pour mieux dire, la qualité essentielle sans laquelle le dessin



Solides éclairés d'en haut et par la droite

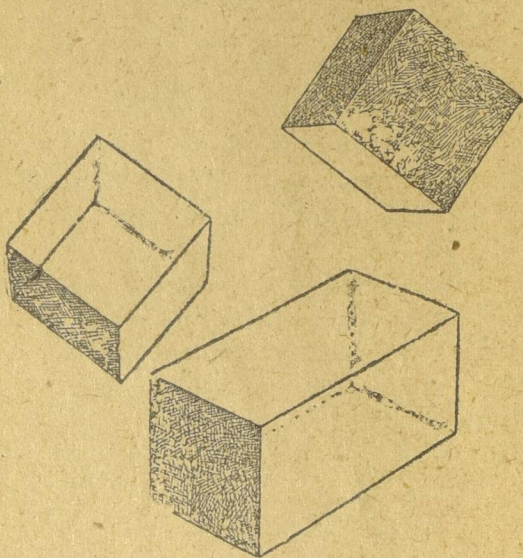
d'art ne sera pas autre chose qu'une figure de géométrie plus ou moins exacte.

Le dessin de l'ombre est, à proprement parler, le dessin intérieur d'un objet par rapport à l'autre qui est le contour.

On l'appelle le modelé, et c'est lui qui est chargé de donner la vie et l'il-

lusion de la réalité à un objet ou à une figure.

Le modelé, à l'aide duquel on rend sensibles les différents reliefs et saillies d'une main ou d'un visage, a pour principal agent la **demi-teinte**. Les premières études d'ombres devront toujours être faites dans des conditions d'éclairage spéciales.



En haut: Solides éclairés d'en bas

En bas: Solides éclairés d'en haut et de face

Le modèle devra être éclairé d'un seul côté. Si la pièce a deux fenêtres en face l'une de l'autre, on aura soin d'en boucher une.

Il faudra, en outre, que la lumière soit vive et franche; plus l'éclairage aura de vigueur, plus l'élève aura de facilité pour voir l'ombre avec netteté et pour la définir sans erreur.

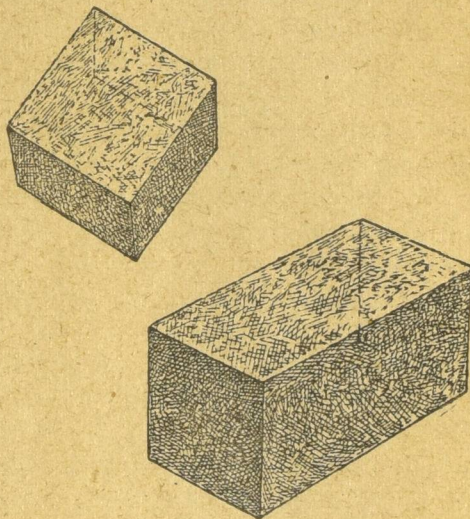
Dès que son oeil sera familiarisé avec les effets les plus visibles et les plus lisibles de l'ombre, on le mettra en face d'une difficulté plus sérieuse en lui faisant copier des modèles éclairés moins franchement et moins violemment.

L'étude de l'ombre exige alors l'attention la plus soutenue et la plus intelligente. Car l'ombre, dès qu'elle cesse d'être brutale, se complique d'une série de tons obscurs se dégradant les uns sur les autres avec plus ou moins d'intensité. Ce sont ces diverses gradations de l'ombre qui constituent ce que l'on appelle les **valeurs**.

Les valeurs ne sont donc pas autre chose que les degrés d'intensité des diverses parties ombrées comparées les unes avec les autres.

Arriver à lire sans hésitation les rapports existant entre les divers plans de lumière, de demi-teinte et d'ombre, et les rendre fidèlement, voilà, au juste, le secret du modelé, c'est-à-dire la partie la plus savante de l'art du dessin.

Le moyen matériel de dessiner l'ombre est fort simple.



Solides éclairés par derrière

Tailler le fusain ou le crayon de manière que la pointe soit longue. Ne pas dessiner à l'aide de cette pointe, mais, au contraire, tenir le fusain ou le crayon du bout, et frotter à plat, doucement, comme ayant peur d'ap-

puyer. Promener le noir tantôt dans un sens, tantôt dans un autre, croiser sans cesse, éviter tous traits précis, toutes hachures.

Un point capital, c'est de bien ménager les lumières représentées par le blanc du papier. Certains élèves commencent par fourrer de l'ombre partout, et sont obligés d'enlever ensuite les noirs qu'ils ont mis, sans le savoir, ou ils n'étaient pas sur le modèle; ils sont réduits à changer comme ils peuvent ces noirs en blancs avec le concours de la mie de pain. Il est de beaucoup préférable de s'épargner ce travail inutile et de mettre immédiatement, et du premier coup, si on le peut toutefois, les noirs et les blancs à leur place et dans leur forme.

La méthode des **hachures**, usitée jadis pour ombrer, est certainement la plus défectueuse comme la moins rationnelle que l'élève puisse employer. On peut presque dire qu'elle est une véritable négation des enseignements de la nature. Notre oeil n'aperçoit pas les ombres sous cet aspect, et, par conséquent, il est contraire au bon sens de les reproduire hachées ainsi. Ce procédé, nécessaire aux graveurs en taille-douce et qui constitue leur unique moyen de dessiner à l'aide du burin, n'a plus de raison d'être aux mains d'un artiste armé d'un fusain ou d'un crayon. Il faut donc reléguer aussi la hachure des ombres parmi les vieux errements des générations qui nous ont précédés.

— 0 —

Il faut être forcé par l'évidence pour pouvoir condamner son prochain; et souvent on le condamne contre toute évidence.

* * *

Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.

* * *

Rien n'est plus dangereux qu'un bon conseil accompagné d'un mauvais exemple.

UNE POETESSE DE 12 ANS

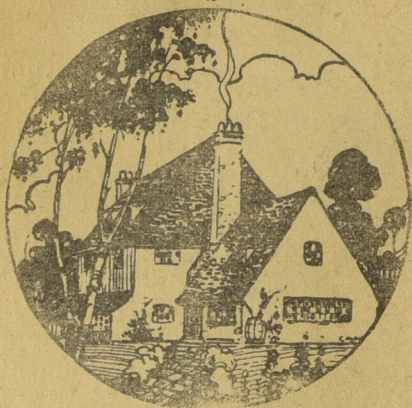


Il est difficile, en matière de records, quels qu'ils soient, de vaincre nos voisins américains. Un petit exemple tout récent il-

lustrera notre dire. On sait que l'an dernier, une petite Française du nom d'Hélène Séguin, âgée de quatorze ans, remporta un prix de poésie aux Jeux Floraux avec un recueil de poèmes vraiment remarquables.

Deux mois plus tard, on lui opposait une petite Américaine de Brooklyn, Mlle Nathalie Crane, auteur de deux recueils de poèmes, publiés, l'un à 12 ans, et l'autre à 14.

Que peuvent valoir les vers de ce petit prodige, nous n'en savons rien, ne les ayant point lus. Ils seraient excellents que cela ne pourrait en rien nous surprendre, mais ce qui peut nous surprendre, c'est que cette enfant fait des vers d'une manière quasi inconsciente, comme une sibylle rend des oracles. Jamais elle n'a appris les règles de la prosodie, n'a consulté un dictionnaire de rimes ni lu aucun ouvrage sur la technique du vers. Son oreille s'est habituée de bonne heure, en écoutant son père lui réciter les oeuvres des grands poètes anglais et américains, à la cadence, au rythme et à la mesure de la phrase poétique. Puis, au lieu de barbouiller ses cahiers de bonhommes, elle y alignait des vers et il s'est trouvé des critiques pour juger ces vers-là remarquables. Miss Nathalia Crane devient ainsi le petit Jackie Coogan de la poésie!



L'Embellissement du Foyer

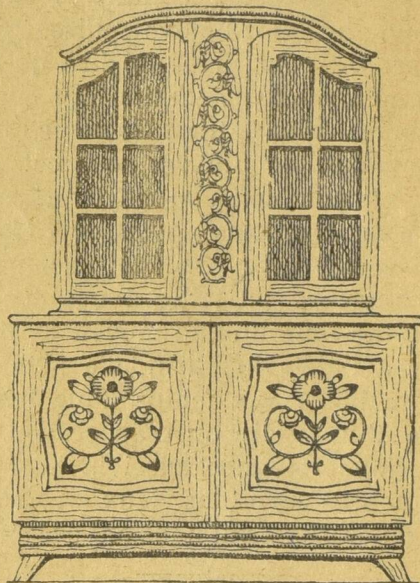
UN MOBILIER DE SALLE A MANGER

Les meubles modernes, actuellement les plus en vogue, sont généralement d'une construction rectiligne, sans moulures, ni courbes, ni sculptures, ce qui en rend l'exécution assez facile pour les amateurs que nous sommes. Le seul point qui donne au problème une difficulté est que, généralement, ils sont exécutés en bois de placages de très belle nature, ce qui occasionne tout d'abord un travail d'ébénisterie des plus délicats, et, en second lieu, l'emploi de matériaux de qualité dont un menuisier ordinaire ne saurait s'approvisionner.

Aussi bien peut-on réussir ce buffet, par exemple, avec du bois ordinaire. Une ligne courbe dans le couronnement de ce buffet, une moulure sans complication sur ce couronnement, entre les deux corps et à la base, ne constituent pas des difficultés de construction insurmontables et, en revanche, l'emploi d'un bois de menuiserie de belle qualité, mais de qualité courante comme le chêne, dont on pourra laisser les veinures apparentes et l'introduction de panneaux décorés de pyrogravure pourraient faire de ce meuble une pièce pleine de charme,

capable de s'assortir avec un ensemble moderne ou de caractère assez classique, au gré de votre désir.

Au point de vue de l'exécution, cette ornementation devra être faite par le travail bien connu de la pyrogra-



vure. Il ne faudra pas craindre de dessiner ces éléments d'une façon très nette et très vigoureuse et de les bien creuser à la pointe incandescente. Nous vous conseillons même d'employer un outil de gros calibre, de ma-

nière à rendre le tracé aussi brutal et aussi large qu'il vous sera possible.

Vous brosserez ensuite les parties travaillées avec une brosse en chien-dent très dure, vous teinterez tout votre meuble au brou de noix et vous brosserez à nouveau; tout cela afin d'égaliser en partie les tons, de faire disparaître les particules de bois brûlé

et de noyer en quelque sorte votre décoration avec les fonds.

Le meuble, terminé, sera soigneusement encaustiqué et frotté pour prendre un joli ton de vieux bois.

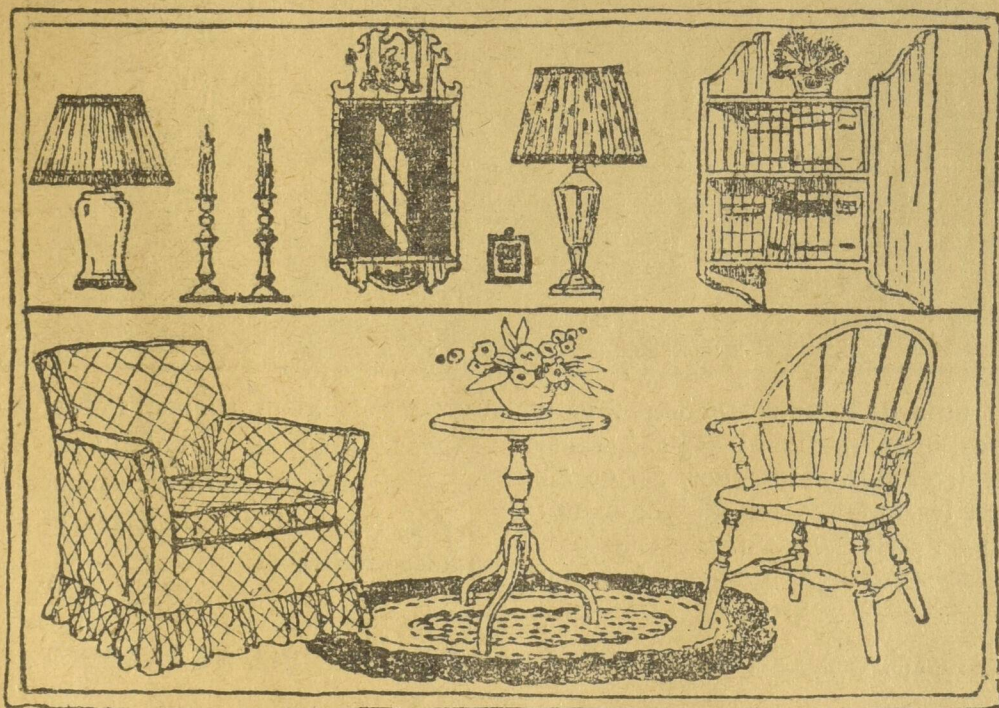
Cet article est tiré en partie de la chronique de Pierre Lahalle, accompagnée du croquis ci-contre, dans le "Journal des Ouvrages de Dames".

—G—

CE QU'ON ENTEND PAR LE STYLE COLONIAL

La mode est de plus en plus au style Colonial, qui régna, sous des régimes politiques différents d'aujourd'hui, au Canada et aux Etats-Unis. Il n'est pas

Colonial répond aussi bien à nos goûts modernes qu'à notre conception actuelle du confort. Vous trouverez sur le croquis ci-haut quelques meubles,



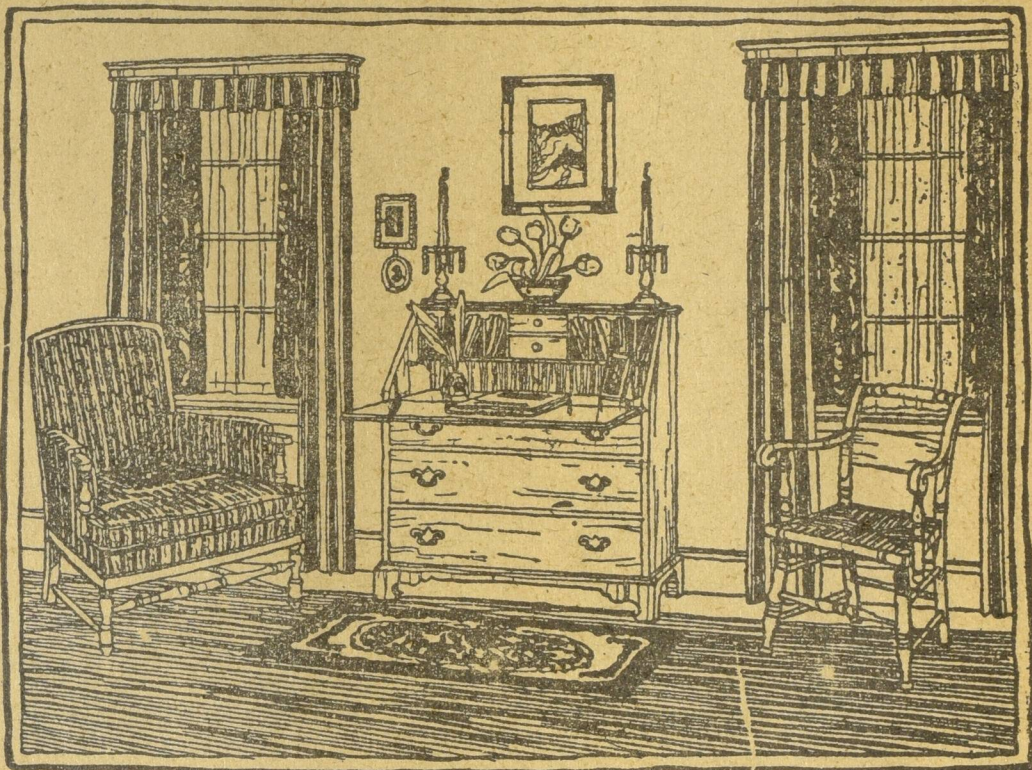
besoin, et d'ailleurs la chose serait fort coûteuse, d'avoir, pour garnir une pièce de meubles en ce style, de les acheter authentiques. Il en existe partout d'excellentes copies. Et le style

tels que chaise Windsor, fauteuil et console, et articles de décoration, lampes, glace et bougies, de ce style Colonial.

LE SECRETAIRE

Le secrétaire qui sert aux écritures de la maîtresse de la maison doit être un petit meuble coquet et qui se puisse placer dans le boudoir, dans le salon même ou la chambre à coucher. On

le haut se baisserait pour former appui-main. Devant soi apparaissent 2 tablettes divisées en casiers et munies de deux petits tiroirs. Ce meuble, étant très simple de ligne, peut se fa-



en trouve de toute sorte, dans tous les styles, mais, évidemment, un beau secrétaire coûte assez cher. En ce moment les bureaux les plus à la mode sont de style Colonial. C'est un meuble assez pareil à une commode dont

briquer aisément. On peut l'obtenir en magasin pour une trentaine de dollars. Il va très bien avec chaises de paille, cretonne aux fenêtres et moquettes rustiques.

— o —

POUR COULER DE LA CIRE DANS DES FENTES DE PARQUET

Dans la fente, on verse de la colle très claire que l'on fait pénétrer à fond au moyen d'un fer chaud. Lorsque la colle a bien pénétré, on remplit les vides qui subsistent avec du mastic usuel de menuisier, composé

de colle forte et de sciure de bois très fine. On lisse bien la surface avec un couteau chauffé, on laisse refroidir et sécher complètement, on donne un coup de rabot et l'on cire ensuite. La fente est désormais invisible.

L'INDUSTRIE DU CRAYON

Son invention et sa fabrication

Dans l'histoire de la civilisation des derniers siècles, le crayon n'a certainement pas joué le dernier rôle parmi les nombreuses inventions nouvelles. Dans l'antiquité, on ne connaissait aucun instrument similaire au crayon. Ce ne fut qu'au moyen-âge que l'on commença à se servir de morceaux rectangulaires de plomb ou d'argent à l'aide desquels, sur une surface molle, le dessin était plutôt gravé que tracé.

Au quinzième siècle, en Italie, on inventa un mélange de plomb et d'étain; on en fabriqua de petits bâtons avec lesquels on put faire sur le papier des marques distinctes, faciles à effacer. Les crayons d'étain marquèrent la première phase du développement du crayon.

En 1658, les mines de graphite de Borrowdale, en Angleterre, furent découvertes. On obtint alors une matière première qui servit de base à la fabrication d'un crayon à dessin ayant la forme des crayons actuellement employés.

Le graphite de ces mines extrait sous forme de blocs était de toute première qualité. On le scia en petits bâtons que l'on entourait de bois et qui furent vendus à des prix exorbitants. Deux livres de graphite se vendirent jusqu'à un prix qui équivaldrait de nos jours à 80.

Ces nouveaux crayons furent accueillis néanmoins comme un véritable trésor et les mines furent bientôt

l'objet d'attaques fréquentes de la part des pillards qui voulaient s'emparer de la matière précieuse.

L'exploitation de la mine était limitée à six semaines par an et l'exportation du graphite fut interdite sous peine de mort. Malgré tous les ménagements, la mine de Borrowdale fut rapidement épuisée et bientôt on n'eut plus que des rebuts à extraire.

Ce fut en 1796 que la fabrication du crayon entra dans une ère nouvelle. A cette époque, Joseph Hardmuth réussit à découvrir, à Vienne, une substance qui put, non seulement remplacer le graphite de Borrowdale, mais même le surpasser. Il mélangea le graphite finement pulvérisé à la glaise de différentes qualités.

Alors qu'en utilisant le graphite naturel, la qualité du crayon dépendait toujours de celle de ce produit qui n'était jamais entièrement homogène, on put dorénavant, avec le nouveau procédé, obtenir une matière présentant différents degrés de dureté. En outre, le prix de fabrication diminua considérablement du fait que l'on put utiliser jusqu'aux déchets du graphite.

Comment on fabrique un crayon

Les matières premières essentielles de la fabrication du crayon sont donc le graphite et l'argile.

Avant d'être travaillés, ils sont dégagés de leurs impuretés, le premier par un lavage, la seconde par un lavage et un traitement chimique. Ensuite, ils sont mélangés dans une pro-

portion de laquelle dépendra la gradation de la mine. On les additionne d'eau pour en faire une pâte fluide qui est broyée sous des meules jusqu'à ce que l'on obtienne le degré voulu de souplesse. Plus la pâte est homogène, plus la mine fabriquée est résistante, plus elle glisse facilement sur le papier. La masse limoneuse est ensuite concentrée dans des cuves, débarrassée de la plus grande partie de l'eau qu'elle contenait et pressée dans de grands moules. Puis les plaques obtenues sont desséchées au degré voulu, découpées, laminées et passées à la filière.

La masse de la mine est pressée dans les filières au moyen d'un piston mû par la force hydraulique ou électrique. Elle en sort sous la forme de fils ronds, carrés ou hexagonaux qu'on dresse sur des planches et que l'on coupe à la longueur voulue. Après avoir été séchées à la vapeur, les mines sont mises par petits paquets dans des cassettes de terre cuite que l'on ferme hermétiquement et qu'on met au four. Les mines sont ainsi chauffées progressivement et portées à l'incandescence pendant un certain temps jusqu'à cuisson suffisante. Elles sont enfin placées dans un bain de graisse et de cire qui leur donnera le moelleux désirable et nettoyées dans de la sciure de bois.

En ce qui concerne la gaine de bois que le crayon exige, on ne peut utiliser que des bois à fibres droites, présentant un minimum de noeuds, une épaisseur régulière, qui ne soient pas trop poreux et qui surtout se taillent facilement. C'est le cèdre rouge qui offre le mieux cet ensemble de qualité. Il croît en terrain humide dans les forêts du Sud des Etats-Unis d'Amérique.

UN REMEDE CONTRE TOUTES LES MALADIES: LA SAUPOUDRATION

Depuis le XVI^e siècle et jusqu'au milieu du siècle dernier, lit-on dans la "Chronique médicale", s'est pratiquée dans certaines familles de France une coutume bizarre, et non exempte de cruauté: la saupoudration. Elle consistait à couvrir les enfants qui venaient de naître, d'une couche épaisse de sel de cuisine, puis à les bien emballer dans un maillot. On les laissait macérer ainsi pendant quatre ou cinq jours dans cette saumure jusqu'au moment où leur peau se trouvait complètement arrachée. Ensuite, on les lavait dans de l'eau additionnée de vin.

On prétendait que les enfants ainsi traités étaient exempts de maladies pour le reste de leur vie. Il est à croire qu'après avoir résisté à une aussi rude épreuve, ils pouvaient tenir tête à bien d'autres assauts.

Le marquis de Saint-Aulaire, auquel Boileau ne ménagea pas ses sarcasmes, avait été saupoudré à sa naissance; il en était très fier, attribuait à ce procédé la belle santé dont il jouissait à ses quatre-vingts ans, et s'efforçait d'y soumettre tous les enfants qui naissaient autour de lui. Nous connaissons actuellement une femme qui, née et saupoudrée en mil huit cent quarante, porte allègrement son âge avancé; et nous ne gagerions pas que le procédé ne soit pas encore en vigueur dans quelques coins de la Bourgogne et du Limousin.

—O—

Notre siècle est malade de trop lire et de lire mal. Sans une réaction volontaire du lecteur sur les pensées de l'auteur, la lecture est un mal plutôt qu'un bien. Avoir n'est rien si l'on ne digère. Lisez, mais pensez, et ne lisez pas si vous ne voulez pas penser en lisant et penser après avoir lu.

LES MOTS HISTORIQUES SONT PRESQUE TOUJOURS FAUX

Exemple: la phrase de Fontenoy :
"Tirez les premiers, Messieurs les
Anglais!"

A propos d'un film nouveau qui met en scène l'épisode de la bataille de Fontenoy, livrée entre les troupes françaises d'un côté, anglo-hollandaises de l'autre, le 11 mai 1745, Louis XV étant roi, Roger Régis conteste l'authenticité du mot historique qu'aurait prononcé en cette occasion célèbre M. le comte d'Autroche, lieutenant aux grenadiers de France. Et il défend ainsi sa cause:

Quel dialogue s'engagea réellement entre lord Hay et le comte d'Autroche? Voici d'abord ce que l'officier anglais écrivit, quelques jours après la bataille, à son frère, le marquis Tweeddale:

"Lorsque la brigade de la garde à pied du roi d'Angleterre se trouva en présence de l'infanterie de la Maison du roi de France, je m'avançai devant le front des troupes et je saluai les Français. Ensuite, ayant pris un flacon, je leur dis: "Je bois à votre santé!" Puis, enflant la voix autant que possible, j'ajoutai: "Nous sommes la garde anglaise et nous espérons que, cette fois, vous allez nous attendre de pied ferme et que vous ne vous jetterez pas dans l'Escaut pour vous sauver à la nage."

Selon les historiens d'autrefois, M. d'Autroche aurait dit aux Anglais, ou à peu près: "Après vous! Nous ne tirons jamais les premiers." Et, en par-

lant ainsi, il n'aurait fait qu'obéir à un règlement militaire datant de 1738 et défendant à l'infanterie française de tirer avant l'ennemi. En effet, avec le fusil à charge lente de cette époque, une troupe abordée par l'ennemi, sans avoir réservé son feu, était réputée perdue.

D'après des documents plus récents, M. d'Autroche aurait, au contraire, dit à ses troupes: "Tirez les Anglais (comme on dit: tirez ce lièvre), Messieurs, les premiers!" Son ordre aurait été mal compris. L'infanterie française, habituée au règlement, aurait attendu la décharge des Anglais et c'est ainsi que tout le premier rang fut fauché, soit 600 soldats et 52 officiers, dont M. d'Autroche lui-même qui tomba percé de sept balles. Il en réchappa d'ailleurs et vécut jusqu'à quatre-vingts ans, sans se ressentir de ses blessures.

Ce qui donna longtemps quelque vraisemblance à la première version est une lettre d'un certain marquis de C. ..., qui, jaloux du comte, ne craignit pas d'écrire à Louis XV:

"Sire, le comte d'Autroche a trahi la cause de Votre Majesté. Avant que d'ouvrir le feu, il osa donner aux Anglais le conseil de tirer sur nous sans tarder. Seul survivant du premier rang de votre armée, je l'ai parfaitement entendu crier: "Tirez les premiers, Messieurs les Anglais!"

Louis XV ne voulut pas croire à cette façon de présenter les choses, et il

fit bien. Mais la phrase citée le frappa. Il y vit une courtoisie si chevaleresque et si galante qu'il se plut à la répéter comme une preuve de la politesse de ses officiers. Et ce fut lui, en somme, qui créa la légende.

— o —

LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE PARIS ECLAIREE ENFIN A L'ELECTRICITE!

La plus vaste et la plus importante de toutes les bibliothèques du monde, la Bibliothèque Nationale de Paris, vient d'être pourvue d'une installation électrique moderne. Depuis 600 ans qu'elle est fondée, depuis 200 ans qu'elle occupait le local actuel, seuls y pénétraient les rayons du soleil.

L'hiver, il fallait, pour y pouvoir lire jusqu'à la fermeture, s'installer devant une fenêtre et s'y abîmer les yeux dans de vieux textes jusqu'à ce que vînt l'heure de rentrer chez soi. Cette bibliothèque contenait jusqu'ici près de 5,000,000 de volumes, de quoi satisfaire la curiosité des chercheurs les plus difficiles. Une seule chose lui manquait pour les lire confortablement: la lumière. C'est presque incroyable !

Cette Bibliothèque qui, au temps des rois, porta les noms de Bibliothèque du Roi, Bibliothèque Royale et Bibliothèque Impériale — contient plus de livres que le British Museum et la Bibliothèque du Vatican.

La première mention d'une bibliothèque royale remonte à Charlemagne; mais jusqu'à Louis XIII, on n'y trouve guère que des livres manuscrits, et la plus célèbre collection a été celle formée par Charles V, dont on possède encore le précieux catalogue. A partir du XVII^e siècle, les différents

"gardes de la librairie royale" (on remarquera ici que le terme librairie, tenu aujourd'hui pour un anglicisme, s'entendait alors dans le sens de bibliothèque), donnent une importance de plus en plus grande aux livres imprimés et jettent la base de ce merveilleux dépôt, unique au monde par la richesse et par le nombre.

La Bibliothèque occupa divers locaux avant d'être installée dans la demeure définitive qu'elle occupe actuellement.



Charles VII, d'après un portrait de Jehan Fouquet

La Bibliothèque Nationale renferme cinq départements distincts : 1o, les imprimés; 2o, les manuscrits; 3o, les estampes; 4o, les cartes géographiques; 5o, les monnaies et médailles.

Chaque département a une salle de travail pour le public; celui des imprimés en a deux, l'une entièrement publique; l'autre, à laquelle on n'a accès qu'avec une carte délivrée par l'administration, contient 400 places environ. Les livres se consultent sur place; il n'y a pas de prêt à l'extérieur. La Bibliothèque du roi ne commença à être ouverte au public qu'en 1692, deux fois par semaine.



UN ROMAN COMPLET

LE SECRET DE
LA LUZETTE

Par M. DELLY

CHAPITRE I

—Tap!... Tap!...

Dans le silence du bois, ma voix résonnait avec une intensité particulière. On devait certainement l'entendre jusqu'à la Mailleraye. Mais seul, un petit écho ironique semblait se soucier de mon appel. Tap, mon compagnon fidèle, y demeurait sourd.

«Je lui donnerai une correction quand il reviendra!» pensai-je, saisie de colère, car pareil fait n'était pas habituel chez ce brave chien, recueilli par moi trois ans auparavant sur la grand'route où il gisait, une patte coupée par un de ces horribles engins de mort que l'on nomme automobiles, et soigné avec tant de sollicitude qu'il marchait de nouveau, au bout de peu de temps—sur trois pattes, cette fois.

J'aimais beaucoup Tap, mais d'une affection tyrannique et quelque peu autoritaire. Le bon chien le savait sans doute, car il me suivait comme mon ombre, et, quand je m'arrêtais, se couchait à mes pieds sans me quitter des yeux.

Mais aujourd'hui, Tap était infidèle... Et sa peu patiente jeune maîtresse en ressentait une véritable colère.

A travers le feuillage des châtaigniers, le soleil se glissait et s'épanchait sur le sol herbeux en longues coulées lumineuses. A mesure que j'avancais, le sentier s'élargissait, les arbres se clairsemaient, l'herbe que fou-

laient mes vieux souliers attachés par des lacets verdissés se faisait plus drue.

Et, tout à coup, apparut la Luzette. Elle coulait très paisible, entre deux rives gazonnées. Un peu plus haut, elle était un petit torrent, elle le redevenait à quelques cents mètres en aval; mais ici, elle se donnait le plaisir du repos, en reflétant dans ses eaux claires les beaux châtaigniers qui se dressaient sur ses bords.

D'un mouvement souple, je me laissai glisser à terre et m'étendis de tout mon long, les coudes dans l'herbe, les mains sous le menton. C'était ma position favorite lorsque je me trouvais en présence de la Luzette—mon amie la Luzette!

Quand Tap était là, il s'étendait près de moi, et, le nez entre les pattes, semblait contempler, lui aussi, l'onde paisible à peine agitée parfois d'un léger remous. Pour la jeune créature ignorante et imaginative que j'étais, les animaux, les plantes, les éléments eux-mêmes étaient doués d'une âme, et je me figurais que Tap, comme moi, cherchait le secret caché sous le calme mystère de ces eaux vertes, d'un vert pâle et transparent, qui se faisait à certaines heures lumineux, tandis qu'à d'autres je le voyais sombre, semblant refléter quelque inquiétude et sourde tristesse.

Un jour, en furetant dans les greniers de la Mailleraye, j'avais découvert un antique petit livre relatant, en un style archaïque comme son apparence, de curieuses légendes du pays

limousin. J'y avais lu, entre autres choses, ceci :

“Il existait au temps jadis, perché sur un roc au-dessus d'un grand lac bleu, un château habité par un seigneur du nom de Renaud d'Arbères. Le roi des Ondins le jalousait, parce qu'il était fort beau, et surtout qu'il possédait, lui, simple mortel, les plus merveilleux yeux verts qu'eût jamais rêvés habitant des eaux. Cette jalousie devint telle que l'aquatique souverain s'en fut, un jour, chez un enchanteur qui habitait tout près de là, et lui demanda de le débarrasser du seigneur d'Arbères. L'enchanteur accepta, à condition que le roi lui donnerait en mariage la plus belle de ses filles. Le marché fut conclu. Dès le jour même, Renaud disparut. Ses serviteurs le cherchèrent en vain. Mais, en revanche, ils découvrirent à peu de distance une rivière inconnue. Jamais ils ne soupçonnèrent qu'elle n'était autre que leur maître, réduit à cet état par un enchantement.

“Pendant ce temps, la belle Elia, la fille du roi des Ondins, se consumait de désespoir à la pensée de devenir l'épouse de l'enchanteur, être affreux et cruel. Un jour, de son palais aquatique, elle avait aperçu le jeune seigneur qui se penchait vers le lac, et depuis lors, elle l'aimait. Longtemps, elle chercha le moyen de le venger, et d'éviter en même temps l'union odieuse. Elle le trouva un soir. L'enchanteur, profitant d'un admirable clair de lune qui couvrait le lac d'une clarté argentée, était venu voir sa fiancée. L'ondine s'éleva du milieu du lac. Jamais elle n'avait été si belle que ce soir-là. Ses longs cheveux pâles et soyeux tombaient autour d'elle, sur sa robe faite d'herbes aquatiques, semée de perles et d'émeraudes. Dans son visage blanc comme l'albâtre, ses yeux verts brillaient plus encore que les gemmes précieuses.

“Elle se mit à chanter... Et cette voix était si merveilleuse, et si ensorcelante, que l'enchanteur, ravi, avançait sans s'en apercevoir, tendant les bras avec extase vers Elia qui souriait, et qui chantait toujours.

“Le sol manqua tout à coup sous ses pieds. Il s'enfonça dans l'eau argentée, où les soeurs d'Elia l'attendaient pour l'entourer de longues herbes destinées à paralyser ses mouvements. Il périt étouffé, car ses enchantements, puissants sur autrui, ne pouvaient rien sur lui-même. Et la belle Ondine quitta à jamais le lac, elle alla établir sa demeure en quelque coin mystérieux, sous les eaux de cette Luzette qui était le beau Renaud aux yeux d'ondin. Parfois, on l'a vue, aux jours de pleine lune, s'élever lentement, pâle et triste, chantant une mystérieuse lamentation. Puis, peu à peu, elle disparaît, en jetant une dernière fois sur l'eau calme le regard douloureux de ses yeux d'émeraude.”

Pour moi, cette légende était une réalité absolue.

En cette onde paisible qui coulait sous mes yeux, je voyais Renaud d'Arbères, et c'était le secret de ses pensées, le mystère de son étrange existence que je cherchais passionnément à découvrir, durant ces heures où moi, la vive et remuante Gaïta, je demeurais étendue, scrutant l'eau verte qui ondulait sur un lit de cailloux gris, polis par elle.

J'étais, en général, fort tranquille ici. Les seuls êtres humains que j'aperçusse parfois étaient quelque vieux berger, quelque paysan, une pastourelle, une vieille femme traînant un fagot. Les uns ou les autres me disaient un bonjour auquel, parfois, toute concentrée dans ma rêverie, je ne répondais pas, et passaient sans s'étonner, car il était bien connu que la Demoiselle de la Mailleraye n'était pas comme tout le monde.

Aussi, aujourd'hui entendant un pas sur le sol herbeux, je ne me détournai même pas. Mais je tressautai quelque peu lorsqu'une voix masculine, sonore et douce, demanda :

—Pourriez-vous me dire si je suis loin de la Mailleraye?

Je me redressai, de telle sorte que je me trouvais sur les genoux, et je penchai un peu la tête de côté pour mieux voir celui qui m'adressait la parole.

C'était un étranger, un Monsieur de la ville, évidemment.

Si sauvage et inexpérimentée que je fusse, je ne pouvais confondre avec nos paysans, ni même avec l'instituteur du village ou le docteur Picon, fils de cultivateurs et demeuré fort rustique, cet inconnu très distingué, vêtu avec une correction élégante.

Il était jeune, mince et bien proportionné; il avait une longue moustache blonde... Ce fut tout ce que, au premier moment, je m'avisai de remarquer.

Voyant que je restais silencieuse, le considérant d'un air surpris et curieux, mais aucunement intimidé, il reprit avec une légère intonation d'impatience:

— Pouvez-vous m'indiquer le plus court chemin pour me rendre à la Mailleraye, petite fille?

L'appellation ne me froissa en aucune façon. Je ne me souciais pas du tout de mes seize ans tout fraîchement sonnés, et il m'était fort indifférent que l'on continuât à voir en moi une enfant, ce qu'autorisaient du reste ma petite taille, des cheveux courts tombant tout juste sur la nuque, et mes jupes arrivant au-dessus de la cheville, sans parler de mes manières qui étaient, bien réellement, celles d'une petite fille aucunement éduquée.

Ce qui me frappa uniquement dans l'interrogation de l'étranger, ce fut le nom de la Mailleraye, la vieille demeure où je vivais depuis ma naissance avec ma tante Amandine.

— Vous allez à la Mailleraye?... Pour quoi faire? m'écriai-je avec surprise.

Le fin visage de l'étranger exprima un certain étonnement. Il était évident que cette question lui semblait indiscreète.

— J'imagine que cela me regarde seul! dit-il froidement. Pouvez-vous m'indiquer le chemin, oui ou non?

Je m'avisai tout à coup, à ce moment, de remarquer la couleur étrange de ses yeux. Ils étaient verts, d'un vert profond et mystérieux... Et, par une soudaine association d'idées, je

songeai qu'ils ressemblaient aux eaux de la Luzette.

Mais les façons impératives de cet inconnu avaient froissé mon très vif orgueil, et je ripostai d'un ton sec:

— Non, je ne vous l'indiquerai pas, parce que j'ai le droit de savoir, auparavant, qui s'en va comme cela chez nous!

— Chez vous?

Une stupéfaction sans bornes se lisait sur la physionomie du jeune homme.

— Chez vous!... Est-ce que vous seriez?... Mais non, ce n'est pas possible! Mlle Valprez est déjà presque une jeune fille, d'après...

— Je suis Gaïta Valprez, voilà! déclarai-je en me relevant d'un bond, car jusque-là j'étais restée à genoux dans l'herbe. Qui a pu vous parler de moi?... Et qui êtes-vous?

— Un cousin de votre père, Gildas Le Guernez.

— Un cousin de mon père?... Ah! dis-je d'un ton de surprise quelque peu nuancé d'indifférence.

Ce père, je ne l'avais jamais vu. Il voyageait beaucoup, s'occupait de littérature, m'avait dit ma tante Amandine. Une fois par an, celle-ci recevait une lettre très courte où il s'informait de ma santé, en m'envoyant un billet bleu que j'avais vite fait de transformer en menues douceurs et chauds vêtements pour mes protégés, les pauvres des alentours. Mais à l'égard de ce père qui n'avait jamais cherché à me connaître, je n'éprouvais que la plus complète indifférence, et même une sourde rancune, car je savais par ma tante qu'il avait rendu ma mère malheureuse.

— Alors, vous êtes Gaïta Valprez?... la fille d'Alain Valprez?

Il avait, en prononçant ces mots, la physionomie d'un homme qui ne peut en croire ses yeux ni ses oreilles. Son regard m'enveloppait, se fixait tour à tour sur ma chevelure brune tombant en désordre autour de mon visage hâlé, sur le vieux corsage déteint, taillé à la diable par la vieille Philomène, et la jupe d'une invraisemblable nuance verdâtre sur le côté, qui

habillaient ma maigre personne, sur les affreux souliers éculés, sur les mains crevassées par les travaux très divers et les exercices variés auxquels je me livrais, comme le plus indépendant et le plus insouciant des garçons.

—Eh bien? qu'est-ce que vous me voulez? dis-je avec impatience.

Cette question parut le rappeler à lui-même. Il fixa les yeux sur moi... Et ce regard très ferme, très sérieux, me produisit une impression singulière, que j'étais trop inexpérimentée pour analyser et définir.

—Je veux, d'abord, vous apprendre un fait que vous ignorez probablement encore: il y a huit jours, votre père est mort à Milan, entre mes bras.

Un léger tressaillement m'agita.

—Ah! il est mort? dis-je machinalement.

—Oui, très vite, au cours d'un voyage. Par une heureuse permission de la Providence, je me trouvais avec lui. J'ai pu lui procurer les derniers sacrements, et recevoir ses recommandations.

Je demeurai immobile et muette. Aucun regret ne s'élevait en moi. Mais la pensée de la mort mettait néanmoins quelque émoi dans mon jeune cœur sauvage.

Gildas Le Guerneux continua, tout en scrutant ma physionomie:

—Il s'est montré très repentant de l'abandon dans lequel il vous a laissée, et il m'a chargée de vous le dire. A ses derniers moments, sa conscience, éclairée par la mort tout proche, a reconnu ses torts. Il a voulu réparer... Et c'est moi qu'il a chargé de cette tâche. Je suis désormais votre tuteur, ma cousine.

Je le regardai sans trop comprendre. Mon ignorance était telle que ce mot de tuteur n'avait pas de sens très précis pour moi.

Il le devina sans doute, car il m'expliqua:

—C'est moi qui m'occuperai désormais de votre fortune, et aussi de vous-même, car je m'aperçois qu'il est plus que temps de songer à votre éducation, ma pauvre enfant!

Une bonté compatissante s'exprimait dans son accent, comme dans le regard qu'il attachait sur moi.

Un instinctif mouvement de défiance irritée me fit reculer de quelques pas.

—Mon éducation?... Qu'est-ce que ça vous fait, mon éducation?

—Cela me fait beaucoup, car j'en suis responsable maintenant... Mais voulez-vous me montrer le chemin de la Mailleraye, Gaïta? J'ai besoin de parler à votre tante.

J'avais fort envie de lui tourner le dos et de m'enfuir. Mais ces yeux verts avaient une singulière autorité, la physiologie sérieuse et un peu fière de cet étranger en imposait même à l'indépendante Gaïta. Je murmurai un maussade: "Suivez-moi", et me dirigeai vers le sentier par lequel j'étais arrivée tout à l'heure.

CHAPITRE II

La Mailleraye datait du XVII^e siècle. Elle avait abrité d'abord une famille de petite noblesse, les Roux de Barbannes. Puis, au siècle dernier, elle était passée entre les mains des Maury par le mariage de la dernière des Barbannes avec Gustave Maury, notaire à Tulle.

Aujourd'hui, elle appartenait à ma tante Amandine, dont j'étais l'unique héritière. Comme les Maury, pas plus que jadis les Barbannes, n'avaient jamais roulé sur l'or la vieille demeure, privée des restaurations nécessaires, s'en allait doucement en ruines. Déjà, un des corps de logis se trouvait inhabitable. Le reste, quelque peu crevassé, était couvert d'une mousse verdâtre, depuis sa base jusqu'aux toits très hauts où manquaient nombre d'ardoises. Les arbres superbes qui enserraient étroitement la maison lui communiquaient, en effet, une humidité extrême, et point n'était besoin d'aller chercher plus loin la cause des rhumatismes dont, depuis des années, se plaignaient Philomène et Nicaise, nos deux domestiques.

L'aspect morose, vraiment peu engageant de cette demeure, frappa sans

doute l'étranger, car je l'entendis qui murmurait entre ses dents:

—Franchement, laisser cette enfant dans un tombeau pareil!..

Au milieu de la cour mal pavée qui précédait la maison, Philomène tirait de l'eau au puits. Elle tourna vers nous son visage long et ridé, où le menton allait rejoindre la bouche édentée.

—Eh! qui est-ce que tu nous amènes-là? dit sa voix aigrette, exprimant la surprise.

—Il paraît que c'est un parent de mon père. Il veut voir ma tante... Ah! te voilà, mauvaise bête!

Je venais d'apercevoir un museau timide qui se risquait dans l'entre-bâillement de la porte du bûcher. Je bondis de ce côté, poussai la porte toute grande et entrai.

Tap s'était réfugié derrière une pile de bois; je ne voyais guère que son nez rose et ses bons yeux qui m'imploreraient. Sur mon appel, il sortit pourtant de sa cachette, et vint en rampant se coucher à mes pieds. Alors, je lui fis un discours bien senti, qu'il écouta humblement, en secouant doucement ses longues oreilles, ce que je traduais par "Je comprends... je comprends".

Cela fait, je lui donnai une caresse en signe de pardon, et, tout étant ainsi réparé, je sortis du bûcher, avec mon chien sur les talons.

La cour était déserte. Philomène avait sans doute introduit le visiteur.

"Qu'il s'arrange avec ma tante! pensai-je. Moi, je ne me soucie pas de lui. Pourquoi est-il venu? Je n'avais pas besoin de le connaître!"

Dans le vestibule au dallage usé et aux murs écaillés, Lilette, ma vieille chatte aveugle, s'étirait paresseusement. Je la pris entre mes bras et, tout en la caressant, m'en allai vers la cuisine.

Philomène écosait des haricots, en racontant à voix très haute quelque chose à Nicaise, son frère, un petit vieux aux trois quarts sourd qui entretenait tant bien que mal notre potager.

Sans m'occuper d'eux, je m'en allai vers un vieux buffet et, tenant d'une

main Lilette, j'employai l'autre à ouvrir le battant.

—Tu vas encore me voler des pommes? cria Philomène. Et les plus belles, naturellement!

Je me détournai brusquement, la tête dressée.

—Dis donc, veux-tu employer un autre mot que ça? Ces pommes ne sont pas à toi, j'imagine?

—Non, pour sûr! grommela Philomène.

Je savais de longue date les moyens à employer pour fermer la bouche à cette vieille femme, dévouée, mais hargneuse, et qui aurait souhaité me faire plier sous son autorité, comme elle le faisait à l'égard de ma tante. Mais je n'étais pas d'une pâte à me laisser dominer par elle, et, d'ailleurs, rien ne m'amusait comme l'air vexé que prenait en ces occasions-là cette brave Philomène.

Je choisis une pomme à mon gré; puis, repoussant le battant, je m'assis dans un vieux fauteuil dépaillé, en installant Lilette sur mes genoux.

Pendant un moment, on n'entendit que le grignotement de mes dents sur la pomme, le bruit des haricots tombant dans l'écuelle, le glissement des graines que triait Nicaise pour les enfermer dans des cornets de papier.

—Est-ce que tu avais entendu parler de ce parent de mon père, Philomène? demandai-je tout à coup.

Elle répliqua d'un ton rogue:

—Non, bien sûr! C'est un de ses parents de Bretagne, probable! Je me demande ce qu'il vient faire ici par exemple!

—Il vient nous apprendre que mon père est mort.

Le mouvement des mains qui ouvraient sans relâches les cosses flétries s'arrêta un moment, Philomène fixa sur moi ses petits yeux étonnés...

—Ah! bah! Il te l'a dit?

J'inclinai affirmativement la tête.

Philomène, se penchant vers son frère, lui cria dans l'oreille:

—Le père de la petite qui est mort, Nicaise!

—Ah! dit tranquillement Nicaise, sans interrompre le tri de ses graines.

Les doigts nouveaux de Philomène se remirent à leur besogne. La nouvelle, quelque funèbre qu'elle fût, ne provoquait aucune émotion, chez les vieux serviteurs de la Mailleraye.

Je ne m'en étonnai nullement. Plus que ma tante encore, nature molle portée à vite oublier, Nicaise et surtout Philomène gardaient une sourde rancune à celui qui avait fait pleurer ma mère.

C'était Philomène qui avait contribué à me faire voir sous le plus noir aspect l'image de mon père. C'était elle qui m'avait raconté l'histoire de ce mariage, en y joignant de désobligeants commentaires à l'adresse de celui qu'elle appelait, avec une intraduisible expression, "le Parisien".

Germaine Maury, orpheline, était élevée dans un couvent de Limoges, et venait passer ses vacances chez sa tante, à la Mailleraye, où elle s'ennuyait fort. Elle était très jolie, elle aimait le mouvement et un peu la toilette, avouait Philomène avec indulgence; mais elle n'avait pas de fortune. Mlle Amandine n'était pas riche non plus, et Germaine devait se priver de ce qui faisait l'objet de ses désirs.

Un après-midi, tandis qu'elle se promenait dans le bois de châtaigniers avoisinant la Mailleraye, elle se trouva en face d'un jeune et élégant touriste qui venait de se fracturer la cheville, et se préparait à attendre avec résignation le passage, peut-être problématique, d'un naturel du pays. Vite, Germaine courut à la Mailleraye, en ramena Nicaise et Philomène qui transportèrent le jeune homme à la vieille maison. Alain Valprez y fut admirablement soigné. Quand il put marcher, il quitta la Mailleraye après de chaleureux remerciements. Mais au bout de huit jours, il revenait et demanda la main de Germaine.

On la lui accorda bien vite. Pour cette jeune fille, presque sans dot, ce mariage était inespéré.

M. Valprez possédait une assez grosse fortune, et avait, en outre, une certaine notoriété comme écrivain. De plus, il appartenait à une excellente famille et ses relations étaient nom-

breuses et fort belles, toutes dans un monde choisi.

La jeune femme, radieuse, quitta la vieille demeure. Pendant un an, sa tante reçut des lettres enthousiastes, parlant de son "cher Alain", des fêtes, des réunions de toutes sortes où il la conduisait, et où elle était citée comme une reine de beauté.

Puis le ton changea. Alain était un tyran, il la rendait malheureuse, il prétendait l'enfermer, lui interdire toute distraction, tandis que lui continuait de s'amuser. La vie devenait intenable.

Un soir d'hiver, on la vit arriver à la Mailleraye, avec moi, qui avais un an. Elle était toute pâle, elle semblait n'avoir plus que le souffle et toussait beaucoup. Elle avait pris froid dernièrement à Paris, expliqua-t-elle, et ne se sentait pas bien du tout.

Elle s'éteignit huit jours plus tard. Alors seulement, ma tante prévint mon père. Il arriva aussitôt, et lui fit une scène pour ne l'avoir pas averti de l'aggravation de l'état de sa femme. Lui, racontait que c'était ma mère qui s'était rendue malade par l'existence follement mondaine qu'elle menait, et qu'il avait en vain cherché à enrayer. C'était elle qui avait quitté la demeure conjugale, à la suite de remontrances un peu vives de la part de son mari au sujet d'une soirée, donnée par des financiers équivoques, à laquelle elle s'était rendue malgré sa défense.

—Mais, tu comprends, ma petite, ajoutait Philomène, il avait beau jeu pour arranger une histoire, puisque la pauvre était couchée dans son cercueil.

J'étais jeune, complètement dépourvue d'expérience; j'étais douée d'un cœur ardent et d'une imagination exaltée par ma vie solitaire et vagabonde. Il ne fallut pas plus que ce récit, agrémenté des réflexions de Philomène sur le malheur des pauvres femmes et sur la malice des hommes, pour me faire prendre en grippe tout le sexe masculin, tandis qu'à mes yeux ma mère se présentait avec la physionomie d'une martyre.

Après avoir conduit le cercueil de sa femme à l'église et au cimetière, mon père quitta la Mailleraye, me laissant à ma tante. Depuis lors, on ne le revit plus par ici.

Cette manière de se désintéresser de moi n'était pas faite pour modifier mon opinion à son égard, d'autant moins que Philomène en prenait prétexte pour annoncer à ce propos les réflexions les plus sévères. Ainsi donc, mon père était devenu pour moi une sorte de monstre, que je gratifiais de toutes les laideurs physiques et morales, bien que Philomène m'eût dit qu'il était fort bel homme. Etant donné tout cela, il était fort compréhensible que la nouvelle de sa mort m'eût causé si peu d'émotion. Il n'y avait pas là ingratitude ou manque de sensibilité de ma part. La très rudimentaire éducation religieuse que j'avais reçue n'avait pu graver profondément dans mon âme, très entière et passablement fougueuse, le précepte de l'affection et du respect filiaux "quand même". Or, en dehors de cette obligation que nul n'avait songé à me rappeler, il faut convenir qu'aucune raison ne pouvait me porter à regretter ce père inconnu.

Je m'étais remise à croquer ma pomme, tout en caressant Lilette. Ma rencontre avec ce parent qui semblait tout à coup tombé du ciel me laissait très calme. C'était un parent de mon père—cela suffisait pour me le faire considérer avec une indifférence où entraient quelque peu d'antipathie et de défiance. Quant au motif de sa visite à ma tante, je n'en avais cure. La curiosité ne comptait pas parmi mes nombreux défauts. Pourvu qu'on me laissât vagabonder avec Tap et Miquette, ma chèvre borgne—je recueillais tous les invalides de la région,—le reste m'importait peu.

Une sonnette retentit tout à coup—une drôle de petite sonnette, toute grêle, comme cassée.

—Tiens! c'est Mlle Amandine! dit Philomène. Vas-tu voir ce qu'elle veut, Gaïta? Je suis pressée, avec tous ces haricots à écosser!

J'inclinai affirmativement la tête, en me levant. Sans lâcher Lilette, ni mon dernier morceau de pomme, j'enfilai un long corridor dallé, aux murs suintant l'humidité, et j'entrai dans la chambre de ma tante.

C'était une grande pièce tendue d'un papier moisi et déplorablement passé. Par les petits carreaux verdâtres des deux grandes fenêtres, un jour terne éclairait les vieux meubles qui s'en allaient de décrépitude et de manque de soins. Dans cette chambre vivait d'un bout de l'année à l'autre, et sans la quitter jamais, Mlle Amandine Maury, la tante de ma mère. Elle n'était pas infirme pourtant. C'était chez elle une idée fixe, qui datait d'un certain nombre d'années déjà, car je ne me souvenais pas de l'avoir vu sortir une seule fois de cette pièce.

Là, elle partageait ses journées entre la lecture de romans, dont elle possédait toute une collection dans une petite bibliothèque placée au chevet de son lit, et la confection d'interminables tapisseries qui ne servaient à rien et s'empilaient dans le grenier, proie toute prête pour les mites.

—Mais qu'est-ce que tu veux, ça lui fait passer le temps, la pauvre demoiselle! disait Philomène qui semblait couvrir ma tante d'une sorte d'indulgente pitié, peut-être parce que ses instincts autoritaires ne trouvaient aucune résistance chez cette nature passive, uniquement préoccupée de s'éviter tout tracass.

Quant à moi, je n'avais pour ma tante qu'une affection assez platonique comme l'était la sienne à mon égard. D'après Philomène, elle avait beaucoup aimé ma mère. Sans doute avait-elle épuisé là toute la sève de son cœur, car elle se montrait à peu près indifférente pour moi, se contentant d'un vague baiser, le soir, et d'un distrait: "Sois sage, petite".

Aujourd'hui, dès l'entrée, je remarquai aussitôt un semblant d'agitation sur son petit visage ridé et blafard, qu'encadraient de maigres bandeaux d'un blanc jaunâtre. Devant elle, Gildas Le Guerneux était assis. Il se leva à mon entrée, tandis que la voix che-

vrotante de Mlle Amandine balbutiait :

—Gaïta, ton tuteur veut te parler...

Je levai les yeux, et rencontraï le même regard calme et ferme.

—Oui, Gaïta, je faisais part de mes intentions à Mlle Maury. Il est vraiment plus que temps de renoncer à l'existence, très pittoresque sans doute, mais des plus fantaisistes, que vous me paraissiez avoir menée jusqu'ici. Avec de la bonne volonté de votre part, tout peut se réparer encore. J'ai l'intention de vous emmener à Paris, de vous mettre dans une excellente pension...

Je bondis, en laissant glisser à terre la chatte effrayée par ce brusque mouvement.

—En pension!... en pension! dis-je d'une voix étouffée. Moi!

—Mais oui, vous, Gaïta. D'après ce que m'a dit Mlle Maury, votre instruction a été fort négligée. Si vous êtes intelligente et courageuse, vous pouvez rattraper le temps perdu...

D'un geste violent, je lançai à l'autre bout de la chambre le morceau de pomme que je tenais toujours.

—Vous croyez que j'irai?... que je quitterai la Mailleraye?... que je me laisserai enfermer? Ah! non, non!

Je sentais que j'étais rouge comme braise, et mes yeux devaient lancer des éclairs de colère, en s'attachant sur le visage de Gildas, toujours impassible, sauf un léger pli en travers de son front.

—Il le faudra pourtant, Gaïta! dit-il tranquillement. Vous verrez qu'après l'inévitable ennui des premiers jours, vous vous y trouverez très heureuse. La directrice, religieuse sécularisée, est une personne de haute intelligence et de grand cœur, vous aurez là d'aimables compagnes... Et, pour une jeune personne habituée comme vous à l'espace et au grand air, un très vaste jardin et un superbe parc ne sont pas choses à dédaigner...

Mais je crispai les poings et le couvris d'un regard de défi.

—Je ne quitterai pas la Mailleraye! jamais, jamais!

—Vous semblez intelligente, Gaïta.

Comment ne comprenez-vous pas qu'il vous est impossible de mener plus longtemps cette existence de... jeune sauvage, passez-moi l'expression?

Sa voix prenait une intonation plus douce, plus persuasive, et il essayait de me saisir la main. Mais je reculai brusquement.

—C'est cette existence-là que j'aime! Laissez-moi en repos, ne vous occupez pas de moi! criai-je furieusement.

Sa physionomie devint sévère et froide.

—Puisque vous êtes aussi déraisonnable, je serai forcé de vous traiter en enfant... Nous sommes aujourd'hui au 2 septembre, ajouta-t-il en se tournant vers ma tante dont les petits yeux ternes nous considéraient avec effarement. Dans un mois exactement, je reviendrai pour chercher ma pupille. D'ici là, elle aura le temps de s'habituer à cette idée qui la révolte aujourd'hui. Vous voudrez bien, Mademoiselle, lui faire préparer un petit trousseau, oh! très peu de chose! la directrice se chargera du reste.

—Alors... c'est décidé... vous l'emmènerez? dit la voix stupéfaite de la tante.

—Pour son bien, je le dois, Mademoiselle.

—Oui, c'est vrai... Moi, voyez-vous, je n'ai pas pu m'en occuper... Je n'ai pas la force... pas l'énergie...

Elle passa sur son front sa main maigre sur laquelle les veines saillaient.

—Emmenez-là... cela vaudra mieux pour elle...

Je tournai vers ma tante un regard indigné.

—Ah! vous me renvoyez!... vous faites cause commune avec lui! Mais je ne partirai pas!... non, non, non!

Je lançai à M. Le Guerneux un coup d'oeil de défi, et m'élançai hors de la chambre, exaspérée au plus haut point par le regard à la fois inflexible et compatissant que j'avais rencontré au passage.

J'entrai comme une trombe dans la cuisine.

— Savez-vous ce qu'il veut faire?... M'emmener pour me mettre en pension!

Ma voix était si éclatante que Nicaise entendit.

— Il serait peut-être bien temps ! marmonna-t-il.

— Tais-toi donc ! riposta sa soeur. Elle est bien trop grande, maintenant ! Quand elle avait dix ans, oui, c'était le moment. J'en ai touché alors un mot à Mademoiselle. Mais elle ne se souciait pas de s'en occuper. Alors, le temps a passé comme ça. Maintenant, il est trop tard. Et puis, il est trop jeune pour s'occuper de ça, ce tuteur-là ! D'abord, je suis sûre que c'est un Parisien, ça se voit à son air, à sa manière de s'habiller. M. Valprez était comme ça.

Une rancune et une défiance s'exprimaient dans l'accent de Philomène.

— Qu'il soit Parisien ou n'importe quoi, je m'en moque ! ripostai-je avec violence. Mais il pourra bien venir me chercher dans un mois !... Il verra s'il me trouve !

— Ce n'est pas moi qui te blâmerai, ma fille, dit tranquillement Philomène en se remettant à l'écossage de ses haricots.

CHAPITRE III

Ce fut de la plus mauvaise grâce du monde que Philomène, sur l'ordre timide donné par ma tante, s'occupa de me confectionner quelques objets de lingerie et de donner un coup d'oeil à l'unique robe à peu près convenable que je possédasse, les autres étant toutes déchirées aux buissons ou aux branches des arbres que j'escaladais délibérément.

Il y avait bien, au grenier, dans les malles apportées par ma mère, tout un assortiment de fine lingerie agrémentée de dentelles, et des robes dont plusieurs me semblaient dignes des fées, et des écrins contenant d'étincelantes parures. De temps à autre, Philomène aérail un peu tout cela, et je pouvais contempler ces splendeurs qui me faisaient songer aux robes éblouissantes et aux gemmes précieuses

de la belle Elia. J'aimais à me représenter ma mère ainsi vêtue. Mais jamais, je n'avais rêvé pour moi-même à ces parures. La coquetterie m'était totalement inconnue, et la plus vaporeuse des toilettes contenues dans ces malles ne valait pas, à mes yeux, ma vieille robe si commode pour les escalades et les courses à travers champs.

Philomène n'eut pas un instant l'idée de puiser dans cette réserve pour mon trousseau. Il y avait là cependant quelques pièces de lingerie moins élégantes, moins fanfreluchées que les autres, et deux ou trois robes de lainage qu'il eût été facile de transformer à mon usage. Mais notre vieille servante méprisait profondément le linge trop fin, et quant aux robes, elle estimait qu'une seule était suffisante "pour une malheureuse prisonnière", maugréait-elle.

Je considérais d'un oeil assez tranquille ces préparatifs. Ma résolution était arrêtée. La veille du jour fixé pour mon départ, je disparaîtrais, et bien fin qui me découvrirait ! Je mettrais dans le secret Philomène, sur la discrétion de laquelle je pouvais compter. Elle m'apporterait des provisions, et me préviendrait quand je pourrais reparaitre au grand jour, après le départ bien certain de mon tuteur, découragé au bout de quelques jours d'infructueuses recherches.

Cette idée m'amusait énormément. Ah ! vous vouliez faire le maître, M. Le Guernez ! Je vous montrerai que Gaïta est plus forte que vous, malgré vos airs d'autorité !

Le 28 septembre, le courrier apporta une lettre de lui. Il informait ma tante qu'il arriverait à la Mailleraye en automobile dans la matinée du 2 octobre, et m'emmènerait aussitôt à Limoges où la femme de chambre de sa mère, personne de confiance, m'attendrait pour prendre avec moi un train se dirigeant sur Paris.

Je reçus la nouvelle avec un calme qui parut étonner ma tante. Quant à elle, la perspective de mon départ ne semblait aucunement l'émouvoir. Toute sensibilité devait être morte dans

ce coeur, qui s'était sans doute recroquevillé sur lui-même comme l'était le maigre petit corps de Mlle Amandine.

En quittant sa chambre, j'allai trouver Philomène et lui confiai mon projet. Elle m'approuva pleinement et me promit son concours.

—Ce tuteur-là ne me dit rien du tout! déclara-t-elle. Il a beau avoir montré à Mademoiselle une lettre de ton père, et des paperasses de notaire, et je ne sais quoi, je ne me fie pas à ces gens de Paris. Il serait bien capable de te rendre malheureuse. Autant vaut que tu t'arranges pour rester ici.

Nous primes en secret toutes nos dispositions... Et, le 2 octobre, avant même que l'aube pointât, je quittai la Mailleraye, après avoir embrassé Philomène.

—Surtout, préviens-moi bien quand je pourrai revenir! recommandai-je. Tu comprends que je ne vais pas m'amuser là-dedans!

—Je crois bien, ma pauvre! Ce coquin de Parisien! Ce soir, à la tombée du jour, j'irai te porter une autre couverture. J'ai peur que tu n'aies pas assez chaud avec celle-ci.

—Surtout, sois bien prudente pour ne pas donner l'éveil!

—Sois sans crainte! Ce n'est pas moi qui voudrais qu'il te trouve!

Je m'en allai le coeur léger, en compagnie de Tap et de Lillette, admis à partager et à égayer ma réclusion volontaire. Par de raides petits sentiers, je gagnai un ravin sauvage où, derrière les buissons échevelés, se cachait l'entrée d'une petite grotte.

Depuis longtemps, je la connaissais, et, l'ayant toujours trouvée déserte, je me figurais que seule j'en avais le secret. Je n'en avais parlé à personne, sauf à Philomène, et encore seulement ces derniers jours.

Je m'installai le mieux possible sur le sol couvert de sable fin. Puis, n'ayant rien de mieux à faire, je m'endormis, d'autant plus facilement que ma nuit avait été assez agitée et coupée d'insomnie, tellement je craignais que Philomène ne me réveillât pas à temps.

Quand je rouvris les yeux, le jour apparaissait à travers l'enchevêtrement du feuillage qui masquait l'entrée de la grotte. Celle-ci demeurerait plongée dans une demi-obscurité. Je réussis pourtant à distinguer l'heure à la petite montre d'argent qui venait de ma mère, au temps où elle était Mlle Maury.

Dix heures et demie! "Il" était peut-être déjà à la Mailleraye. On me cherchait...

Oh! j'aurais voulu être dans un petit coin pour voir "sa" tête! Allait-il conserver, malgré tout, son air si calme qui m'exaspérait, peut-être parce que je sentais en cet étranger une volonté inébranlable contre laquelle se heurterait vainement la mienne?

Vainement!... Non, non, c'est lui qui serait vaincu! Il s'en retournerait bredouille, et n'oserait plus se présenter devant cette pupille qui s'était si bien moquée de lui!

Ravie par cette perspective, je me mis à chanter à mi-voix. Tap me regardait d'un air surpris. Evidemment, le brave chien ne comprenait pas le plaisir que je pouvais trouver dans ce sombre logement, dont il avait, à l'entrée, flairé les parois rocheuses d'un air méfiant.

Je lui mis un baiser sur le nez.

—Nous allons déjeuner, vieux Tap! déclarai-je.

Il approuva en secouant les oreilles. Je déballai les provisions dont Philomène m'avait munie pour la journée, et nous fîmes notre dinette à trois. Après quoi, ayant engagé Tap et Lillette à m'imiter, je me mis en devoir de faire une sieste, tout en songeant qu'il serait dur de passer une journée, et peut-être deux, et peut-être trois, enfermée ici, au lieu de courir les champs et les bois. Oh! cet affreux tuteur! Je le détestais vraiment de plus en plus!

Je fus tout à coup tirée de mon léger sommeil par un grondement de Tap. Bien vite, je lui imposai silence, tout en prêtant l'oreille...

Il me semblait entendre un bruit de pas. Mon coeur se mit à battre un peu plus vite...

Tout à coup, les feuillages s'écartèrent, un corps souple et velu bondit dans la grotte...

Tap s'élança avec un sourd grognement... Mais du dehors quelqu'un appela:

—Ajax, ici!

Oh! cette voix! C'était lui!

Il apparaissait, se coulant à travers les branchages. Je sentis que mon âme se soulevait d'une rage furieuse, et, ne me possédant plus, je criai:

—N'approchez pas!... allez-vous-en, ou je vous jette mon chat à la figure!

Joignant le geste à la parole, je me baissais pour saisir Lilette.

—Je suppose que vous ne seriez pas assez mauvaise pour cela, Gaïta! dit-il de sa voix tranquille.

En même temps, il s'avancait vers moi. Alors, exaspérée, je lançai sur lui la chatte, en criant:

—Toi aussi, Tap! En avant! Défends-moi!

Lilette, ahurie, se raccrocha aux mains de M. Le Guernez, dans lesquelles ses griffes s'enfoncèrent. En même temps, Tap s'élançait pour happer la jambe du jeune homme. Mais Ajax, un superbe épagneul noir et feu, bondit sur lui et le roula sur le sol.

D'un geste brusque, Gildas envoya au loin la chatte. De sanglantes égratignures zébraient ses mains.

—Assez, Ajax! ordonna-t-il, en entendant Tap jeter un hurlement de douleur. Tu l'as corrigé, c'est bien!

Il sortit un mouchoir, et se mit à étancher le sang qui perlait sur ses mains. Je demeurais devant lui, figée, raidie, la tête perdue.

Il leva les yeux, et je rencontrai un regard très grave.

—Je voulais espérer que vous aviez du cœur, Gaïta, dit-il d'un ton froid. Je crains qu'il n'en soit rien, malheureusement! Mais j'ai promis à mon cousin de m'occuper de vous, je tiendrai ma promesse, malgré tout. Suivez-moi, je vous prie.

Toutes mes vellétés de résistance étaient soudainement tombées. Ce calme, cette froideur, la lueur mystérieuse

de ces prunelles vertes me médusaient, d'autant mieux que j'étais déjà ahurie par l'acte que je venais d'accomplir, et contre lequel se révoltait ma conscience. Gaïta, la petite sauvageonne qui n'avait jamais voulu reconnaître d'autorité, était domptée par cet étranger.

Je voulus me baisser pour ramasser Lilette.

—Laissez cette bête, elle retrouvera bien seule son chemin! dit-il d'un ton impératif.

—Mais elle est aveugle! murmurai-je.

—C'est différent. Emmenez-là, en ce cas.

Ajax se tenait en arrêt devant le pauvre Tap, dont l'oreille droite saignait. Une fois dehors, il se mit à marcher à sa hauteur, le surveillant de l'oeil, tel que le plus parfait policier.

Je suppose que je devais avoir l'air presque aussi penaud que mon chien, tandis que je revenais vers la Maille-roye, près de M. Le Guernez, silencieux et grave. En approchant de la maison seulement, je relevai un peu la tête. Je ne voulais pas avoir l'attitude d'une vaincue.

Dans la cour, une fort belle automobile stationnait. Nicaise, les bras ballants, regardait le chauffeur occupé à faire quelques petits arrangements.

—Nous partirons dans une demi-heure, Corentin, lui dit au passage M. Le Guernez.

Nous entrâmes dans le vestibule. La porte de la chambre de ma tante était ouverte, et nous entendîmes une petite voix agitée qui demandait:

—Est-ce vous, Monsieur? L'avez-vous trouvée?

—Mais très facilement, Mademoiselle! Ajax a un flair remarquable... Maintenant, Gaïta, montez, habillez-vous convenablement et revenez me trouver. Il faut que nous partions le plus tôt possible, car vous devrez prendre cette nuit le rapide qui passe à Limoges à 4 h. 38.

Passivement, je me dirigeai vers l'escalier, et je gagnai ma chambre.

Philomène s'y trouvait, en train de finir la malle que, pour écarter tous soupçons de complicité, elle avait commencé la veille.

Elle tourna vers moi un visage rouge et crispé.

—Eh bien! ma pauvre, ça y est tout de même!

—C'est toi qui lui as dit!... criai-je d'une voix étranglée.

—Moi! Pour qui me prends-tu? Du reste, il n'a pas essayé d'interroger Nicaise ni moi. Quand, après avoir fait semblant de te chercher pendant près d'une heure, je suis rentrée dans la chambre de Mademoiselle où il était assis, en déclarant que je ne pouvais pas te trouver, il a dit avec un petit sourire moqueur: "Je me doutais bien qu'il y aurait une escapade de ce genre." Alors, il m'a demandé un objet quelconque à ton usage. Moi, innocemment, j'ai été chercher une de tes pantoufles. Il l'a fait flairer à son chien, puis ils sont partis tous deux.

—Tu vois bien que c'est toi! Pourquoi as-tu donné ma pantoufle? C'est grâce à cela que son affreux chien m'a trouvée!

—Ah! qu'est-ce que tu veux, ma petite, je ne pouvais pas deviner! Maintenant, il ne reste plus qu'à te soumettre. Je crois, du reste, que c'est ce qu'il y a de mieux à faire avec cet homme-là. Sous son air tranquille, on sent qu'il sait se faire obéir... Et je l'ai bien regardé, vois-tu, il m'a paru sérieux, malgré son âge.

—Je le déteste! dis-je entre mes dents.

Pourtant, je n'avais plus la velléité de résister. Outre le réel ascendant qu'exerçait sur moi la calme fermeté de M. Le Guernez, je sentais au fond de lui-même une grande honte de mon acte sauvage, et un sourd remords. En un quart d'heure, j'étais habillée, coiffée tant bien que mal. Au hasard, je plantai sur mes cheveux noirs toujours rebelles un canotier de paille jaunie, garni d'un ruban noir fané, qui datait de quatre ans, et se trouvait maintenant trop étroit pour ma tête.

—Tu l'as mis tout de travers, ma

petite, dit Philomène qui s'activait pour finir la malle, et venait de jeter par hasard un coup d'oeil sur moi.

—Ça m'est égal! ripostai-je d'un air sombre.

—Bien non, je t'assure, tu as l'air d'une folle. Regarde-toi donc dans la glace.

Je m'approchai du miroir ovale déplorablement taché par l'humidité. Je ne crois pas que, jusqu'à ce jour, je m'y fusse regardée trois fois.

Aujourd'hui, je jetai un vague coup d'oeil sur mon chapeau bizarrement perché de côté sur mes cheveux courts.

Mais mes yeux s'arrêtèrent plus longuement sur le visage que réfléchissait la glace.

Un drôle de petit visage, tout mince, aux traits indécis, au teint bruni comme celui d'une paysanne. La bouche, toute mignonne, était rouge comme les roses du jardin de l'instituteur. Mais les yeux surtout me surprirent. Comme ils étaient grands, et bleus! Jamais, jusqu'ici, je ne m'étais avisée de connaître la couleur de mes yeux, ni de remarquer la longue frange de cils foncés qui les voilait.

Par exemple, ils n'avaient pas l'air bon! Comme ils laissaient bien voir toute la rage sourde et la rancune qui remplissaient mon coeur!

—Qu'est-ce que tu regardes-là? dit Philomène. Si c'est ta frimousse, ce n'est pas la peine. Elle est laide, vois-tu, ma petite!

—Oh! ça m'est bien égal! ripostai-je en toute sincérité.

D'un geste brusque, je fis virer le canotier, qui pencha alors outrageusement du côté opposé. Puis, laissant Philomène occupée à fermer la malle, je descendis dans l'intention d'aller faire mes adieux à tous mes pauvres invalides.

Mais il était là, debout au milieu du vestibule, occupé à donner des instructions à son chauffeur. Il m'aperçut aussitôt, et m'enveloppa d'un coup d'oeil investigateur.

—Je vous conseille de mettre votre chapeau droit, ma cousine, dit-il avec un imperceptible sourire.

—Je l'ai mis ! répliquai-je entre mes dents.

—Vous n'êtes pas difficile ! Je vous prierai d'aller vous regarder dans une glace, et d'arranger cela convenablement. ... Corentin peut-il monter chercher la malle ?

—Je crois que oui, murmurai-je.

—Eh bien ! allez, Corentin... Gaïta, faites vos adieux à votre tante, et nous partirons ensuite.

J'entrai dans la chambre. Ma tante me tendit les bras. C'était la première fois, je crois. Elle semblait un peu émue, je crus voir une larme dans ses yeux. ...

Quelque chose de la sensibilité qui sommeillait en moi, et que je n'avais déversée jusqu'ici que sur quelques pauvres gens, sur des animaux, et sur des souvenirs du passé, se réveilla à cette minute. Si peu affectueuse qu'eût été ma tante, elle était quand même ma plus proche parente. Puis j'étais ici chez elle, dans la maison familiale. Enfin, il y avait l'atroce perspective d'un complet changement d'existence, de l'emprisonnement. ...

Je sentis que des sanglots me montaient à la gorge. Mais je ne voulais pas pleurer ! ... Non, non, "il" serait trop content !

Je me laissai serrer dans les bras de ma tante, tandis que la voix chevrotante murmurait à mon oreille :

—Sois raisonnable ! Il a raison, il faut songer à ton éducation. ... Et je suis sûre qu'il est très bon.

Ces mots suffirent pour changer la nature de mon émotion.

De nouveau, la colère, le ressentiment me montèrent au cerveau.

—Je le détesterai toujours ! dis-je farouchement.

Et, me dégageant de l'étreinte de ma tante, je me dirigeai vers la porte, sans paraître entendre la voix qui me disait :

—Tu m'écriras, n'est-ce pas, Gaïta ?

M. Le Guernez entra à son tour dans la chambre, prit rapidement congé de ma tante et me rejoignit au seuil de la porte du vestibule, au moment où apparaissait le chauffeur, portant sur son dos ma petite malle.

Derrière Corentin s'avancait Philomène, dont le visage maussade exprimait une certaine émotion. Je lui sautai au cou.

—Au revoir ! ... Et soigne bien Tap, Lilette, Miquette ! chuchotai-je.

—N'aie pas peur, je les soignerai en pensant à toi. Tâche d'être bien sage. Et puis, tu sais, à vingt et un ans, tu seras libre.

—Dans cinq ans ! Je serai morte avant ! dis-je d'un ton lugubre.

A ce moment, Tap apparut, s'élança vers moi. En même temps, Lilette se glissait par la porte entre-bâillée de la salle à manger.

Cette fois, les larmes apparurent. Je sentis qu'elles allaient couler à flots, si je m'attardais près de mes fidèles amis. Me baissant, je mis un baiser sur le museau de Tap, je donnai une caresse à ma pauvre petite aveugle et m'élançai au dehors, en balbutiant :

—Ferme la porte, Philomène, pour qu'ils ne viennent pas me rejoindre !

Je me heurtai à Nicaise, qui m'attendait dans la cour pour me faire ses adieux. Je serrai ses grosses mains noueuses, sans trop savoir ce qu'il murmurait d'une voix rauque d'homme peu accoutumé à parler. Puis je m'avançai vers l'automobile près de laquelle m'attendait mon tuteur.

Ajax était déjà installé, étendu de tout son long sur la banquette de devant. Je lui jetai un noir regard, auquel il répondit par un coup d'oeil défiant.

Sur l'invitation de M. Le Guernez, je montai, et lui s'assit près de moi. Du seuil de la maison apparaissait Philomène, qui me faisait de la main des signes d'adieu. Mais je ne voulais rien voir, je ne voulais plus regarder la vieille maison si laide, si maussade pourtant, mais où j'avais vécu tant d'années dans une telle indépendance que l'absence d'affection et de sollicitude en avait paru moins dure à mon cœur ardent, et sensible, pourtant.

Tandis que la voiture, avec un sourd ronflement du moteur, se mettait en marche, je tenais les yeux fixés

droit devant moi. Mes doigts se crispèrent sur ma jupe... Jamais encore je n'avais souffert comme en cette minute.

— Vous reviendrez aux vacances prochaines, Gaïta, dit, près de moi, une voix légèrement compatissante.

Devinait-il donc l'immense chagrin qui me broyait en ce moment le cœur? Mais je ne voulais pas de ses consolations hypocrites ! Je tournai brusquement la tête du côté opposé, en refoulant plus énergiquement que jamais les larmes qui essayaient d'envahir mes yeux.

L'automobile s'engageait sur la jolie route étroite que bordaient, à droite, des bois de châtaigniers tout jaunis par l'automne. Ces bois dévalaient sur la pente, d'abord douce, et qui se faisait peu à peu plus raide.

Voici que les arbres s'éclaircissaient. Et tout à coup apparut la Luzette. Un doux soleil caressait ses eaux tranquilles, d'un vert foncé d'où semblaient jaillir des étincelles. Jamais elle ne m'avait semblé plus belle et plus mystérieuse, mon amie la Luzette.

Cette fois, les larmes vinrent à mes yeux, à la pensée que d'ici longtemps, bien longtemps peut-être, je ne la verrais plus, je ne pourrais pas me pencher sur elle pour essayer de pénétrer le secret de cette onde limpide qui cachait la destinée de Renaud et d'Elia.

D'un geste spontané, je portai ma main à mes lèvres. Ce baiser était mon adieu à la Luzette, c'est-à-dire au jeune seigneur d'Arbères et à la belle Ondine.

CHAPITRE IV

Pendant tout le trajet de la Mailleraye à Limoges, je gardai mon attitude raidie, que je jugeais de la plus haute dignité. M. Le Guerne ne m'adressa plus la parole, sauf lorsque, vers sept heures, l'automobile s'arrêta devant un hôtel de belle apparence.

— Vous allez venir dîner, Gaïta, me dit-il.

— Merci, je n'ai pas faim ! répondis-je sèchement.

— Il faudra vous forcer cependant pour prendre quelque chose, ne fût-ce qu'un bouillon. Autrement, vous risqueriez d'être fatiguée.

Tout en parlant, il sautait à terre et m'offrait sa main. Mais je n'y mis pas la mienne, et descendis seule, en redressant fièrement la tête pour protester contre la violence qui était faite une fois de plus à ma volonté par ce tuteur si affreusement autoritaire.

Il y avait peu de monde dans la grande salle à manger, dont l'aspect luxueux—il faut se souvenir que je n'avais jamais quitté la Mailleraye et les alentours—m'intimida aussitôt. Je me laissai installer à une petite table, je répondis machinalement oui à cette question de mon tuteur qui s'était assis en face de moi :

— Vous allez prendre un potage, Gaïta?

J'étais quelque peu désorientée par cette entrée dans un monde nouveau. La correction du service me paralysait un peu. A la Mailleraye, on servait les repas dans la chambre de ma tante, et Philomène posait les plats au petit bonheur sur la table recouverte d'une nappe parfois d'une propreté douteuse.

On ne changeait pas d'assiettes, notre vieille servante tenant à économiser la besogne. Comme on le voit, mon éducation avait été fort rustique, et j'eus, dans cette salle d'hôtel, l'intuition des surprises et des révélations qui m'attendaient.

En tournant par hasard la tête, j'aperçus dans une grande glace une fillette qui semblait avoir treize ou quatorze ans, et qui se tenait toute raide sur sa chaise, engoncée dans une robe de lainage noir trop large, un peu fanée. Elle avait de très grands yeux, un petit visage tout brun...

Mais cette fillette, c'était moi ! Je reconnaissais mon canotier qui persistait à pencher sur la droite, malgré le discret coup de pouce que lui avait donné M. Le Guerne avant d'entrer dans la salle...

Et je reconnaissais aussi mon tuteur assis devant moi et finissant son

potage, et, près de lui, Ajax, qui posait sa tête sur ses genoux.

Oui, vraiment, avec ma petite taille, mes gestes gauches, ma jupe courte, mes cheveux coupés, et ce visage encore enfantin, je ne paraissais pas plus de treize ans!

Je m'avisai en même temps du contraste que produisait ma personne mal vêtue et disgracieuse, avec les dames qui se trouvaient à d'autres tables, avec mon tuteur lui-même, très distingué, très correct, ayant dans sa tenue cette pointe d'élégance que se permet un homme sérieux et comme il faut.

Cette constatation ne me causa aucun dépit d'amour-propre. Réellement, je n'avais pas plus de seize ans au moral qu'au physique!

—Que voulez-vous maintenant?... des oeufs?... Un bifteck? demanda M. Le Guernez du ton froidement poli et légèrement impératif qui semblait lui être habituel—à mon égard, du moins.

J'avais bien envie de répondre: rien du tout! Mais l'excellent potage m'avait mise en appétit, je voyais sur une table voisine une omelette toute dorée qui ne ressemblait en rien à l'espèce de crêpe mal cuite, ou brûlée, dont nous gratifiait Philomène; mes narines aspiraient la délicieuse odeur d'une certaine sauce, tout à fait inconnue, accompagnant un poisson auquel j'aurais été fort embarrassée de donner un nom... Et lâchement, je cédai à la tentation.

—Je prendrai bien un peu d'omelette! dis-je du bout des lèvres.

Sur l'ordre de Gildas, le maître d'hôtel m'en apporta une petite, pour moi toute seule. L'aspect ne m'avait pas trompée, elle était délicieuse.

Gildas, lui, avait demandé de ce poisson dont la chair excitait ma curiosité. Vit-il le coup d'oeil jeté par moi sur le plat posé devant lui? Toujours est-il qu'il me le présenta en demandant:

—Voulez-vous goûter du saumon, Gaïta?

D'alléchantes effluves s'échappaient de ce plat, et surtout de la saucière. Je

fus sur le point de succomber... Mais, héroïquement, je me ressaisis.

—Non, merci! répondis-je avec dignité.

Il me parut qu'un léger sourire glissait sur les lèvres de M. Le Guernez.

—Vous avez tort, il est exquis!... Ne boudez donc pas, Gaïta. C'est une chose ridicule et tout à fait inutile, car elle ne changera rien à ce qui est décidé. Je regrette de devoir vous traiter en petite fille que l'on sermonne et que l'on gronde: mais, vraiment, je m'aperçois de plus en plus que je ne puis vous considérer autrement!

Je serrai les lèvres, en prenant ma physionomie la plus sombre. Ce que voyant, Gildas se remit à dîner, sans m'adresser la parole autrement que pour m'offrir encore deux plats, que je refusai. Tandis qu'il faisait manœuvrer couteau et fourchette, mon regard était sans cesse comme magnétiquement attiré par les longues marques rouges qui me rappelaient ma méchanceté. Cette vue, au lieu de m'inspirer du repentir, augmentait encore ma colère. J'étais furieuse du remords qui s'était insinué dans ma conscience dès l'instant où l'acte mauvais avait été accompli, et, de plus, j'en voulais à mon tuteur du calme dédaigneux conservé par lui en cette occasion. J'aurais vraiment préféré qu'il se fâchât, qu'il me battît!

Je l'aurais trouvé alors moins supérieur, moins écrasant!

Après cette halte, nous remontâmes en automobile, moi, toujours raide et maussade, lui, toujours silencieux. Il faisait nuit maintenant, je finis par m'endormir et me réveillai seulement quand une main me toucha l'épaule tandis que la voix de mon tuteur disait:

—Nous voilà à Limoges, Gaïta!

Je me frottai les yeux, et vis que nous étions arrêtés devant un hôtel.

De dessous la voûte éclairée, une femme s'avança vivement. C'était une personne d'un certain âge, correctement vêtue de noir.

—Ah! vous voila, Rose! dit cordialement M. Le Guernez tout en sautant à terre. Ma mère et ma soeur vont toujours bien?

—Très bien, Monsieur... Et Monsieur a-t-il fait un bon voyage?

—Excellent, comme toujours... Gaïta, voici la femme de chambre de ma mère qui doit vous accompagner à Paris et vous remettre entre les mains de Mme Bardier.

Je pris mon air le plus rogue pour répondre au salut de Rose. Cette femme n'était à mes yeux qu'une geôlière, qui allait se substituer à mon tuteur. Elle ne pouvait donc que m'être antipathique.

Tandis que nous passions sous la voûte, mon oreille très fine perçut ces paroles chuchotées par elle:

—Mais, Monsieur, ce n'est qu'une petite fille!... Et ce qu'elle est fagotée, la pauvre! Monsieur a du courage de ramener avec lui cette petite sauvagesse!

Sauvagesse! Mais oui, je l'étais, et je m'en glorifiais!

Mon tuteur me fit entrer dans un salon qui me parut le dernier mot du luxe, et m'indiqua un moelleux fauteuil.

—Asseyez-vous là, Gaïta, et tâchez de dormir. Rose vous éveillera quand l'heure du départ sera venue... Venez un instant avec moi, Rose, j'ai quelques mots à vous dire.

Je me sentais très lasse, moralement et physiquement, et je fus vite saisie par le sommeil.

Quand j'ouvris les yeux, je vis Rose qui dormait à poings fermés sur un fauteuil en face de moi. Je jetai les yeux sur la pendule. Elle marquait quatre heures.

A ce moment, la porte s'ouvrit, laissant apparaître M. Le Guernez.

—Il est temps, Rose! dit-il à voix haute.

La femme de chambre sursauta et ouvrit les yeux.

—Que Monsieur m'excuse! dit-elle en se levant. Je crois vraiment que j'aurais laissé passer l'heure.

—Je ne dormais pas, heureusement!... Tenez, Gaïta, enveloppez-

vous dans ceci, car il fait presque froid à cette heure-ci.

Il posait sur mes épaules un vêtement de fourrure gris sombre, le sien sans doute, et en m'apercevant dans une glace, je m'avisai que j'avais ainsi la tournure du plus étrange petit animal sauvage qui se pût voir.

Nous remontâmes en automobile. Cette fois, Ajax dut céder une place à Rose, à laquelle il daigna du reste faire quelques amitiés en réponse aux caresses dont elle le gratifiait.

En très peu de temps, nous étions à la gare. Gildas prit nos billets, nous accompagna dans la salle d'attente, et, quand le train fut signalé, nous conduisit sur le quai.

Je n'avais été qu'une seule fois en chemin de fer, et encore était-ce seulement pour aller jusqu'à Tulle, dans un vénérable train omnibus qui avait des allures tout à fait patriarcales. Aussi me trouvais-je aujourd'hui passablement ahurie, tandis que M. Le Guernez nous installait dans un compartiment où se trouvaient déjà deux dames.

—Je crois que vous serez bien, ici, me dit-il. Maintenant, je vais vous dire au revoir. Dans une quinzaine de jours, je serai rentré à Paris, et alors j'irai vous voir chez Mme Bardier. J'espère que je vous trouverai plus raisonnable, comme il convient à votre âge... Ne voulez-vous pas faire la paix avec moi, avant de nous séparer?

Il me tendait la main. Je brûlais d'envie de la repousser. Mais, sur cette main dégingandée, je voyais les marques des griffes de Lilette, et, mue par un instinctif sentiment de repentir, j'y posai le bout des doigts en évitant de le regarder.

—C'est votre faute!... murmurai-je machinalement.

—Je n'ai pas le temps, ni l'intention de discuter, riposta-t-il. Au revoir, Gaïta, à bientôt!

Il gagna la sortie du wagon à couloir et je me trouvai seule avec Rose.

CHAPITRE V

Oh! les longues, les affreuses journées que furent celles qui s'écoulèrent

rent au début de mon séjour à la pension Bardier! En me voyant enfermée dans cette maison, pourtant vaste et claire, et entourée d'un fort joli parc, j'eus des moments de désespoir, d'irrésistibles idées de fuite. Malheureusement, je n'avais pas en poche un sou vaillant. Puis je constatai, avec une rage sourde, que l'on me surveillait de près. Mon tuteur avait dû informer la directrice de ma tentative de la Mailleraye, et l'on se défiait de moi—avec raison.

Mme Bardier était une femme d'une quarantaine d'années, laide, mais distinguée et douée, d'une rare intelligence que surpassait seulement sa bonté et son tact extrêmes. Elle n'essaya pas, dès l'abord, de me sermonner et de tenter de m'amadouer. Mais elle se montra douce et accueillante, sans paraître s'apercevoir de mon air rogue, et m'installa elle-même dans la chambre que je devais occuper, car, vu mon âge, je ne couchais pas au dortoir. Ce fut elle encore qui m'initia au règlement de la pension, elle qui me donna de discrètes instructions sur bien des petits points de savoir-vivre complètement ignorés de moi.

Les premiers jours, je ne lui opposais qu'un visage fermé, des lèvres qui s'entr'ouvraient à peine pour une réponse tout juste polie. Les autres élèves n'étant pas encore rentrées, on me laissait la liberté d'errer dans le parc, clos de murs fort hauts. Mais qu'était cet espace pour la jeune créature vagabonde qui avait eu pour s'ébattre depuis tant d'années, les champs, les prés, les bois, les ravins sauvages qui entouraient la Mailleraye?

Le matin, une des sous-maitresses me donnait une courte leçon. On procédait par petites doses, pour ne pas m'effaroucher. Depuis que l'institutrice du village m'avait, à six ans, appris à lire et à écrire, et inculqué quelques notions d'arithmétique, je n'avais plus pris de leçons. Mais, pendant les jours d'hiver où les bourrasques de neige me retenaient au logis, j'avais dévoré les vieux livres d'histoire et de littérature découverts par moi au grenier. Tout cela s'était casé

au hasard, en un pittoresque désordre, dans mon cerveau d'enfant imaginative, et se confondait un peu avec les récits légendaires, qui faisaient mon bonheur.

—Il vous faudra bien travailler pour rattraper le temps perdu, mon enfant! me dit la directrice huit jours après mon arrivée, un matin où elle était venue me trouver dans ma chambre. Avez-vous de la volonté, de l'énergie?

—J'en ai quand je veux! répondis-je d'un ton hautain.

—Eh bien! il s'agit de vouloir pour arriver à vous transformer très vite, de telle sorte que votre tuteur puisse plus tôt vous ouvrir les portes de cette maison que vous qualifiez de geôle, n'est-ce pas, mon enfant?

Ses yeux bruns, doux et profonds, m'enveloppaient d'un regard si affectueusement compatissant, que je sentis tout à coup faiblir mon arrogance. J'essayai encore de me raidir...

—Mon tuteur me tiendra enfermée le plus longtemps possible, ripostai-je. J'ai bien compris que c'était un homme autoritaire et injuste...

—M. Le Guernez n'est ni l'un ni l'autre, Gaïta. Injuste, c'est vous qui l'êtes envers lui. Il a accepté généreusement la tâche que lui léguait votre père, il n'a pas reculé lorsqu'il s'est aperçu que cette tâche ne serait rien moins que facile, étant donné l'hostilité et le parti-pris de sa nouvelle pupille. Autoritaire, il ne l'est pas davantage. Vous vous apercevrez plus tard, ma pauvre enfant, quel immense service il vous a rendu en vous enlevant à cette existence, charmante peut-être à votre point de vue, mais qui n'aurait fait de vous qu'une femme complètement dépourvue d'éducation et incapable de remplir un rôle sérieux dans la vie.

—Qu'importe! Je serais toujours restée à la Mailleraye avec mes bonnes bêtes qui, elles, me trouvaient très bien ainsi!

—Dieu demande autre chose de vous, ma petite fille. Il vous a fait naître dans une certaine classe sociale. Il vous a donné l'intelligence, et, j'en

suis sûre, le coeur, bien que vous cherchiez à l'étouffer sous la révolte et la rancune. C'est un devoir pour vous de vous prêter au développement de ces dons par ceux qui ont charge de votre âme, développement qui se fera d'abord par l'enseignement religieux, par les pratiques chrétiennes, et aussi par l'instruction et une éducation bien comprises, adaptées à votre situation sociale. Dans vos yeux, Gaïta, j'ai lu que vous étiez une nature ardente, mais très droite. Je vous demande de réfléchir à ce que je viens de vous dire, et de m'avouer ensuite sincèrement ce que vous en pensez.

Je murmurai, les lèvres tremblantes, car le ton grave et affectueux de la directrice m'impressionnait :

—Vous avez peut-être raison, Madame. Mais il est trop tard pour moi. J'étais faite à cette existence, je ne pourrai jamais m'accoutumer à vivre autrement.

Elle se pencha et son bras entourait mon cou.

Je vis tout près de moi son visage aux traits irréguliers et son regard profond, qui souriait en ce moment, et qui me parut si doux, presque tendre !

—Trop tard ! Gaïta, vous n'êtes encore qu'une enfant, une chère enfant très ignorante, mais que j'espère, en deux ans, transformer en une jeune fille accomplie qui sera plus tard une vraie femme. Seulement, ma petite fille chérie, je ne puis réussir dans cette tâche que si vous m'y aidez par votre bonne volonté... et par votre affection.

Sa voix s'était faite infiniment douce et caressante. Cette fois, vaincue, je laissai tomber ma tête contre sa poitrine, et je me mis à sangloter.

Que dit-elle alors à son "pauvre petit oiseau sauvage" ? Je ne me souviens plus des termes, mais c'étaient des choses très douces, très consolantes... Et l'enfant qui n'avait jamais connu d'affection familiale comprit que cette étrangère l'aimait.

Ce fut, en quelque sorte, l'éveil de mon coeur et de ma raison. Quand Mme Bardier sortit de ma chambre,

elle emportait une promesse de bonne volonté et de confiance entière en elle.

Le lendemain eut lieu la rentrée des élèves. Nouvelle épreuve pour moi. En dehors des petites paysannes des alentours que je fréquentais d'ailleurs fort peu, car la solitude plaisait à mes instincts de liberté, je n'avais jamais frayé avec d'autres jeunes personnes de mon âge. Aussi, lorsqu'une des sous-maîtresses m'annonça en souriant : "Vous allez avoir maintenant de gentilles compagnes, Gaïta, vous vous ennuierez moins", je ripostai :

—Quel malheur ! toute seule, je me serais peut-être habituée, mais comme cela !...

Dès le premier jour, je fus un objet de curiosité pour ces demoiselles. Mes cheveux courts, mes manières gauches, ma physionomie peu avenante, la manière dont je répondais à leurs questions, par de brefs monosyllabes étaient l'objet de leurs réflexions, plus ou moins bienveillantes, ainsi que je pus parfois m'en rendre compte, car j'avais l'oreille très fine et l'oeil très observateur ; mais, surtout, elles ne pouvaient admettre que j'eusse seize ans.

—Dites quatorze, oui, nous vous croirons... Et encore ! Voyez donc Camille Blanc, qui a treize ans et demi !

On me désignait une sorte de jeune colosse qui me dépassait de la tête et me parut beaucoup plus une masse informe qu'une créature humaine.

—Oh ! si vous ne me croyez pas, cela m'est égal ! ripostai-je d'un air désaigué.

Au premier moment, je ne plus à personne et aucun visage n'attira ma sympathie. Peu à peu, le contact devait faire tomber les préventions. Mais je n'eus jamais d'amie très intime. Ma nature, accoutumée à se replier sur elle-même pendant mon enfance et mon adolescence, se livrait difficilement, et parmi ces jeunes filles, dont la plupart étaient bonnes et toutes bien élevées, je ne rencontrai jamais celle à qui j'aurais souhaité donner

ma confiance entière, dans une amitié digne de ce nom.

En raison des nombreuses lacunes de mon instruction, je ne suivais pas tous les cours. Une sous-maîtresse, Mlle Marthe, me donnait des leçons particulières. Privée de mes plaisirs habituels, je me livrai tout entière au travail, avec l'ardeur que j'apportais auparavant à mes vagabondages à travers les bois. Comme j'avais l'intelligence vive, je faisais d'étonnants progrès, et bientôt l'étude fut pour moi pleine d'attraits.

Mais le point sur lequel insistait particulièrement Mme Bardier était la question religieuse. J'avais été fort négligée sous ce rapport. Ma tante semblait avoir abandonné toute pratique, et Philomène se contentait d'une messe de temps à autre, le dimanche. Je faisais de même, sans penser à mal. Mais ici, il n'en allait pas de même. La religion était le pivot autour duquel tout évoluait, dans cette maison. Et bien vite, l'enfant qui se savait pour ainsi dire seule au monde trouva très doux de recourir, par la prière, à Celui qui a promis de ne jamais laisser les siens orphelins, et à la Mère qu'il nous a donnée.

Est-ce à dire que ce changement s'opéra aussitôt, et qu'aucune révolte ne s'éleva plus en moi? Oh! certes, non! La rebelle n'était pas morte, la jeune sauvagesse de la Mailleraye se réveilla plus d'une fois, et, en particulier, le jour de la première visite de mon tuteur.

Il y avait deux mois que j'étais à la pension Bardier. Je sus, plus tard, que la directrice lui avait écrit de retarder jusque-là cette visite, afin que je fusse un peu acclimatée déjà et que mes sentiments à son égard se fussent modifiés.

Mais, précisément, je traversais une période de découragement et d'amers regrets de ma chère existence libre. Aussi toutes les rancœurs, tous les sentiments à grand-peine étouffés remontèrent-ils à la surface, quand Mlle Marthe vint, un après-midi, me prévenir que Mme Bardier me de-

mandait au parloir où elle se trouvait avec M. Le Guernez.

Refuser de m'y rendre? J'y pensai d'abord. Mais la directrice viendrait me chercher, cela ferait un esclandre; puis je me rendais compte qu'à mon âge, pareille attitude d'enfant rebelle serait ridicule.

Je descendis donc, furieuse au fond de moi-même, et décidée à montrer à cet insupportable tuteur le peu de cas que je faisais de ses visites.

Le parloir était une très vaste pièce, où de petits groupements de chaises permettaient à chaque famille de s'isoler avec l'élève demandée. Aujourd'hui, il se trouvait plein, et c'était un gai bruit de voix et de rires de bonne compagnie, auquel, de temps à autre, venait se mêler le jappement d'un petit chien que la mère d'une élève tenait sur ses genoux.

On me regardait beaucoup, tandis que, un peu gênée, je traversais le parloir, cherchant des yeux la directrice et M. Le Guernez.

Je les découvris enfin tout au bout, dans une embrasure de fenêtre. En me voyant approcher, mon tuteur se leva et fit quelques pas vers moi, la main tendue.

— Je suis heureux de constater, ma cousine, que votre mine ne se ressent pas trop du changement d'habitudes!

Il avait toujours son air calme et sérieux, et, en rencontrant son regard, je fus de nouveau saisie de cette impression déjà ressentie à la Mailleraye: j'eus conscience d'une force morale qui me dominait, d'une autorité qui ferait plier mon indépendance, quelque velléité de révolte qu'il y eût en moi.

Je répondis je ne sais trop quoi, du bout des lèvres. J'avais pris la résolution de me montrer très rogue, et je la tins, en dépit des efforts de Mme Bardier pour me faire parler. Lui ne parut aucunement s'en émouvoir. Voyant que je ne répondais à ses interrogations que par monosyllabes, il se mit à causer avec la directrice, de questions littéraires. Je remarquai que Mme Bardier prenait à son égard un ton de considération assez marqué.

Je vis aussi que, parmi les groupes de parents et d'élèves, on le regardait beaucoup, en chuchotant.

Au bout de dix minutes, il se leva et prit congé de nous, en m'annonçant la visite de sa mère et de sa sœur pour le mois suivant.

—Elles sont, en ce moment, en continuelle villégiature d'un château à un autre, pour les chasses, ajouta-t-il. Mais je pense qu'elles rentreront à Paris vers le milieu de janvier.

La politesse aurait exigé que j'exprimasse aimablement mon désir de connaître bientôt ces dames ; mais Gaïta Valprez n'était pas très ferrée sur le savoir-vivre... Et puis, je dois avouer que j'avais une furieuse envie de riposter : Dites-leur donc qu'elles ne se dérangent pas !

La mère et la sœur de mon tuteur ! Par avance, elles m'étaient souverainement antipathiques.

J'eus, naturellement, à recevoir une mercuriale très ferme de la directrice pour mon attitude à l'égard de M. Le Guernez. Après m'être raidie quelques instants en prenant mon air obstiné, je finis par avouer loyalement que j'avais eu tort.

—Mais que voulez-vous, Madame, je ne puis dominer mon antipathie pour lui ! ajoutai-je non moins franchement.

—Cette prévention n'est autre chose qu'une rancune d'enfant orgueilleuse qui s'est vue obligée de céder à plus fort qu'elle. C'est par la prière et par de sérieuses réflexions que vous la chasserez de votre cœur, pour la remplacer par l'estime et la sympathie, deux sentiments dont est digne M. Le Guernez, je puis vous l'assurer !

Je m'en allai sincèrement repentante, en me disant que je ferais tout mon possible... mais que j'aurais bien de la peine à pardonner à mon tuteur... d'être mon tuteur !

Le soir, à la récréation, je fus entourée de toutes ces demoiselles, très empressées.

—Dites donc, Gaïta, vous ne nous aviez pas dit que vous connaissiez M. Le Guernez ? s'écria une blonde petite boulotte, du nom de Marcelle Lebrun,

qui me plaisait assez à cause de ses airs bon enfant et de sa complaisance.

—Etes-vous sa parente ? demanda une autre.

—Oui, il est mon cousin et mon tuteur... Pourquoi me demandez-vous cela ?

—Mais pour nous renseigner, probablement ! riposta Marcelle en riant. En avez-vous de la chance, ma chère, d'avoir pour tuteur un homme célèbre comme lui, et si distingué, si parfaitement bien de toutes façons !

J'ouvris de grands yeux.

—Un homme célèbre !.. Qu'est-ce qu'il a fait ?

Une unanime exclamation s'éleva :

—Ce n'est pas possible !... Vous voulez vous moquer de nous !... Mais ça ne prendrait pas, vous savez !

Je les regardai d'un air si abasourdi, que Marcelle comprit presque aussitôt que j'étais sincère.

—Rappelez-vous qu'elle sort d'un trou de campagne, où elle ne voyait que des paysans et n'entendait parler de rien ! dit-elle aux autres en manière d'explication. Mais c'est un peu drôle, tout de même, que ce soit nous qui devons lui apprendre... Gaïta, Gildas Le Guernez est un merveilleux poète, une des gloires de la France contemporaine. Ses "Chants d'Armorique" sont sur toutes les lèvres, et la "Serpe d'or", sa dernière oeuvre, a mis le comble à sa renommée. L'année dernière, il a été élu à l'Académie...

Je devais avoir l'air assez stupide, et ces demoiselles ne se gênaient pas pour sourire ironiquement en me regardant.

—En avez-vous, une chance ! redit encore Marcelle. Je l'ai reconnu tout de suite, au parloir, bien que je ne l'aie vu qu'une fois l'année dernière, à une conférence sur le théâtre grec où maman m'avait emmenée. Mais sa photographie a paru souvent dans les revues illustrées. Est-ce que c'est lui qui vous fera sortir ?

—Je ne sais pas... il n'en a pas parlé.

Jeanne Soliers, une grande brune

qui allait avoir ses dix-huit ans, leva les épaules en se mettant à rire.

—Voyons, Marcelle, il est trop jeune pour cela! Il est vrai que Gaïta a l'air d'une enfant; mais enfin, elle a seize ans—il faut bien le croire puisque Mme Bardier nous l'a assuré—et les convenances s'opposent à...

—Mais il a sa mère et sa soeur!... N'est-ce pas, Gaïta?... Si toutefois vous êtes au courant de cela?

—Elles ne sont pas à Paris en ce moment! répondis-je d'un ton sec.

J'étais agacée de cette curiosité, de ces réflexions, et un peu vexée dans mon amour-propre d'être la seule à ignorer la personnalité qu'était Gildas Le Guernez.

Pourtant j'acceptai l'offre que me fit Marcelle de me prêter les "Chants d'Armorique", et le soir, je les lus d'un bout à l'autre.

J'aimais passionnément les vers. A la Mailleraye, j'avais découvert quelques recueils contenant des fragments de l'oeuvre des grands poètes français. Corneille, Racine, André Chénier, Lamartine m'avaient transportée. La Fontaine m'avait ravie. Victor Hugo m'avait éblouie. Tous, je les avais lus et relus.

Et voici qu'oubliant l'auteur, je me laissais prendre au charme à la fois austère et tendre qui émanait de ces petits poèmes, où un Breton chantait sa terre natale, ses chênes, ses vieilles églises au clocher en pointe, ses antiques calvaires de granit, les ajoncs et les bruyères de ses landes, et la mer, la mer sauvage et superbe qui déferlait sur les rocs de ses côtes lentement creusés par les flots envahisseurs.

La Bretagne, encore inconnue de moi, m'apparaissait, à travers ces poèmes, très attirante dans son charme mélancolique, à la fois rude et mystique. Rude, il l'était aussi, mon pays de Corrèze. Aussi étais-je, mieux qu'une autre, préparée à comprendre l'amour de Gildas Le Guernez pour son Armorique.

Mais, tout à coup, je songeai que cet homme, qui célébrait avec un tendre enthousiasme sa petite patrie,

m'avait impitoyablement arrachée de la mienne, et que lui-même vivait loin de cette Bretagne soi-disant tant aimée. Tout cela n'était donc que des mots? Oui, certainement... Et j'avais dans l'idée que Gildas Le Guernez n'était pas du tout l'âme vibrante, élevée que semblaient déceler ses vers.

Là-dessus, je tâchai de m'endormir. Mais longtemps, les strophes harmonieuses chantèrent à mon oreille, et calvaires, vieilles églises, landes, menhirs, rondes nocturnes de poulpiquets, flots d'émeraude mugissant dans les grottes profondes s'évoquèrent à mon esprit, tels que les avait décrits Gildas Le Guernez en ces vers d'un rythme étrangement captivant, que ma mémoire excellente ne devait jamais oublier.

CHAPÎTRE VI

Je revis mon tuteur le 1er janvier. Il m'apporta ses souhaits et m'offrit un délicieux sac de moire blanche rempli de non moins délicieux bonbons.

A la messe de minuit, j'avais pris la ferme résolution de combattre ma rancune à son égard. En conséquence, ce fut presque aimablement que je le remerciai, en lui exprimant à mon tour les vœux de bonne année, et que je répondis à ses questions sur mes études, sur mon existence à la pension Bardier.

—Alors, vous vous habituez réellement ici? dit-il en manière de conclusion.

Je poussai un soupir en répliquant:

—Il le faut bien! Mais ne croyez pas que je me soumette de bon coeur! ajoutai-je dans un soudain retour de mon esprit de révolte. Si j'avais eu seulement un peu d'argent, je me serais déjà enfuie pour retourner à la Mailleraye, je vous en réponds!

Un léger sourire vint à ses lèvres —un sourire très fin, un peu ironique.

—Et moi qui comptais justement vous remettre aujourd'hui une certaine somme pour vous permettre de contenter quelques légitimes fantaisies, ou vous donner le plaisir de faire

la charité sous le contrôle de Mme Bardier! Voyez comme je vous croyais revenue à des idées plus raisonnables!... Et cependant, cette somme, je vais vous la donner malgré tout, car je ne puis m'empêcher d'avoir confiance en votre bon sens et en votre coeur, qui vous interdiront toujours l'accomplissement de tels projets.

Mon coeur! Ne m'avait-il pas dit, un jour, que je n'en avais pas?

Je rougis en ripostant:

—Je n'ai ni l'un ni l'autre, et vous avez bien tort d'avoir confiance en moi!

—Ce n'est pas du tout mon avis, ma cousine. Je me doute que vous valez beaucoup mieux que l'apparence.

Vraiment, c'était un peu fort! Allait-il prétendre me connaître mieux que moi-même?

Tranquillement, il sortit de sa poche un portefeuille, et de celui-ci plusieurs billets qu'il me tendit.

Mais je les repoussai du geste.

—Non, je n'en veux pas! Certainement, un jour ou l'autre, ce serait plus fort que moi, je m'en irais... Alors, j'aime mieux que vous gardiez cet argent, qui ne me servirait qu'à tromper votre confiance.

—Et moi, je persiste à croire que vous n'en ferez rien. Prenez, Gaïta. cet argent est à vous; il est juste qu'à votre âge vous disposiez quelque peu de vos revenus.

—Soit, vous l'aurez voulu! ripostai-je.

Le même sourire que tout à l'heure reparut sur ses lèvres.

—Mais, oui, je serai responsable de votre fuite, ma pupille. Mais j'ai confiance, je le répète.

Quand il se fut éloigné, je dis à la directrice:

—Tenez, Madame, prenez cet argent, faites-en ce que vous voudrez. Moi, je l'emploierais mal... c'est-à-dire mal selon vos idées, car pour moi, il serait si bon de revoir ma chère Mailleraye!

—Non, Gaïta, vous garderez cela... et je suis bien certaine que vous ne

l'emploierez pas mal. Comme M. Le Guernez, j'ai confiance en vous.

Décidément, ils y tenaient! Mais c'était terrible pour moi, cela! Par cette confiance même, je me trouvais tenue. Ma conscience, qui s'éveillait de plus en plus, me disait que ce serait une déloyauté d'employer cet argent à ma fuite.

Du reste, elle me disait aussi que la fuite ne serait pas elle-même une très belle action.

Si bien que, la réflexion et la prière aidant, je me résignai, en soupirant, à attendre les vacances pour revoir la Mailleraye. Mais je m'empressai de distribuer à différentes oeuvres, par les mains de Mme Bardier, la somme que m'avait remise mon tuteur.

Au mois de février, M. Le Guernez ne vint pas seul. Sa mère et sa soeur l'accompagnaient. Bien qu'il fût de taille moyenne, il semblait presque petit près de ces dames, trop grandes, la mère trop forte, la fille exagérément mince, toutes deux très élégantes, très poseuses, assez bien de visage, mais n'ayant aucun charme dans leur physionomie froide et dédaigneuse.

Elles me regardèrent du haut de leur grandeur — c'était le cas de le dire — et m'adressèrent la parole d'un ton de supériorité qui ne m'en imposa nullement, d'ailleurs. Je n'étais pas d'un caractère timide, et la sauvagerie due à mon précédent genre d'existence cédait peu à peu au contact de mes compagnes. De plus, j'avais conscience que la gaucherie de mes manières s'était déjà légèrement atténuée, que je n'étais plus tout à fait la jeune créature mal fagotée à propos de laquelle Rose, la femme de chambre de Mme Le Guernez, avait dit naguère à mon tuteur: "Monsieur a eu du courage de ramener avec lui cette petite sauvagesse!"

Sous la froide politesse de ces dames, je ne discernai aucune sympathie. Peu m'importait, car elles non plus ne me plaisaient pas. Mais je dus, loyalement, faire une comparaison toute favorable à Gildas, qui me té-

moigna un intérêt presque affectueux, bien que très calme toujours.

Au départ, il me remit un petit portefeuille bien garni en me disant, avec un léger sourire :

—J'ai toujours confiance, vous savez ?

Je souris aussi en répliquant :

—Qui sait ? Si un jour quelque démon me poussait !...

—Mais le bon ange vous arrêtera, ma cousine, ne craignez rien !

Pauvre bon ange, il avait eu bien du mal avec moi au début de mon séjour ici, et maintenant encore il avait parfois force lutte à soutenir contre la mauvaise nature de Gaita Valprez.

Mes vacances de Pâques se passèrent à la pension. Mes compagnes ne laissèrent pas de s'étonner que Mme Le Guernez ne m'offrît pas, à cette occasion, l'hospitalité chez elle.

—Elle habite avec son fils un très joli petit hôtel, me dit Marcelle Lebrun. Sa fille et elle sont très mondaines, elles donnent sans cesse des dîners, des réunions ; on les voit à toutes les premières, aux courses, aux expositions.

—C'est probablement pour cela qu'elles ne soucient pas de s'embarasser de moi. Je vous demande un peu, Marcelle, de quoi j'aurais l'air, près de ces belles dames !

Marcelle m'enveloppa d'un coup d'oeil investigateur.

—Oui, vous avez besoin de vous faire encore, dit-elle doctoralement. Mais l'année prochaine, vous serez tout à fait une jeune fille—et une très jolie jeune fille !

J'ouvris de grands yeux, tandis que l'experte Marcelle continuait du ton le plus sérieux :

—Il faudra seulement apprendre à vous habiller. Mais peut-être Mlle Le Guernez s'en chargera-t-elle. — à moins qu'elle ne soit jalouse de vous, ce qui est bien possible, car vous serez beaucoup mieux qu'elle, que sa grande taille et son air poseur rendent disgracieuse.

—Dites donc, Marcelle, quand vous aurez fini de vous moquer de moi ?

—Me moquer de vous ? Je vous as-

sure qu'il n'en est rien ! Je parle sérieusement.

—Comment, vous dites que je serai jolie, tandis que je sais bien que je suis laide ! Ma vieille Philomène me l'a répété assez souvent !

—Cela prouve qu'elle n'y connaissait rien. L'autre jour, maman vous a vue au parloir, et elle m'a dit ensuite :

—“ Cette petite Valprez a une physionomie toute particulière. Pour le moment, elle est encore dans la période de transformation ; mais, dans un an, il y a tout à parier qu'elle sera remarquablement jolie. ”

Je murmurai pensivement :

—Ah ! elle croit cela, Mme Lebrun ? C'est drôle !... Enfin, nous verrons qui aura raison !... Et puis, vous savez, Marcelle, cela m'est un peu égal !

Elle me regarda d'un air stupéfait :

—Comment ! cela vous serait égal d'être laide ? A quoi pensez-vous ?... Et pour vous marier ?

J'eus un sursaut d'indignation :

—Me marier ! En voilà une idée ! comme si je me marierai jamais !... Etre obligée d'obéir à un monsieur que je n'aurai jamais connu auparavant, qui m'empêcherait de vivre à la Mailleraye et de courir les bois avec Tap et Miquette !... Non, vous avez des idées, Marcelle !

Elle parut d'abord un peu ahurie de ma véhémence, puis dit philosophiquement :

—Bah ! vous changerez ! Quand vous irez dans le monde et que vous verrez d'aimables jeunes gens vous entourer d'hommages, la Mailleraye, Tap et Miquette ne pèseront plus guère ! Je parie qu'avant deux ans, je serai votre demoiselle d'honneur, ma chère ! conclut-elle en riant.

Je levai les épaules, dédaignant de répondre à de telles sottises. En vérité, quitter la tutelle de Gildas Le Guernez pour celle d'un mari !... c'est-à-dire tomber de Charybde en Scylla, car la première prendrait fin dans cinq ans, tandis que l'autre !...

Si Marcelle escomptait déjà le plaisir d'être demoiselle d'honneur, elle aurait une fameuse désillusion, la pauvre !

Je ne revis plus Mme Le Guernez et sa fille, et, à la fin d'avril, mon tuteur vint me faire ses adieux avant de partir pour quatre mois en Orient.

—Aux vacances, Mme Bardier, dont le frère, officier d'artillerie, vient d'être renvoyé en garnison à Limoges, vous conduira à la Mailleraye où vous passerez ces deux mois, me dit-il. J'espère, n'est-ce pas, que vous ne redeviendrez pas la sauvage petite Gaïta que j'ai emmenée l'année dernière?

Je devins pourpre en me rappelant la scène de la grotte, et je jetai machinalement les yeux sur ses mains dégingées.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent dans ce demi-sourire qui lui était habituel.

—Oh! il n'y a plus rien!... C'est oublié, Gaïta.

Une impulsion soudaine m'emporta, je murmurai d'une voix étouffée:

—Je ne vous ai pourtant pas encore demandé pardon... Mais croyez que je regrette bien... J'avais la tête perdue, à ce moment-là, en voyant ma cachette découverte.

Il prit ma main et la serra doucement.

—Soyez assuré que je ne vous en ai pas gardé rancune, Gaïta. Un moment, j'ai craint que vous n'ayez une mauvaise nature; mais j'ai bien vite compris qu'il ne s'agissait là que d'une exaspération passagère, et que, l'acte à peine accompli, vous le regrettiez.

—Oh! oui!... Et... tenez, je vous en voulais un peu plus encore à cause du remords!

Il sourit—et ce sourire éclaira singulièrement ses prunelles vertes.

—J'étais vraiment un tueur détesté! Mais maintenant, cette rancune a-t-elle disparu?

—Pour être tout à fait sincère, je vous répondrai: presque!

—Ah! presque seulement? Que devrais-je donc faire pour que vous la chassiez tout à fait de votre âme?

—Me laisser vivre toute l'année à la Mailleraye! répondis-je carrément.

Il me regarda bien en face, en demandant:

—Si je le faisais, croyez-vous, en

toute conscience, que j'accomplirais mon devoir?

La question me laissa un moment hésitante. Si je disais oui, je n'étais pas sincère, car depuis quelque temps je sentais fort bien que lui, et ma tante, et Mme Bardier avaient eu raison en déclarant qu'il était grand temps de m'enlever à l'abandon moral, à l'existence désœuvrée et vagabonde de la Mailleraye. Si je disais non, c'était approuver pleinement tout ce qu'il avait fait, tout ce qui avait révolté mon indépendance.

La vérité l'emporta. En détournant les yeux, car je ne voulais pas le voir triompher de moi, je répondis:

—En effet, votre devoir est de contrecarrer tous mes désirs, car je sais bien que... qu'ils ne sont pas toujours raisonnables.

—Voilà un aveu que je retiens, Gaïta! Mais ce "tous" est de trop. Voyons, exprimez-m'en un, je suis sûr que je pourrai le réaliser.

—Vous seriez bien pris si je vous disais quelque chose d'extraordinaire. Et j'en suis capable, vous savez? Mais il faut que je fasse honneur à votre confiance, mon cousin. J'ai lu vos "Chants d'Armorique" et... ils m'ont fait tant de plaisir! Je voudrais lire autre chose de vous... Est-ce un désir raisonnable, cela?

—Très raisonnable, et très flatteur pour moi. J'aurai le plaisir de vous envoyer dès demain un exemplaire de toutes mes oeuvres parues... Vous n'y verrez pas d'inconvénient, n'est-ce pas, Madame? ajouta-t-il en se tournant vers la directrice.

—Aucun, Monsieur, Gaïta ne peut que trouver un grand profit dans la lecture de cette oeuvre dont la haute valeur littéraire est surpassée encore par la valeur morale et la délicatesse toute chrétienne de la pensée.

Il s'inclina en répliquant:

—Le suffrage des âmes telles que la vôtre, Madame, a toujours été pour moi le plus précieux de tous. Poète chrétien je suis, poète chrétien je veux rester, avec la grâce de Dieu.

Quand il se retira, je mis ma main dans la sienne avec un peu plus d'a-

bandon que de coutume, et ce fut très sincèrement que je lui dis :

—Au revoir... et merci, mon cousin.

CHAPITRE VII

Au commencement d'août, je revis donc ma chère Mailleraye. Je trouvai Philomène et Nicaise vieillies. Ils m'accueillirent avec un plaisir évident. Mais Philomène me dit, après m'avoir examinée des pieds à la tête :

—Tu n'as pas pris bonne mine, dans ce Paris, ma petite!

—C'est parce que j'ai beaucoup travaillé, ma bonne! ripostai-je.

—Tu as travaillé, toi?

—Il le fallait bien! Je me serais trop ennuyée. Mais, maintenant, je le fais avec plaisir.

—Ah! mais ils t'ont déjà bien changée, là-bas! Du reste, ça se voit, tu n'as plus le même air qu'auparavant... Et tu t'es décidée tout de même à laisser pousser tes cheveux!

Je secouai le catogan de cheveux bruns que retenait un noeud de velours noir.

—Ah! ce n'est pas le plus amusant! Mais on s'est absolument refusé à me les laisser couper... Par exemple, j'ai bien envie de m'en débarrasser maintenant...

—Eh! qu'est-ce qu'on dira là-bas?

—Ce qu'on voudra! Tant pis, c'est trop gênant!

Mais quand, le soir, je déroulai ma chevelure afin de la natter pour la nuit, quand j'eus examiné quelques instants cette chevelure souple et soyeuse qui ondulait naturellement et encadrait si bien mon petit visage pâli, je murmurai :

—Ce serait dommage ! Ils seront très longs à repousser... Et Mme Bardier ne serait pas contente.

Mes cheveux furent sauvés... Et, à défaut d'autres faits, celui-là seul m'aurait fait toucher du doigt la différence existant entre la Gaita de l'année dernière et celle d'aujourd'hui.

Ma tante m'avait accueillie avec une paisible indifférence. Je lui trouvai le teint plus blafard encore, et

l'attitude plus affaissée. Comme je n'étais plus tout à fait la petite fille égoïste d'autrefois, j'essayai près d'elle de quelques attentions. Mais, invariablement, elle me renvoyait pas ces mots :

—Je n'ai besoin de rien, ni de personne. Va t'amuser, ma petite!

Alors je m'en allais à travers bois, champs et ravins, avec Tap et Miquette, mes deux bonnes bêtes toujours fidèles. Lilette était morte un mois auparavant; mais je l'eus vite remplacée par un pinson aveugle que m'apporta un petit pâtre.

J'avais retrouvé aussi ma chère Luzette. Avec la même passion qu'autrefois, je cherchais à lire dans ses eaux tranquilles.

Mon imagination n'était pas morte, loin de là, et je ne désespérais pas de voir quelque jour se profiler dans l'onde mystérieuse l'image du beau Renaud.

Cependant, il était bien évident que, depuis l'année dernière, quelque chose était changé en moi. Certes, je me trouvais heureuse à la Mailleraye, je me grisais d'air et de mouvement; je passais, comme autrefois, des journées entières au dehors, vagabondant à travers bois comme une petite paysanne.

Mais je n'y apportais plus la même fougue que jadis.

Au fond de moi-même, je sentais que cette existence ne me suffirait plus, et j'avais conscience qu'elle ne convenait pas à mon âge ni à ma situation.

Aussi, après les premiers jours passés dans l'ivresse de la liberté, j'allai chercher les livres et l'ouvrage d'aiguille que j'avais enfouis au fond de ma malle en déclarant que je n'y toucherais certainement pas. Sans abandonner mes promenades, j'employai chaque jour quelques heures au travail—cela, à l'ahurissement de Philomène, que je surpris un jour à mormotter :

—J'avais bien dit que cet homme-là saurait se faire obéir! L'a-t-il déjà changée, notre petite!

A quoi je ripostai d'un air vexé :

—Si tu crois que c'est lui qui est pour quelque chose là-dedans! Je l'ai vu quatre ou cinq fois dans l'année, voilà tout... Et je ne me laisserai jamais conduire par lui, tu peux en être certaine!

Un autre changement qui surprit ma vieille servante, ce fut mon assidue à la messe du dimanche. Dans la semaine même, je m'y rendais parfois. Un jour, au sortir de l'église, M. le Curé m'arrêta pour me féliciter de l'exemple que je donnais à ses paroissiens, bien peu zélés en général.

—Ah! je ne pensais pas à cela, Monsieur le Curé, répondis-je. Je venais parce que j'aime bien me trouver dans l'église où je cause mieux qu'ailleurs avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère. Mais puisqu'il s'agit de donner le bon exemple, je tâcherai d'être plus régulière encore... Et savez-vous, Monsieur le Curé, quand je serai majeure, nous fonderons des oeuvres comme celles dont j'ai entendu parler à la pension.

J'étais remplie de bonnes intentions, mais elles étaient encore à l'état un peu vague dans ma cervelle inexpérimentée, où l'imagination régnait pour une large part.

Les heures exquises étaient celles où je me plongeais dans la lecture des oeuvres de Gildas Le Guernez. Il avait tenu sa promesse en me les envoyant dès le lendemain de sa visite, et je n'avais eu garde de les oublier à la pension. Dans les drames en vers, comme dans les plus courts de ses poèmes, je retrouvais la même envolée vers l'idéal, la même morale hautement chrétienne, le même charme mystique, tendre et fort à la fois. Plus tard, lorsque mon goût intellectuel se serait formé, je devais comprendre quels délicats joyaux littéraires étaient ces oeuvres de mon cousin; mais, dès maintenant, je les admirais sans chercher à définir mon impression, comme j'admirais les bois, le ciel pur d'été, la Luzette aux eaux mystérieuses, tout ce qui parlait à mon imagination et à mon coeur.

Mais cette existence paisible fut tout à coup interrompue.

Un après-midi d'août, en revenant d'une longue promenade, je trouvai Nicaise et Philomène affolés, se démenant autour de ma tante étendue par terre, inanimée, la bouche tordue et les yeux tournés.

Au premier moment, je reculai, saisie d'horreur. Puis, faisant un violent effort sur moi-même, j'aidai Philomène dans les soins expérimentés qu'elle essayait de donner à la pauvre femme, tandis que Nicaise allait chercher le médecin.

Mais tout était inutile, ma tante était morte. Une attaque l'avait terrassée en quelques secondes.

—Elle m'avait fait venir cet hiver, pour quelques petits malaises qu'elle ressentait, me dit le docteur Muiron, et je lui avais déclaré sans ambages que cette existence cloîtrée, dans une chambre humide et sombre, lui jouerait un mauvais tour. Mais mes conseils sont demeurés sans effet.

Voyant notre désarroi et notre affolement, le brave homme s'offrit pour s'occuper de toutes les formalités. J'acceptai avec reconnaissance, puis je télégraphiai à Mme Bardier, dans l'espoir qu'elle serait encore à Limoges.

Elle s'y trouvait, en effet, et arriva aussitôt. Je me jetai dans ses bras en sanglotant. J'avais les nerfs extrêmement tendus. C'était la première fois que je voyais la mort, et, en outre, je me trouvais dans une complète solitude morale. Mme Bardier me laissa pleurer, tout en me parlant avec une affectueuse douceur. Bientôt je me calmai et je m'excusai de l'avoir dérangée ainsi:

—Mais, voyez-vous, j'étais trop seule! Pas un parent, pas une amie!... personne, personne, puisque ma tante n'avait plus une seule relation!

—Comme vous avez bien fait, ma petite chérie! Je suis si heureuse de pouvoir vous aider dans ces tristes moments!... Et je suis bien certaine que M. Le Guernez sera désolé de ne pouvoir se trouver là. Mais je ne sais où ma dépêche l'atteindra.

—Vous lui avez envoyé une dépê-

che?... Pourquoi le déranger? Je n'ai pas besoin de lui!

—Mais son devoir est de venir; je suis certaine qu'il n'y faillira pas.

Les funérailles furent des plus simples. Près de Mme Bardier, je suivis le cercueil porté par quatre hommes, jusqu'à l'église, et de là dans le petit cimetière sur lequel un noyer énorme étendait son ombre—l'ombre de la mort, disaient nos paysans qui lui attribuaient une influence néfaste.

Nous rentrâmes dans la sombre maison que sa propriétaire venait de quitter pour toujours. Jamais elle ne m'avait paru aussi humide et triste qu'en cette matinée pluvieuse.

Mme Bardier ne put s'empêcher de murmurer:

—Vraiment, ma pauvre petite, je ne comprends pas ce qui vous attirait tant ici! C'est un véritable tombeau!

—Mais ce n'est pas la maison que j'aime, Madame! J'y restais toujours le moins possible. Ce qui me manquait, c'étaient mes bois, c'était ma Luzette, toute ma chère campagne, enfin... et ma liberté!

Elle se pencha pour m'embrasser, en disant avec douceur:

—A la place de tout cela, vous avez trouvé chez nous la vie de l'âme et du coeur, Gaïta!

J'entourai son cou de mes bras, en répliquant, les larmes aux yeux:

—C'est vrai, Madame, et je m'en souviendrai toujours!

Depuis que j'avais vu ma tante morte, quelque chose s'était transformé en moi. Le changement déjà amené par ce séjour d'un an à la pension Bardier s'accentuait subitement, car devant cette pauvre femme dont la vie s'était écoulée terne et inutile à tous, dans l'oubli de ses devoirs envers Dieu et envers le prochain, et qu'une mort subite faisait disparaître sans préparation devant son juge, j'avais cette fois tout à fait compris la grande loi de la vie: prière, travail et dévouement.

Le lendemain des funérailles, Philomène apporta une dépêche à Mme

Bardier qui travaillait avec moi dans ma chambre.

Elle était de mon tuteur.

Il se trouvait à Constantinople et annonçait son départ immédiat pour la France.

—Mais est-ce que vous allez me quitter, quand il sera arrivé? demandai-je à Mme Bardier.

—Il le faudra bien, mon enfant. Je suis attendue à Paris, pour régler des affaires relatives à l'institution que je dirige.

—Ce sera si triste, ici! soupirai-je.

—Mais j'imagine que M. Le Guernez ne vous y laissera pas! Vous ne pouvez, à votre âge, rester seule, avec ces deux vieux domestiques pour toute protection.

—En fait de protection, ce n'était pas ma pauvre tante qui en était une, Madame!

—Comme parente, elle était en tout cas une protection morale, qui sauvait les apparences. Mais c'était là chose bien insuffisante, évidemment, ainsi que le prouvait votre genre d'existence jusqu'à l'année dernière. Du reste, nous verrons ce qu'en pensera M. Le Guernez. Mais s'il décide — comme je le crois — que vous ne pouvez finir les vacances ici, vous serez raisonnable, vous ne vous révolterez pas, Gaïta?

Je laissai échapper un soupir, tandis que mes yeux se remplissaient de larmes.

—Non, Madame, je ferai ce qu'il voudra... parce que, voyez-vous, je sens bien que toute seule, je tomberais malade ici!

Aurais-je dit cela l'année précédente?

C'était vrai, pourtant; j'avais l'impression, dans cette demeure, d'une mélancolie intense qui m'enveloppait, qui me pénétrait jusqu'aux moelles. J'imagine que c'était là une conséquence de ma santé. Le travail inaccoutumé auquel je m'étais livrée à la pension, le changement d'existence si complet, l'effort fait sur ma nature ardente pour corriger un peu quelques-uns de mes défauts avaient déterminé un commencement d'ané-

mie que mes premiers jours à la Mailleye avaient enrayée, mais qui menaçait de reparaitre depuis la secousse qu'avait été pour moi la mort de ma tante.

Le jour où Gildas arriva, j'étais précisément très pâle. Il me dit aussitôt, après m'avoir serré les mains, avec une certaine chaleur :

—Voilà une mine qu'il faut changer, Gaïta. L'air de la mer sera excellent pour cela.

—L'air de la mer? dis-je en le regardant d'un air étonné.

—Oui, la mer de Bretagne, de ma Bretagne. Là-bas, dans ma maison natale, Ker-Euvez, j'ai une vieille tante qui sera charmée de vous accueillir, et vous soignera de son mieux. Voulez-vous, Gaïta?

Une rougeur d'émotion joyeuse monta à mes joues.

—Oh! voir la Bretagne!... et la mer!... Oui, oui, mon cousin, je le veux bien!

—Vous ne regretterez pas trop la Mailleye?

—La maison, non... mais tout le reste, si, oh! si! Seulement, je ne voudrais pas rester seule...

—Et puis vous avez besoin de changer d'air, de milieu. Donc, vous partirez pour la Bretagne, le plus tôt possible. J'ai écrit déjà un mot à ma tante, pour la prévenir... Reste à savoir qui vous accompagnera là-bas. Je vais être obligé de rester quelques jours à Tulle, pour régler les affaires relatives à la succession...

—Si je l'emmenais à Paris? proposa Mme Bardier. Là, je trouverai certainement une personne sûre pour l'accompagner en Bretagne.

Gildas acquiesça, en remerciant chaleureusement la directrice de tout ce qu'elle avait déjà fait pour moi. Puis il fut décidé que nous partirions le lendemain.

En conséquence, je me mis aussitôt en devoir de faire ma malle. Philomène, qui monta un instant pour m'offrir son aide, me dit :

—Tu devrais aller voir dans les caisses de ta mère si tu ne trouves pas quelque chose qui puisse te ser-

vir. L'année dernière, je ne te voyais pas avec ça sur le dos; mais tu es déjà un peu plus demoiselle cette année, et peut-être bien que l'an prochain tu le seras tout à fait.

J'allai me planter devant ma vieille glace, un peu plus verdâtre, un peu plus affreuse encore depuis qu'une année de plus—et une année terriblement humide—avait passé sur elle.

—Je ne vois que le bout de mon nez! m'écriai-je avec impatience. Quelle vilaine glace!

—C'est bien fait pour les coquettes! Mais je peux te dire que tu n'as pas embelli, depuis l'année dernière. Seulement tu as l'air moins petite fille, avec ta robe un peu plus longue et tes cheveux coiffés comme ça.

Je me détournai vivement.

—Tu n'y connais rien de rien, Philomène! m'écriai-je d'un air triomphant. Là-bas, on m'a dit que je serais l'année prochaine très, très jolie!

La vieille femme recula un peu en joignant les mains.

—Seigneur! qui a pu te conter des menteries pareilles!... Ce... ce n'est pas ton tuteur, au moins?

—Mais non, c'est une de mes compagnes, qui répétait ce que lui avait dit sa mère. Cela m'est indifférent, tu comprends, Philomène; mais je tenais à te dire que tout le monde n'est pas du même avis que toi. Quant à me regarder là dedans par coquetterie, non, tu te trompes. Je voulais voir seulement voir si, comme tu le disais, j'avais l'air un peu plus demoiselle... Maintenant, donne-moi la clef des caisses, je vais suivre ton conseil.

Cinq minutes plus tard, j'étais dans le grenier, où, parmi des meubles hors d'usage, étaient rangées les caisses qui renfermaient les vêtements, le linge et les bijoux de ma mère.

Parmi les premiers, je pris ce que je pensais pouvoir me servir, et je repliai soigneusement, pour les remettre dans les malles, la lingerie garnie de flots de dentelles et de rubans clairs, les jupons de soie, les robes de soirée qui me semblaient toujours dignes de vêtir Elia, la belle ondine. Puis, je me donnai le plaisir d'ouvrir

les écrins et de contempler une fois de plus ces bijoux éblouissants.

Le nom des pierres précieuses m'étais inconnu, mais peu m'importait. Je m'amusais à les faire chatoyer, et, sans aucune idée de coquetterie, je mis un instant à mon poignet un bracelet garni d'étincelantes pierres rouges, simplement pour avoir le plaisir d'y faire jouer un rayon de soleil qui se glissait en ce moment par la fenêtre en tabatière.

Mais, tandis que je refermais les écrins, une idée me vint — une idée que n'aurait pas eue la Gaïta de l'année dernière :

— « Ce n'est pas très prudent de laisser cela dans cette maison isolée, où n'habiteront que deux vieillards. Je devrais peut-être les porter à mon tuteur, afin qu'il les mette en sûreté? »

Je les emportai dans mon tablier, et allai frapper à la porte de la chambre attribuée à M. Le Guernez.

Assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte, il fumait une cigarette. A mon entrée, il se leva et écouta l'explication que je lui donnai de ma visite.

— Oui, ceci ne pouvait évidemment rester ici, dit-il. J'y avais pensé, du reste, et je comptais bien les emporter pour les mettre en lieu sûr, de même que je vais faire expédier les caisses contenant les objets ayant appartenu à votre mère, que vous trouverez chez moi quand vous en aurez besoin.

— Vous saviez que tout cela existait? dis-je avec surprise.

Il sourit en répliquant :

— Mais certainement ! Un inventaire a été fait après la mort de votre mère... Vous avez là pour près de 200.000 francs de bijoux, Gaïta.

J'ouvris de grands yeux.

— Deux cent mille francs ! Vous vous moquez de moi, mon cousin ?

Il leva légèrement les épaules, tandis que son doigt pressait le bouton d'un des écrins.

— Tenez, cette seule parure vaut 60.000 francs... Voilà des émeraudes qui ont été estimées 20.000 francs. Votre père les donna à sa femme

pour le premier anniversaire de leur mariage. Elle les mit le soir de ce jour, car mes parents donnaient précisément un dîner et une soirée en leur honneur. Moi qui étais un garçonnet alors, je me tenais caché dans un coin du vestibule pour voir arriver les invités. C'est ainsi que je pus admirer ces émeraudes, qui faisaient vraiment un effet superbe dans les cheveux bruns de Mme Valprez.

— Vous avez connu ma mère? ... Elle était très jolie, n'est-ce pas ?

— Très jolie, en effet ! répondit-il laconiquement.

— Et... elle a été malheureuse ?

— Ils ont été malheureux tous deux ! dit-il du même ton bref.

— Oh ! non, non ! C'est lui qui l'a fait souffrir ! protestai-je avec indignation. Il l'empêchait de sortir, il la privait de distractions, il la tourmentait tellement qu'elle a dû venir se réfugier ici, où elle est morte de chagrin.

— Qui vous a raconté les choses ainsi, Gaïta ?

— C'est Philomène.

— Eh bien ! volontairement ou non, Philomène vous a trompée. Votre mère n'est pas morte de chagrin, elle a été tuée par l'existence mondaine qu'elle a voulu mener jusqu'au bout de ses forces, malgré les conseils des médecins et les adjurations de son mari. Je le sais par ma mère, je l'ai entendu dire par d'autres personnes qui l'ont beaucoup connue. S'il y eût des scènes entre eux, ce fut uniquement à ce propos, car mon cousin Alain aimait beaucoup sa femme, et celle-ci, si elle avait voulu se plier à une existence plus familiale, aurait pu retenir près d'elle un homme qui, sous des dehors un peu légers et sceptiques, n'aspirait qu'à la paix du foyer et aux distractions intellectuelles.

Il parlait d'une voix lente, et son regard, se détournant de moi, devenait très grave, très lointain, comme s'il évoquait quelque vision — vision triste, car un pli amer, presque douloureux, soulevait sa lèvre.

Pendant quelques instants, je demeurai sans parole. Cette version était tout le contraire de celle de Philomène. Laquelle devais-je croire?

Gildas ramena tout à coup son regard sur moi.

—Je regrette d'avoir dû changer votre opinion sur ce sujet; mais il me semble que la justice exigeait cette rectification. Je dois ajouter que votre père m'a assuré, avant de mourir, du pardon entier accordé à sa femme pour des torts dont il se reconnaissait en partie responsable, car c'est lui-même qui, au début de leur union, l'encouragement à se rendre à toutes les réunions mondaines, fier qu'il était de la voir élégante et admirée. Plus tard, il manqua peut-être de patience... Enfin, Gaïta, de tout ceci, retenez seulement cette conclusion : votre père ne mérite pas l'accusation que vous avez portée contre lui, tout à l'heure.

Je demeurai un moment silencieuse, les yeux vaguement fixés sur les émeraudes qui scintillaient dans leur écrin. Mais je murmurai tout à coup :

—Vous prenez parti pour mon père, naturellement, puisque vous êtes un homme aussi!

—Ah! vous croyez que je parle par esprit de corporation? Vous vous figurez que les femmes sont toujours de pauvres victimes, et les hommes, d'odieux tyrans?

Saisie par l'âpre ironie de son accent, je relevai la tête.

Les yeux verts étaient devenus sombres comme la Luzette sous un ciel d'orage, un sourire sardonique entr'ouvrait les lèvres qu'ombrageait une moustache blonde.

Brusquement, le doigt de Gildas pressa sur le bouton de tous les écrins. Sous le soleil qui entrait par la fenêtre ouverte, les gemmes étincelèrent...

—Tenez, c'est avec cela qu'on achète leurs âmes... oui, avec ces cailloux plus ou moins brillants! Pour les posséder, elles ne craignent pas de ruiner mari et enfants. Coûte que coûte, il faut éblouir, il faut éclipser les autres. Qu'importe que le

mari soit délaissé, l'intérieur sans direction, les enfants élevés comme ils peuvent! Madame a sa rivière de diamants ou son collier de perles, qui ont coûté une fortune; il faut bien, n'est-ce pas, qu'elle les montre, accompagnés d'une robe du grand couturier? Monsieur est là pour payer, on ne lui demande que cela. Après ça, il est libre d'arranger sa vie comme il l'entend. Chacun pour soi!... J'en connais, de ces existences-là!

Il parlait d'un ton un peu bas, sans violence; mais sa voix se faisait amère; elle frémissait de méprisante ironie, et, dans les prunelles vertes, une lueur de sarcasme douloureux s'alluma pendant un court instant.

Mais il rencontra mon regard étonné, et ses lèvres s'entr'ouvrirent dans un sourire contraint.

—Toutes ne sont pas ainsi, Gaïta, je le sais... et j'espère que ma pupille se rangera dans la catégorie des femmes sérieuses, soucieuses avant tout de leurs devoirs.

—Ce ne sera toujours pas pour cela que je m'en écarterai! dis-je en désignant les bijoux.

Une expression indéfinissable où il entrait, je crois beaucoup d'ironie, passa dans le regard de Gildas.

—Qui sait? Vous n'êtes encore qu'une enfant; mais dans un an ou deux, vous penserez peut-être autrement!

Je secouai énergiquement la tête:

—Non, non! Vous verrez!

—Je ne demande pas mieux, je vous assure!

D'un geste machinal, il se mit à fermer un à un les écrins. Sa physionomie, tout à l'heure légèrement contractée, avait repris son expression habituelle, ses yeux étaient redevenus aussi calmes et aussi impénétrables que l'eau tranquille de la Luzette sous le ciel d'hiver qui la teintait d'un vert profond.

—Est-ce que je ressemble à ma mère? demandai-je, au bout d'un instant de silence.

Gildas m'enveloppa d'un regard rapide.

—Non, vous n'avez d'elle que les cheveux. Autrement, vous tenez surtout de votre père... N'avez-vous pas une photographie de lui?

Je fis un signe négatif.

—Je dois en avoir une sur moi...

Il sortit de sa poche un portefeuille et y prit une photographie qu'il me tendit.

Je considérai longuement ce visage aux traits fins, à la bouche un peu railleuse, aux yeux très beaux, intelligents et tendres. Ce n'était pas du tout sous cet aspect sympathique et attirant que je m'étais représenté mon père.

—Il devait être bon! murmurai-je en me parlant à moi-même.

—Très bon!... Je suis certain que vous l'auriez aimé.

—Pourtant n'a-t-il jamais voulu me voir?

—Il avait adopté une vie très voyageuse, et ne vous ayant pour ainsi dire jamais connue, puisque votre mère vous avait emmenée alors que vous étiez un tout petit bébé, il oubliait presque votre existence, que votre pauvre tante ne lui a jamais rappelée. Mais il était las et souffrant, très affaibli, il craignait d'avoir à lutter contre Mlle Maury, qu'il pensait très attachée à vous. S'il avait connu l'abandon dans lequel vous étiez laissée, nul doute qu'il se fût occupé de vous. Au moment de mourir, de grands remords l'ont assailli, et c'est alors qu'il m'a confié votre tutelle, en me demandant d'aller vous voir et de faire tout ce que je croirais bon pour vous.

—Alors, quand vous êtes venu, vous ne pensiez pas trouver une cousine si... si peu civilisée?

—Rien, dans ce que m'avait dit mon cousin Alain, ne me le donnait à croire. Mais, cependant, j'en avais comme une intuition, car, tout en venant ici, je songeais à cette pension Bardier dont j'avais entendu faire de grands éloges. C'est pourquoi, tout aussitôt après notre première entrevue près de la rivière, ma décision était prise.

—Je vous remercie de m'avoir appris la vérité, dis-je gravement. Avant, je... oui, je détestais presque mon père.

—Je l'avais compris, c'est pourquoi j'ai tenu à remettre les choses au point, au risque de diminuer un peu l'auréole dont vous entouriez le souvenir de votre mère. L'un et l'autre ont droit à votre respect et à vos prières.

Je lui tendis la photographie. Mais il la repoussa doucement.

—Gardez-la, Gaïta. Il est bien juste que vous ayez l'image de votre père!

Je le remerciai et regagnai ma chambre. Tout en achevant ma malle, je me remémorais l'entretien que je venais d'avoir avec mon tuteur. Il renversait la légende dont Philomène avait entouré l'existence de ma mère —car, pas un instant, je n'avais hésité entre le crédit à accorder aux dires de ma vieille servante ou à ceux de M. Le Guernez. L'absolue loyauté de celui-ci s'imposait à ma confiance. Si mon père avait eu des torts, ceux de ma mère avaient existé aussi. Mon ressentiment à son égard se trouvait donc complètement injustifié. Quant à son abandon, je ne lui en gardais pas rancune, car je n'en avais jamais souffert. Comme venait de me le dire mon cousin, il ne me restait qu'à prier pour eux, et à leur conserver un souvenir respectueux, à défaut de l'affection qui n'avait jamais eu occasion de se développer en moi à leur égard.

CHAPITRE VIII

Il faisait nuit noire lorsque le train s'arrêta à la petite gare de Boséneuc. Je dormais, et ma compagne, une religieuse sécularisée qui allait passer quelque temps chez ses parents, aux environs de Lorient, dut m'appeler quelques minutes avant pour me permettre de reprendre mes esprits.

Je pris congé d'elle en la remerciant et sautai sur le quai, où un vieux domestique en costume breton s'avança vers moi en demandant:

—C'est vous qui êtes envoyée par M. Gildas, Mademoiselle?

Sur ma réponse affirmative, il prit mes menus bagages, mon bulletin, et me précéda vers la sortie, jusqu'à un landau où il m'invita à monter. Puis il s'éloigna, afin de retirer ma malle.

Dix minutes plus tard, la voiture quittait la gare. Dans l'impossibilité de rien distinguer au dehors, je me remis à sommeiller. Mais, cette fois, l'arrêt de la voiture suffit à me réveiller.

Le Breton ouvrit la portière et m'aïda à descendre. Je me trouvai au seuil d'un vestibule bien éclairé, et vers moi je vis s'avancer une vieille dame qui me tendait les mains.

—Ma chère enfant, soyez la très bienvenue!

Elle était petite et un peu forte, elle avait un doux visage étiré et mélancolique, encadré de bandeaux de cheveux argentés, et une mise surannée qui me rappela celle de ma tante, mais en beaucoup plus soigné. Je rencontrai un regard plein de bonté, et aussitôt, ma sympathie alla à elle.

Tout en m'interrogeant sur mon voyage, tout en me demandant des nouvelles de son neveu, elle m'emmena dans la salle à manger où une jeune Bretonne me servit à dîner. Mais je n'avais pas faim, je tombais littéralement de sommeil, et, bien vite, Mme de Ploëllec me conduisit à ma chambre, située au premier étage.

Après une prière un peu écourtée—car vraiment, je ne savais plus ce que je disais au bon Dieu—je m'empressai de me coucher, sans rien défaire de mes petits bagages. A peine au lit, un sommeil de plomb me terrassa.

Le soleil entraît à flots dans ma chambre quand je me réveillai le lendemain matin. Il éclairait un ameublement vieillot, mais qui me parut charmant. Vivement, je passai un jupon et courus à la fenêtre que j'ouvris.

—Oh! murmurai-je dans une exclamation étouffée.

La mer était devant moi. Je voyais, à perte de vue, onduler ses flots glauques. Plus près les vagues bordées d'écume, déferlaient doucement sur

les roches semées çà et là, et sur le sable doré de la grève.

C'était la mer! Jamais je ne l'avais rêvée aussi immense, aussi magnifique. Absorbée dans mon admiration, je demeurais immobile devant la fenêtre, oubliant l'heure, oubliant tout.

Un coup léger frappé à la porte me fit sursauter.

—Etes-vous réveillée, ma chère enfant?

—Os! oui, oui, Madame! Je regardais la mer!

Tout en parlant, je courais vers la porte, que j'ouvris vivement, et je serrai entre mes deux mains la petite main fine que me tendait Mme de Ploëllec.

—Avez-vous bien dormi? Etes-vous tout à fait reposée?

—Oh! tout à fait!... Et j'admirais!... Oh! Madame, que c'est beau!

—N'est-ce pas?... Et comme ce spectacle élève l'âme, comme il nous raconte la gloire de Dieu! Heureusement, notre Bretagne n'a pas mis son capuchon gris pour vous recevoir, Mademoiselle Gaïta. Elle a voulu vous faire fête!

—N'importe comment, la mer doit être toujours belle!... J'ai hâte d'aller courir au milieu de ces rochers que j'aperçois là-bas.

—Habillez-vous vite, descendez pour déjeuner, puis il vous sera loisible d'aller faire connaissance avec notre grève.

Une heure plus tard, lestée d'un bol de lait crémeux et de plusieurs tartines couvertes d'un beurre exquis, je quittais Ker-Euve, et, suivant les indications de mon hôtesse, je dévalais par un petit sentier bordé d'ajoncs jusqu'à la grève.

Je me mis à la longer lentement, me grisant de la vue des flots un peu sombres, et de la brise saline que j'aspirais avec délices. Puis ce furent les rochers, que je m'amusai à escalader, non sans quelques glissades sur le goémon humide. Voici que j'apercevais des grottes creusées dans l'assise rocheuse qui bordait toute la côte...

Et s'avancant au bord même de cette assise, un mur très haut se dressait, entourant une petite maison dont je n'apercevais guère que le toit. Ce logis devait être aux premières loges, les jours de tempête.

Je m'assis sur un rocher en forme de chaise, et m'amusait un long moment à suivre des yeux les bateaux de pêche qui évoluaient au loin. Je rentrai à Ker-Euvez ravie et affamée, et déclarai tout net à Mme de Ploëllec que la mer était tout ce que j'aimais le plus au monde.

—Déjà! dit-elle en souriant. Mais peut-être vous en lasserez-vous vite?

—Oh! non, non! Je sens que je l'aimerai toujours!... Mais dites-moi, Madame, pourquoi M. Le Guernez, qui en a si bien parlé dans ses poèmes, vient-il si rarement la voir?

Les lèvres de la vieille dame eurent un léger frémissement, une tristesse passa dans ses doux yeux gris...

—Il a ses occupations à Paris... puis il voyage beaucoup. Mais il ne manque jamais de venir passer chaque année une quinzaine de jours ici, en septembre ou octobre... Allons, venez vite déjeuner, mon enfant.

Je ne me fis pas prier. Tout en épluchant de superbes crevettes roses, je parlai avec enthousiasme de ma promenade, que je comptais recommencer dans l'après-midi en l'allongeant quelque peu.

—N'allez pas trop loin seule! me recommanda Mme de Ploëllec. Le pays est très sûr, notre population de pêcheurs est très bonne et très honnête, mais il pourrait vous arriver un accident; puis il y a quelques endroits dangereux où des personnes inexpérimentées pourraient se laisser surprendre par la mer. Quand vous voudrez vous éloigner, ou visiter quelques environs, Jeanne-Marie ou Jobic vous accompagneront.

Je la remerciai, en me promettant d'user le moins possible de cette compagnie. Mon esprit d'indépendance n'était pas mort, et, depuis que j'avais respiré l'air de l'Océan, je me sentais redevenir tout à fait l'aventu-

reuse et vagabonde Gaïta de la Mailleye.

De fait, en dehors des repas, on ne me vit guère à Ker-Euvez. Au bout de huit jours, je connaissais tous les alentours dans un rayon de dix kilomètres; au bout de quinze, la pêche aux crevettes n'avait plus de secrets pour moi et j'allais tout droit aux bons coins où se réfugiaient les petits crustacés.

J'avais un superbe teint brun qui paraissait ravir mon hôtesse, et je devrais littéralement les plats, d'ailleurs succulents, dus au talent de Mathurine, la vieille cuisinière — mon ennemie.

Mais oui, cette petite vieille femme, au visage ridé et aux yeux perçants, me détestait. Pourquoi? Je ne pouvais parvenir à le savoir. M'étant aperçue, quelques jours après mon arrivée, de cette hostilité qui se manifestait par un visage revêché, par un bonjour à peine poli marmotté entre ses dents, par un regard noir très méfiant, je questionnai à ce sujet Mme de Ploëllec. Elle me répondit, avec un peu d'embarras, que Mathurine était fort originale, peu facile de caractère, et s'autorisait de ses longues années de service dans la famille pour se montrer souvent parfaitement désagréable.

—N'y faites pas attention, ma chère enfant! ajouta-t-elle. J'emploie moi-même ce moyen, car je ne suis pas non plus à l'abri des coups de bûtoir de notre vieille grondeuse. Elle ne craint que Gildas, qu'elle a vu naître, bercé et dorloté, et qu'elle aime passionnément.

Je pris mon parti de cette animosité d'autant plus facilement que je n'avais pas de rapports à avoir avec la cuisinière. Jeanne-Marie, la jeune femme de chambre. Servan, le cocher, Jobic, le vieux Breton, qui remplissait les fonctions de valet de chambre et de jardinier me témoignaient, au contraire, beaucoup d'empressement. Ce bon Jobic ne manquait jamais de m'apporter ses plus belles fleurs, après m'avoir prévenue qu'il partagerait avec M. Gildas quand

celui-ci serait à Ker-Euvez, parce qu'il les aimait beaucoup.

Quant à Mme de Ploëllec, elle était pour moi la bonté, la complaisance mêmes. Timidement, elle essayait de réfréner mon indépendance, invoquait l'autorité de Gildas, qui, dans ses lettres, lui recommandait de ne pas me laisser une liberté exagérée...

J'embrassais son doux visage ridé en déclarant que je n'exagérerais pas du tout; que M. Le Guernez était dans son rôle en faisant le censeur, mais que je désarmerais sa sévérité par la vue de ma mine resplendissante.

Puis je m'en allais, en jupe courte et en espadrilles, courir au milieu des rochers, ou bien—mais plus rarement—le long de délicieux petits chemins creux, très ombragée et bordés de haies.

Après le dîner, par exemple, je restais bien sagement près de mon hôtesse, dans le salon ou dans le jardin, selon le temps. Elle m'apprenait à tricoter, ou bien je lui lisais quelques passages des livres que lui envoyait son neveu.—tous choisis selon le goût de cette femme très pieuse et d'intelligence très cultivée. Je racontais mon existence à la Mailleraye, je disais les histoires merveilleuses bâties par mon imagination. Elle, à son tour, parlait de sa jeunesse qui s'était passée ici, jusqu'au premier jour où elle avait été unie à un jeune gentilhomme dont le manoir s'élevait à une petite distance du village de Boséneuc. Mais, un an plus tard, la fièvre typhoïde emportait Yves de Ploëllec. Mme de Ploëllec restait veuve à vingt-cinq ans. Elle était alors revenue à Ker-Euvez, près de son frère qui y vivait avec sa femme et son fils Goulven. Celui-ci avait été le père de Gildas.

Je remarquai que Mme de Ploëllec parlait fort peu de Mme Lé Guernez, et de sa nièce Laure. En revanche, elle s'étendait longuement sur les qualités morales, le sérieux et l'intelligence de Gildas. Pour elle, on le voyait, il était l'être supérieur et profondément aimé.

—Mme Le Guernez et sa fille ne

viennent-elles jamais ici? demandai-je un jour.

—Si, quelquefois; mais pour huit jours, quinze jours au grand maximum. Elles sont excessivement mondaines et s'ennuient à mourir dans ce Ker-Euvez si cher à Gildas et à moi. Lui y passait toutes ses vacances autrefois, et il ne s'en arrachait qu'avec un déchirement de cœur au moment de la rentrée.

Je le comprenais, car déjà, moi qui n'étais qu'une étrangère, je l'aimais tant, ce Ker-Euvez! C'était une délicieuse vieille maison, toute couverte de lierre et d'aristoloques. Une tourelle—qui renfermait le cabinet de travail de Gildas,—s'accotait à l'un de ses angles. Du côté de la mer, de grandes baies vitrées remplaçaient les fenêtres. L'intérieur du logis était garni de beaux vieux meubles, de tapisseries anciennes, de quelques portraits et tableaux de maîtres, d'objets d'art choisis avec goût. On se sentait vraiment dans un nid familial, où tout parlait des ancêtres à leurs descendants d'aujourd'hui.

—Gildas seul sait comprendre cette voix, me dit en soupirant Mme de Ploëllec lorsque je lui fis part, un jour, de cette impression. Laure vient de m'écrire que sa mère et elle ne pourront venir, cette année.

La nouvelle me remplit d'un secret contentement. C'était déjà bien assez, vraiment, de la perspective d'un court séjour de mon tuteur! O ma chère liberté, qu'allait-il advenir de toi! Mais enfin, lui, au moins, m'était sympathique, car, en dépit de mes préventions passées, je devais reconnaître qu'il était sérieux et bon, et que tous l'aimaient ici, depuis les domestiques jusqu'au vieux recteur de Boséneuc, qui parlait avec un orgueil attendri de "notre Gildas, notre cher académicien".

Une dépêche nous annonça son arrivée un jour du milieu de septembre. Aussitôt, ce fut un branle-bas dans la maison. Mme de Ploëllec alla s'assurer plusieurs fois que rien ne manquait dans la chambre de son neveu; Jobic se mit à ratisser les allées

du jardin et à faire la chasse au moindre brin d'herbe; Mathurine se plongeait dans la confection d'un pâté de poisson, — succulent, paraît-il, — dont elle n'avait pas daigné me faire goûter encore, et qu'aimait beaucoup M. Gildas; Servan s'activait au nettoyage du landau et de la légère voiture dont se servait de préférence M. Le Guernez...

Quant à moi, je m'empressai de profiter de cette dernière journée pour faire une longue randonnée à travers les rochers, et je rentrai à six heures du soir, un peu échevelée, mon chapeau de travers, et mon panier plein de crevettes superbes, juste au moment où Gildas arrivait, dans la voiture qu'il conduisait lui-même, avec Ajax assis près de lui.

Je rougis un peu, car j'aurais préféré ne pas donner, dès le premier jour, prise aux remontrances. Mais je m'avançai résolument, tandis que mon tuteur embrassait longuement Mme de Ploëllec, venue au-devant de lui.

—Que je suis donc contente de te revoir, mon chéri! disait-elle de sa douce voix que le bonheur faisait trembler un peu.

—Et moi, tante Armelle! C'est vous qui m'attirez à Ker-Euvez, malgré tout!

Elle l'étreignit encore, longuement, et je crus voir une tendre compassion dans le regard qu'elle attachait sur lui.

Il se détourna alors et m'aperçut.

—Bonjour, Gaita... Vous n'êtes pas trop enchantée, j'en suis sûr, de voir arriver ce sévère tuteur?

Il souriait à demi, et je ne pus me retenir de l'imiter tandis que je mettais ma main dans la sienne.

—Je serais très contente, si je ne craignais que vous m'enfermiez ici, ou que vous m'obligiez à être toujours accompagnée, ce que je déteste! déclarai-je sans ambages.

—Je ne serai pas si féroce, rassurez-vous... Pour le moment, laissez-moi seulement vous exprimer ma satisfaction de la mine que je vous

vois. Vraiment, vous étiez pâlie et maigrie en quittant la Mailleraye!

—Ma pauvre Mailleraye! Quand la reverrai-je, maintenant!

—On ne peut savoir!... Mais il paraît que vous aimez beaucoup Ker-Euvez, m'a écrit ma tante?

—Oui, oh, oui! J'aime tout ici: la maison et ses habitants, la mer, les rochers, le village, M. le recteur, les petits-enfants des pêcheurs! Je vivrais volontiers toute l'année à Ker-Euvez!

Une brève lueur passa dans le regard de Gildas.

—Je suis heureux que mon pays vous plaise. Pour moi, il est le plus beau, le meilleur... Ajax, bas les pattes!

L'épagneul bondissait autour de Mme de Ploëllec, et venait de se dresser pour poser ses pattes sur l'épaule de la vieille dame.

—Ah! c'est lui qui a si bien corrigé mon pauvre Tap! dis-je avec un petit retour de rancune.

Gildas se mit à rire.

—Il défendait son maître, petite cousine... Allons, ne rougissez pas ainsi, et faites la paix avec mon brave Ajax.

Il appela le chien, et je passai ma main sur sa belle tête. Ce fut assez pour qu'Ajax voulut me donner une accolade, que j'acceptai de bon cœur.

—Bien, vous voilà amis! dit M. Le Guernez. J'espère qu'aucun nuage ne s'élèvera entre vous... pas plus qu'entre le tuteur et sa pupille, n'est-ce pas?

—Non, si vous n'êtes pas trop exigeant, mon cousin.

—Et si vous êtes docile, ma cousine.

Nous nous mîmes à rire tous deux, et Mme de Ploëllec nous fit écho. Mais, en levant machinalement les yeux, je vis, dans la pénombre du vestibule, luire les prunelles perçantes de Mathurine, et j'y lus une animosité telle, que je sentis mon cœur se serrer un peu.

Tandis que M. Le Guernez embrassait sur les deux joues la vieille servante et serrait cordialement la main

caleuse de Jobic, en leur parlant à tous deux avec une amicale bonté, je songeai :

“Pourquoi donc cette femme me déteste-t-elle?... Pourquoi?”

CHAPITRE IX

J'avais bien pensé que la présence de mon tuteur changerait quelque chose à mon existence, mais ce ne fut pas en mal, comme je l'avais craint. Tout en réfrénant un peu mes instincts de vagabondage et de trop grande indépendance, il compensa ces sacrifices en me faisant faire nombre d'excursions, soit en voiture, soit en mer, dans le petit cotre à voile qui lui appartenait, et que j'avais plus d'une fois regardé d'un oeil d'envie; tandis qu'il se balançait à son mouillage, près de la cahute de François, le vieux pêcheur qui en avait la garde.

Je connus ainsi tous les environs; je me grisai de la brise du large; j'appris de Gildas à faire manoeuvrer le cotre et à conduire les jeunes chevaux qu'il attelait à sa voiture. Il se montrait très bon, très indulgent, il souriait à mes enthousiasmes et répondait complaisamment à mes questions sans nombre sur les lieux que nous visitions ainsi. J'aimais à lui entendre conter quelque anecdote historique ou quelque sombre légende, car il le faisait avec infiniment d'esprit et de charme. Toutes mes préventions avaient disparu. M. Le Guernez m'apparaissait vraiment tel que me l'avait représenté Mme Bardier : un homme sérieux, de très grand coeur et d'une rare intelligence. Sous son apparence calme, un peu froide, on le sentait vibrer à tout ce qui était beau et bien. Il se montrait franchement chrétien, sans respect humain, et chapitrait avec une fermeté mêlée de douceur les pêcheurs oublieux de leurs devoirs que lui signalait sa tante. Ils le connaissaient tous et se montraient très fiers de lui, qui était devenu à Paris un personnage si connu pour avoir chanté dans ses poèmes leur commun pays, et leur mer sauvage, la terrible enjôleuse, et eux-mêmes,

avec leurs vertus et leurs défauts.

Oui, vraiment, j'appréciais de plus en plus mon tuteur, malgré la morale qu'il me faisait de temps en temps, malgré les entraves qu'il mettait à mes désirs d'indépendance. Il exerçait sur moi une influence incontestable, contre laquelle je n'essayais plus de me révolter. Ces yeux verts si profonds, à l'expression sérieuse et loyale, avaient le pouvoir de briser net toutes mes velléités d'insoumission, et d'attirer toute la confiance de mon jeune coeur encore un peu sauvage.

Mais l'intérêt et la sympathie qui s'éveillaient peu à peu en moi à son égard avaient encore un motif indépendant des qualités morales et intellectuelles de Gildas. Dans ces prunelles couleur d'algue-marine, que je comparais toujours à l'onde transparente de la Luzette, l'enfant imaginative que j'étais encore se figurait voir flotter un mystère. Cette idée m'était venue sans doute en remarquant la tristesse grave, un peu méditative, qui s'y exprimait parfois, l'ombre mélancolique qui les voilait souvent, et aussi les ardentes lueurs qui les avaient traversées, deux ou trois fois, par exemple, lorsqu'il contemplait la mer. J'avais eu à ce moment l'intuition que sa tranquille froideur n'était peut-être pas le fond de sa nature, et, comme naguère je cherchais à voir l'image de Renaud d'Arbères dans les eaux calmes de ma petite rivière, il me venait le désir encore latent, mais très intense déjà, de pénétrer un peu dans l'âme close de Gildas Le Guernez.

Mais ce devait être chose difficile. Il était toujours parfaitement maître de lui, toujours égal de caractère — tout le contraire de sa pupille. En cela, il ressemblait à sa tante. C'était peut-être parce que je détonnais entre eux deux, par ma vivacité et mes manières un peu fantasques encore, que Mathurine me montrait une recrudescence de sourde animosité. Mais, suivant le conseil de Mme de Ploëllec, je feignais de ne pas m'en apercevoir, bien que la pensée d'être

ainsi détestée, sans raison aucune, me fût pénible.

Pourtant, un jour, cette étrange hostilité se manifesta si bien, que mon tuteur s'en aperçut.

C'était un après-midi des derniers jours de septembre. Nous étions partis dans le cotre, par un temps bien clair. François nous avait dit pourtant, au départ: "Ne vous éloignez pas, il y aura une tempête". Et comme je riais en lui montrant le ciel, Gildas avait ajouté à son tour:

—François a raison; mais nous avons le temps de faire une petite promenade.

Tandis que la "Marie-Armelle" glissait doucement sur la mer, poussée par un vent tiède qui gonflait ses voiles blanches, je considérais pensivement la côte, en songeant que, dans quelques jours, il faudrait quitter tout cela, pour rentrer à la pension Bardier. Je connaissais maintenant tous ces rochers, toutes ces grottes dans lesquelles le flot s'engouffrait à marée haute. Il me semblait déjà que j'avais vécu longtemps dans ce petit coin de pays.

Machinalement, mon regard se porta vers la maison entourée de murs qui s'élevait au bord de l'assise rocheuse. Quelques jours après mon arrivée, me trouvant un matin, sur la grève près de Mme de Ploëllec, j'avais demandé:

—Qui donc habite là, Madame?

—Une jeune femme malade.

Sa voix avait eu une intonation inaccoutumée en prononçant ces mots.

Je m'étais aussi figuré un moment voir trembler un peu ses lèvres.

Mais tout cela n'était qu'imagination de m part, je m'en étais aperçue aussitôt.

Aujourd'hui, tandis que je regardais cette demeure, je me pris à songer tout haut:

—C'est égal, pour une personne malade, cette maison est bien exposée aux tempêtes!

Mon tuteur, assis à la barre, laissait errer son regard rêveur sur la mer d'un bleu sombre, qui moutonnait doucement. Il tressaillit un peu, et je

pensai que je venais sans doute de l'arracher à quelque absorbante songerie—peut-être à l'élaboration d'un poème.

—C'est bizarre, ne trouvez-vous pas, mon cousin?

—Très bizarre, en effet!

Sa voix était plus brève que de coutume, et ses yeux se détournèrent pour regarder loin, très loin, vers l'immensité.

Le cotre filait toujours sur les petites vagues courtes. Gildas restait silencieux aujourd'hui, et je n'avais pas non plus envie de parler. Je songeais à mon départ, à la tristesse de quitter Ker-Euvez et surtout la bonne Mme de Ploëllec, à l'ennui de me retrouver entre les murs de la pension. Seule, la perspective de revoir ma chère Mme Bardier mettait un peu de baume sur mon chagrin.

—Je ne faisais pas attention... Nous avons été trop loin, et voilà la tempête qui s'annonce! dit tout à coup la voix de Gildas.

En effet, le soleil venait de se couvrir subitement, des nuées sombres s'amoncelaient, la brise devenait plus forte et plus fraîche.

Bien vite, nous revînmes en arrière; mais la tempête allait plus vite que nous. Bientôt, la "Marie-Armelle" se mit à danser furieusement sur les vagues.

Gildas, élève du vieux François, était un marin excellent. Je le savais, et de plus, la vue de sa physionomie calme me donnait confiance. Pourtant, comme nous approchions du but, j'eus un mouvement d'angoisse. Le cotré se trouva presque couché par une lame, et sans l'opportun coup de barre donné par Gildas, il heurtait un des écueils dont étaient semés ces parages.

A la lueur grise du jour obscurci par les nuages d'un noir cuivré, je vis que Gildas avait pâli, et alors je compris que nous avions été en danger.

Mais, heureusement, nous étions maintenant près du chenal qui conduisait au mouillage de la "Marie-Armelle". Là, la violence du vent s'apaisait légèrement... Bientôt nous

CHAPITRE X

accostâmes sous une pluie torrentielle. Sans répondre au vieux François qui se répandait en: Je l'avais bien dit! pleins de reproche, mon cousin me prit le bras et m'entraîna vers Ker-Euvez. Nous y arrivâmes ruisse-lants. Mme de Ploëllec accourut vers nous en levant les bras au ciel...

—Dans quelles transes j'étais! Venez vite, Gaïta, il faut vous changer immédiatement.

—Et faites-lui boire quelque chose de chaud, ma tante, ajouta Gildas. Tu entends, Mathurine, du thé bouillant.

Il s'adressait à la cuisinière qui venait d'apparaître au seuil de la salle à manger.

Une voix rude lança:

—Eh bien! et vous, Monsieur Gildas?... Vous d'abord!! Après, je penserai à l'étrangère!

M. Le Guernez fit un pas en avant:

—Il n'y a pas d'étrangère ici, il n'y a que ma cousine et ma pupille. Je t'engage à ne pas l'oublier, Mathurine!

Sa voix était brève et sévère. Mathurine baissa le nez et s'esquiva vers sa cuisine.

J'eus, à la suite de cette aventure, un rhume qui coïncida avec une période de mauvais temps clôturant mon séjour à Ker-Euvez.

Je dus donc rester au logis; mais les heures ne me parurent pas trop longues, car mon cousin sut me distraire par des causeries instructives et intéressantes, par des lectures à haute voix—il lisait admirablement—ou bien encore en nous faisant de la musique, car il avait un joli talent de violoniste, et sa tante, excellente musicienne, l'accompagnait avec plaisir. Pui, redevenant enfant, je faisais sur le tapis du salon, des parties avec Ajax, mon grand ami maintenant.

Dans la première semaine d'octobre, je repris le chemin du retour avec mon tuteur, qui rentrait aussi à Paris. Je pleurai en embrassant la bonne Mme de Ploëllec, mais je m'en allais avec l'espoir de la revoir, car Gildas m'avait dit:

—Vous viendrez l'année prochaine, Gaïta.

Je repris mon existence de travail, sans trop de peine, vraiment. L'étude était pour moi pleine d'attraits. En particulier, je m'adonnai avec passion à la musique, pour laquelle, paraît-il, j'avais de remarquables dispositions. Mon caractère aussi s'améliorait à mesure que ma piété croissait. En même temps je m'efforçais, pour faire plaisir à Mme Bardier et à mon tuteur, de prendre des manières un peu plus jeune fille.

—Cela m'est très difficile, confia-je à mon cousin, un jour de parloir. Je me sens toujours une petite fille!

—Eh bien! ne vous en tourmentez pas et re-voyez-le encore un peu! me répondit-il avec un sourire indulgent.

Ces jours de parloir étaient attendus par moi avec impatience.

M. Le Guernez me témoignait toujours une grande bonté, nous causions maintenant d'anciens amis. Naturellement, les souvenirs de Ker-Euvez revenaient souvent dans ces entretiens.

Je lisais à Gildas les lettres charmantes que m'écrivait souvent Mme de Ploëllec, et lui me parlait d'elle avec une vénération attendrie.

J'avais remarqué à Ker-Euvez l'affection tendre, bien que peu expansive, qu'il lui témoignait, et je n'avais pas été longtemps à comprendre que la vraie mère, pour lui, avait été cette tante à l'âme noble et délicate, et non la mondaine Mme Le Guernez.

Quelquefois aussi, il me parlait de ses ouvrages.

C'est ainsi que j'appris que sa dernière oeuvre allait être représentée au mois de février, à l'Odéon.

—Vous serait-il agréable d'assister à la première, Gaïta? me demanda-t-il.

Je bondis de joie.

—Oh! quel bonheur! Je vous applaudirai, ne craignez rien!

—Cela dépend! La pièce ne vous plaira peut-être pas! riposta-t-il en souriant. Mais il faudra songer à votre toilette. Vous arrangerez cela avec Mme Bardier, qui a vécu dans le monde avant d'entrer au couvent, et

saura fort bien vous guider en cette circonstance. Si ma mère avait été ici, elle aurait accepté certainement de s'occuper de cette question, mais elle ne reviendra de Nice que quelques jours avant la représentation.

J'étais folle de bonheur, et le travail s'en ressentit quelque peu. Marcelle me regardait avec des yeux d'envie. Assister à une première—et surtout à une première de Gildas Le Guernez—était son rêve.

—Vous demanderez à Madame votre mère de vous conduire à une seconde, à une troisième, ou à une dixième! dis-je innocemment en manière de consolation. Ce sera toujours la même chose et même peut-être mieux, les acteurs étant plus sûrs de leur rôle.

Elle se mit à rire en me regardant avec quelque dédain.

—La même chose qu'une première?... Vous n'y connaissez rien de rien, ma pauvre Gaïta! C'est tout ce qu'il y a de plus chic, d'avoir la primeur d'une oeuvre nouvelle! Vous verrez quelle salle aura M. Le Guernez! Toutes les plus hautes personnalités de Paris, dans tous les genres et de toutes les opinions.

Je levai les épaules en ripostant:

—Ce que ça m'est égal, les personnalités de Paris! Je vais entendre l'oeuvre de mon cousin, parce que je suis certaine que ce sera très beau; mais on l'aurait déjà jouée cinquante fois avant que je n'en éprouverais pas moins de plaisir!

Marcelle pirouetta sur ses talons en marmottant entre ses dents:

—Vous avez joliment besoin de vous parisianiser encore, vous!

Elle avait vraiment changé en ces quelques mois, cette Marcelle qui m'avait plu par son air simple et bon enfant. De ses vacances, passées sur une plage à la mode, dans une société mondaine, elle était revenue poseuse, tout occupée de propos frivoles, et soupirait sans cesse après les vacances prochaines qui la libéreraient complètement cette fois. Alors elle irait dans le monde, elle trouverait peut-être très vite à se marier...

A quoi je répliquai un jour:

— Pourquoi cela vous presse-t-il tant? Moi, je conserverai ma liberté le plus longtemps possible, et même probablement toujours!

Marcelle et les autres jeunes filles qui l'entouraient me rirent au nez. Puis l'une d'elles me demanda:

—Etes-vous riche?

—Je n'en sais rien. Qu'est-ce que ça vous fait?

—Parce que si vous l'êtes... on complotera bien vite contre cette chère liberté; mais si vous n'avez qu'une petite dot, on vous laissera bien tranquille, ne craignez rien!

Je me redressai comme un jeune coq.

—Si je suis riche, on ne me mariera toujours pas de force, j'imagine?

—Non, mais ces Messieurs seront si aimables, si empressés, que vous tomberez bien vite dans les filets de l'un d'eux!

Je répondis par une moue de dédain. Riche ou non, je me sentais de force à défendre mon indépendance.

Le jour de la première arriva enfin. Dans l'après-midi, l'automobile de mon tuteur vint me chercher pour me conduire à l'hôtel Le Guernez, où je devais dîner et m'habiller ensuite pour partir avec la mère et le soeur de Gildas. Elles étaient arrivées cinq jours auparavant, et je ne les avais pas encore vues. Toujours froides et hautaines, elles ne m'inspirèrent pas plus de sympathie que la première fois. Toutefois, elles daignèrent déclarer que j'avais beaucoup changé à mon avantage, et, comme, en fin de compte, c'étaient des femmes bien élevées, elles se montrèrent polies—ce qui me parut suffisant, la bonté prévenante de Gildas compensant amplement leur froideur.

Dans la chambre qui m'avait été réservée, je revêtis la robe blanche très simple que m'avait faite une bonne couturière, sur les indications de Mme Bardier. Une fois habillée, quand je me regardai dans la glace, je ne me reconnus plus. C'était la première fois que je me trouvais en toilette un peu élégante. Puis je m'avisai de remar-

quer que mes traits avaient changé, que mon teint naguère un peu brouillé devenait très blanc, que ma taille se faisait mince, et que j'avais légèrement grandi.

—Tiens, c'est vrai, je dois être jolie cette année, d'après la prédiction de Marcelle! songeai-je.

Là-dessus, sans m'attarder sur cette idée, j'enfilai mes longs gants—non sans peine, car cette opération était difficile pour mon inexpérience, —puis je redescendis et me renseignai près d'un domestique que je rencontrai dans le vestibule pour savoir où je trouverais M. Le Guernez.

—Monsieur est dans son cabinet, me répondit-il. Mademoiselle veut-elle que je lui montre?...

J'acquiesçai, et il me conduisit le long d'un corridor jusqu'à une porte à laquelle je frappai.

—Entrez! dit la voix de Gildas.

Ce cabinet était une très vaste pièce, tendue de tapisseries, garnie de superbes meubles anciens. Tableaux, bronzes, objets d'art, fleurs à profusion l'ornaient. Gildas, debout devant la fenêtre ouverte—le temps était humide et doux, ce soir.—fumait une cigarette, qu'il jeta en me voyant apparaître.

—Vous, Gaïta!... Vous venez me montrer votre toilette?

—Justement! Dites-moi si rien ne cloche, car vous savez, je n'y entends pas grand'chose!

Il se mit à rire.

—Et vous vous figurez que j'ai plus d'expérience? C'est à ma mère ou à ma soeur qu'il faut vous adresser, ma pauvre Gaïta!

—Non, j'aime mieux que ce soit vous! Elles sont trop... trop... Enfin, je suis une trop petite fille pour elles, voilà! Mais vous, vous êtes très bon... et puis je suis sûre que vous saurez très bien me dire si je suis coiffée de travers par exemple. Vous vous rappelez mon chapeau, quand nous sommes partis de la Mailleraye?

Il sourit avec quelque malice.

—Ces souvenirs sont-ils maintenant tout à fait sans rancune, Gaïta?

—Il me semble que oui... Dites-

moi si je suis bien comme cela, mon cousin?

Et je me mis à tourner lentement devant lui.

—Très bien!... Mais vous vous êtes encore coiffée en fillette.

—Oui, je ne sais pas autrement.

—Ma mère ne vous a-t-elle pas envoyé sa femme de chambre?

—Si, mais je l'ai remerciée, car j'aimais mieux m'arranger toute seule.

—Petite indépendante!

—Oh! pour cela, oui! Un de ces jours, je m'amuserai à me faire une coiffure à ma façon, pour voir comment je m'en tirerai.

—C'est cela, une coiffure personnelle, au lieu de la coiffure de toute le monde que chacun s'empresse d'adopter, même quand elle gâte complètement sa physionomie.

—Ah! vous m'approuvez? Tant mieux!... Mais, puisque je suis là, il faut encore que je vous demande quelque chose. Est-ce que je suis jolie?

Pourquoi donc fronçait-il légèrement les sourcils? Pourquoi son regard prenait-il cette expression froide et contrariée?

—Qu'avez-vous besoin de savoir cela? dit-il d'un ton un peu sec.

—Mais pour me renseigner!... Est-ce mal?

—Non, ce n'est pas mal... Mais soyez sans crainte, on se chargera de vous l'apprendre!

Une sorte de sourire ironique entr'ouvrait ses lèvres, mais ses sourcils se détendaient, et son regard reprenait l'expression habituelle.

—Allons, Gaïta, je vous souhaite de trouver quelque amusement à cette soirée. Demain, vous me direz votre opinion sur "le Manoir"...

Un bruissement de soie l'interrompit. Mme Le Guernez et Laure apparurent, déjà enveloppées dans leurs sorties de théâtre.

Elles m'enveloppèrent aussitôt d'un coup d'oeil rapide, mais expérimenté.

—Cela peut aller, déclara Mme Le Guernez. Mais vous n'avez pas d'éventail, Gaïta?

—Non, Madame.

—Si, elle a tout ce qu'il faut, ma mère, dit Gildas. Attendez-moi quelques instants.

Quand il revint, il tenait à la main une boîte longue et un écrin. De la première, il sortit un éventail de plumes blanches, de l'autre un fil de perles.

—C'est vrai, sa mère était bien pourvue de tout, dit Mme Le Guernez. Et elle peut être sûre d'avoir quelque chose d'élégant et de distingué, car Germaine s'y connaissait!

Elle m'attacha autour du cou le fil de perles, et me mit entre les mains l'éventail.

Laura laissa échapper un rire moqueur.

—Ne le tenez pas d'une façon si gauche, Gaïta! Vous avez l'air de ne savoir qu'en faire!

—Laisse-la donc! interrompit Gildas. Elle s'y habituera... trop vite peut-être.

—Pourquoi trop vite? questionnai-je.

Prévenant la réponse de son frère, Laure répliqua:

—L'éventail sert beaucoup à la coquetterie féminine, apprenez-le, Gaïta. C'est...

Gildas l'interrompit d'un ton un peu sec:

—Il est inutile de renseigner Gaïta à ce sujet. Elle a mieux à faire que de connaître ces frivolités!

—Et d'ailleurs, nous sommes en retard! ajouta Mme Le Guernez. Bonsoir, Gildas. Demain, nous t'apprenons ton succès.

—Comment, vous ne venez pas, mon cousin? m'exclamai-je avec stupéfaction.

—Je n'assiste jamais à la représentation de mes oeuvres, Gaïta. A demain donc... ou peut-être à cette nuit, car si je ne suis pas couché encore au moment de votre rentrée, je viendrai m'informer du résultat.

Quelle inoubliable soirée! "Le Manoir" était une oeuvre admirable et remporta un succès inouï. Comment exprimer l'enthousiasme qui me soulevait, et, à certains instants, remplissait mes yeux de larmes! Person-

ne, ce soir-là, dans l'assistance pourtant empoignée, n'applaudit plus ardemment Gildas Le Guernez que sa petite pupille.

Mes cousines, exultaient, malgré leur habituelle froideur; mais je crois que c'était surtout d'orgueil satisfait. Il y avait dans leur loge trois dames très élégantes, leurs amies, auxquelles elles m'avaient présentée très succinctement, plus M. Bierne, un sculpteur de talent, récemment fiancé à Laure, et un jeune parent de Mme Le Guernez, Antoine Darblon, grand blond à l'air poseur et à la mise recherchée. Celui-là m'avait regardée avec un drôle d'air, puis il avait chuchoté avec Laure. Des bouts de phrases seuls parvenaient à mes oreilles:

"Des yeux uniques!... Cinq cent mille francs... Jeune sauvage... Se fera très bien..."

Mais je ne prêtai pas attention à cet entretien. Tout mon intérêt était pour la salle d'abord, garnie de délicieuses toilettes—il paraît que Tout-Paris était là—puis ensuite, puis uniquement pour la scène, dès que le rideau se fut levé.

Aux entr'actes, on venait saluer mes cousines et les féliciter.

Je demeurais à l'écart, me renfermant dans l'émotion délicieuse dont les vers de Gildas me pénétraient. Mais, à un moment, M. Darblon s'approcha de moi, et me dit en souriant:

—Si j'en juge par l'expression de votre physionomie, Mademoiselle, je crois que notre commun cousin a en vous une fervente admiratrice de ses oeuvres?

—Oui, oh! oui! dis-je avec chaleur. C'est beau au-delà de tout ce qu'on peut imaginer!... Et c'est un grand succès, n'est-ce pas, Monsieur?

—Enorme! Quel veinard que ce Le Guernez! Cette pièce va lui rapporter un argent fou!

—Oh! je suis certaine que cela ne le touche pas beaucoup! ripostai-je, choquée instinctivement par cette manière pratique d'apprécier le succès d'une oeuvre aussi délicate, aussi noblement chrétienne, que celle de Gildas Le Guernez.

Il me regarda d'un air un peu surpris et légèrement narquois.

—Tiens! Croiriez-vous à ce désintéressement qu'il prétend exister chez lui, et qui se traduit par une absolue indifférence de la réussite de ses oeuvres?

—Je crois qu'il est sincère, et qu'il ne travaille pas pour de l'argent... Mais ce n'est pas lui qui me l'a dit, c'est moi qui ai cette idée-là toute seule.

Là-dessus, je détournai un peu la tête. Ce monsieur m'agaçait, avec son sourire, que je trouvais bête, et ce verre dans l'oeil qui lui faisait faire une si drôle de grimace.

Quand nous rentrâmes, au milieu de la nuit, Gildas travaillait encore dans son cabinet. Il vint au-devant de nous, tandis que Laure lui criait en agitant son éventail:

—Réussite monstre! Applaudissements frénétiques! Compliments de tous!

—Allons, tant mieux! dit-il tranquillement. Et vous, Gaïta, êtes-vous contente?

Je lui tendis mes deux mains, en levant sur lui des yeux qui n'étaient pas très secs.

—Moi, j'ai applaudi aussi, de toutes mes forces, de toute mon âme... et j'ai pleuré! dis-je d'une voix qui tremblait d'émotion.

Il m'enveloppa d'un regard rapide et très doux, en répliquant de son accent toujours calme, mais un peu ému:

—Merci, Gaïta!

CHAPITRE XI

Il y eut, à dater de cette soirée, quelques petits changements dans mon existence. Je passai désormais les jours de sortie à l'hôtel Le Guernez. Ces dames, correctes et polies, sinon aimables, m'emmenaient au bois, ou bien visiter quelque exposition, ou entendre un concert. Pour ce motif, elles m'avaient fait faire deux toilettes élégantes, et Laure avait daigné déclarer que cette petite les portait assez bien.

Je pensais cependant que je devais avoir encore quelque chose d'anormal dans ma petite personne, car on me regardait beaucoup. Mais cela m'importait peu. Je jouissais sans arrière-pensée de ces distractions, et, au dîner, j'avais le plaisir de retrouver mon tuteur, toujours bon et prévenant, auquel je livrais sans contrainte mes impressions sur ce que j'avais vu dans l'après-midi. Il m'écoutait avec intérêt, me répondant complaisamment, me donnait des explications. En toutes ses paroles, on sentait la note morale très élevée, la finesse pénétrante d'une intelligence remarquable. J'étais maintenant complètement conquise, je n'avais plus de velléités de révolte. J'aurais été jusqu'au bout du monde, si Gildas Le Guernez l'avait jugé bon.

Se rendait-il compte de toute son influence sur l'enfant indisciplinée de naguère? Je ne sais; mais, en tout cas, il n'en profiterait pas pour afficher son autorité. Il me traitait, au contraire, en personne raisonnable, et me reprenait avec beaucoup de délicatesse et de douceur lorsqu'il le jugeait nécessaire, ce qui était encore assez fréquent, hélas! car j'étais loin de la perfection!

Vers la fin de juin, Mme Bardier me communiqua un petit mot de mon tuteur, lui demandant de m'autoriser à sortir le mardi suivant. Mme Le Guernez donnait ce jour-là une matinée musicale et littéraire, à laquelle Gildas souhaitait me voir assister.

La Directrice acquiesça très volontiers, et moi, toute joyeuse, j'allai annoncer la nouvelle à mes compagnes, qui se répandirent en exclamations d'envie:

—Vous allez voir là tout ce que Paris compte de notoriétés dans le monde des lettres et dans les arts! s'écria Marcelle. Quelle chance vous avez, Gaïta!

—Les notoriétés, cela m'est égal! ripostai-je; je pense qu'elles sont, physiquement, comme le commun des mortels. Mais je me réjouis à l'avance, d'entendre de très belles choses.

Ces demoiselles levèrent dédaigneusement les épaules, en se regardant avec un air de dire: "Quelle sottise! Elle est incurable!"

Le mardi, en arrivant à l'hôtel Le Guernez, j'eus une déception. Gildas, retenu par un de ses amis, romancier en renom, ne déjeunait pas chez lui. Il ne reviendrait que pour l'heure de la matinée. Je me trouvai donc seule avec mes cousines, qui causèrent presque constamment entre elles, de choses et de gens tout à fait inconnus de moi. Le déjeuner fini, elles m'envoyèrent dans la chambre qui m'était attribuée, en s'excusant de ne pouvoir s'occuper de moi, les derniers préparatifs de la matinée exigeant leur surveillance. Je restai donc à regarder des gravures jusqu'à l'heure où apparut Rose, la femme de chambre, chargée par Mme Le Guernez de venir me coiffer.

—Mais je saurai bien le faire toute seule! protestai-je.

—Madame a dit qu'il ne fallait pas que Mademoiselle se coiffe maintenant en petite fille, déclara Rose.

Elle me fit heureusement une coiffure assez simple qui me satisfit à peu près. Après quoi, refusant son aide, je revêtis de nouveau ma robe blanche, et j'entourai mon cou du fil de perles de ma mère. Cela fait, je descendis et gagnai les salons fort élégants, d'un luxe discret digne des gens de goût qu'étaient les Le Guernez. Ils se trouvaient déserts encore, et, après avoir examiné à loisir les fort belles choses qu'ils contenaient, je m'assis dans le fumoir, dont l'odeur de tabac et de cuir de Russie me plaisait.

J'étais là depuis dix minutes, regardant un tableau qui représentait une chasse sous Louis XIII, lorsque la porte s'ouvrit, tandis qu'une voix masculine disait:

—Ah! Mademoiselle n'est pas encore descendue! Eh bien! je vais fumer une cigarette en l'attendant. Mais vous la préviendrez que je suis ici, Anatole.

Je vis entrer M. Darblon, en tenue ultra-correcte et dernier genre, comme toujours. A ma vue, il eut un

mouvement de surprise, puis il s'avança rapidement et s'inclina avec grâce—du moins il le croyait ainsi, cela se voyait à son air.

—Mademoiselle Valprez!... ici! Seriez-vous une adepte de la cigarette?

—Mais non! Quelle idée!! J'en aime seulement l'odeur. Fumer est bon pour les hommes.

—Mais il y a des femmes qui ne dédaignent pas ce plaisir, Mademoiselle!

—Oh! un plaisir! Je ne vois pas trop lequel!

—Voulez-vous essayer? J'en vois là qui doivent être exquis.

—Soit! Essayer ne coûte pas grand'chose!

Il en alluma une, et me l'offrit. Je la mis entre mes lèvres, puis la retirai en me mettant à dire.

—Cela me semble très drôle d'avoir cette petite chose dans la bouche! Je dois avoir une singulière figure avec?

—Vous êtes exquise, tout simplement!

Je le regardais d'un air légèrement ébahi.

—C'est pour vous moquer de moi que vous dites cela?

—Me moquer de vous! Croyez que je n'en ai aucune envie! Je...

A ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau, Gildas apparut...

Et, comme M. Darblon tout à l'heure, il s'exclama, mais sur un ton un peu différent:

—Vous ici, Gaïta!

Puis, subitement, ses sourcils se froncèrent, sa physionomie prit une expression que je ne lui avais jamais vue.

—Que signifie cette cigarette?... Et toi, Antoine?

Sa voix était brève, impérative, et, sous son regard sévère, je me sentis tout à coup confuse et malheureuse, sans trop m'expliquer pourquoi.

M. Darblon, lui non plus, ne semblait pas enchanté. Il riposta pourtant d'un air dégagé:

—Je suis arrivé un peu en avance pour apporter à Laure un renseigne-

ment qu'elle m'a demandé. Mais Anatole m'ayant appris qu'elle n'était pas descendue encore, je suis entré ici, où j'ai trouvé Mlle Valprez.

—Et il m'a engagé à essayer d'une cigarette... Est-ce que c'est mal, mon cousin? demandai-je presque timidement, car je n'étais plus habituée à cette physionomie sévère.

—Mal... non pas en soi-même, certainement. Mais cette coutume, n'existant pas en France, donne toujours à une femme un genre déplaisant.

—Parle pour toi, qui es resté très vieux jeu, mon ami! s'écria M. Darblon. Mais tu me permettras de ne pas être de ton avis et de trouver cela charmant.

—Tu es absolument libre... mais je le suis également de diriger ma pupille selon mes principes vieux jeu. Veuillez jeter cette cigarette, Gaïta, et venir avec moi. J'ai à vous parler.

J'obéis docilement, sans paraître remarquer le regard de compassion dont m'enveloppa au passage M. Darblon.

C'était dans son cabinet de travail que me conduisait Gildas. Il s'assit en m'indiquant un siège en face de lui. Sa physionomie avait repris l'expression accoutumée, faite de sérieux et de calme bonté.

—Ne prenez pas cet air inquiet, dit-il avec un demi-sourire. Je ne vais pas vous gronder, mais seulement donner à votre inexpérience quelques conseils qui lui seront utiles. D'abord, racontez-moi comment vous vous trouviez avec mon cousin Antoine dans le fumoir?

—Mais j'y étais toute seule encore cinq minutes avant que vous n'arriviez! Je m'étais assise là pour attendre mes cousines. M. Darblon est entré, il m'a demandé si je fumais... Je lui ai dit que non, en ayant l'air très surprise de la question. Il m'a dit alors qu'il y avait des femmes qui le faisaient, et m'a offert d'essayer. J'ai accepté, sans songer à mal.

—Il n'y avait pas grand mal, je le répète. Vous avez agi en enfant que vous êtes encore, au fond. Mais à l'apparence, vous êtes une jeune fille,

et il vous faut apporter une grande réserve dans vos rapports avec les jeunes gens.

Un peu de rougeur monta à mes joues.

—Alors... qu'est-ce que je devais faire? murmurai-je.

—Refuser la cigarette, et quitter le fumoir, tranquillement, sans affectation. Antoine est habitué au genre moderne, aux jeunes filles américanisées; il a pensé pouvoir agir avec vous comme avec elles. Mais j'aimerais, Gaïta, que vous gardiez quelque chose de notre réserve française, si digne d'une femme chrétienne.

Je me levai vivement, et lui pris la main d'un geste spontané.

—Ce sont vos conseils que j'écouterai toujours, mon cousin, parce que c'est en vous que j'ai confiance! Je ferai comme vous dites, si l'occasion s'en présente encore... Et je ne fumerai jamais de cigarettes, je vous le promets!

Il ne put s'empêcher de rire.

—Ce n'est pas la cigarette en elle-même que je condamne, Gaïta, comprenez-le bien. C'est...

—Oui, oui, je comprends, c'est de l'avoir acceptée de la main de M. Darblon. Mais je ne le ferai plus, mon cousin!... Et qu'aurait-il fallu que je lui réponde? quand il m'a dit que j'étais exquise?

De nouveau, les sourcils de Gildas se rapprochèrent, et je vis un éclair passer dans les prunelles vertes.

—Il vous a dit?... Eh bien, que lui avez-vous répondu?

—Je lui ai demandé s'il se moquait de moi.

—Et puis?

—Il protestait du contraire au moment où vous êtes entré.

Pendant quelques secondes, Gildas demeura silencieux, avec une hésitation dans le regard. Puis, paraissant prendre un parti, il dit gravement:

—Vous recevrez probablement d'autres compliments de ce genre, Gaïta. Montrez, par votre air réservé, même par un peu de mécontentement poli, qu'ils ne vous plaisent pas. Puis au fond de vous-même, pénétrez-

vous bien de cette pensée que les avantages extérieurs ne sont rien au regard de Dieu, et qu'ils peuvent être anéantis en bien peu de temps. Ainsi, la grâce divine aidant, vous pourrez traverser indemne les dangers du monde.

Il se leva, et prenant mes deux mains, plongea son regard dans le mien. Je me sentis comme enveloppée de la lueur mystérieuse de ses yeux graves.

—Soyez ferme, soyez sérieuse et réfléchie toujours, enfant, car un moment de folie et d'entraînement peut faire le malheur de toute une vie!

Un frémissement de douleur passait dans sa voix, et il me sembla que son regard reflétait, pendant quelques secondes, une tristesse immense.

Mais il lâcha mes mains et reprit, de son ton calme accoutumé:

—Retournez maintenant au salon. Gaïta, ma mère ou Laure doivent être descendues. Je vais changer de vêtements et je vous rejoindrai.

Je fus, ce jour-là, présentée à tous les invités de mes cousins — et c'étaient, comme l'avait dit Marcelle, des notabilités du monde des arts et des lettres. On se montra fort aimable pour moi, plusieurs personnes me parlèrent de ma mère, qui avait laissé le souvenir d'une femme charmante, renommée pour son élégance, et de mon père, dont les travaux littéraires étaient fort prisés des lettrés. Je pense que je ne fus pas trop sottée, car mes cousines, le soir, me déclarèrent que je ne m'étais pas mal tirée de cette petite présentation dans le monde. Mais je les scandalisai en leur racontant la réponse que j'avais faite à un éminent académicien qui me demandait l'impression produite par un poème, dit pas une actrice de l'Odéon dont tout le talent n'avait pu me faire apprécier les vers, où chaque mot semblait un défi à la saine raison et à la propriété des termes:

—Mais, Monsieur, je pense que la personne qui a fait cela n'avait pas toute sa tête! Je n'y comprends rien du tout... Et vous?

A quoi le célèbre critique avait répondu à mi-voix, avec un drôle de petit sourire malicieux:

—Hum!... moi, pas grand'chose! Mais ne le dites pas, Mademoiselle, nous aurons l'air de deux fossiles!

Gildas et le fiancé de Laure se mirent à rire franchement; mais ces dames me firent des yeux terribles.

—Une oeuvre inédite de Mme de Brunnes, ce délicieux poète!... Vous vous permettez de la juger ainsi, vous, une ignorante!

—Vous voyez que M. Albaret est de mon avis, ma cousine. Lui, pourtant, n'est pas un ignorant?

—Non, pas précisément! dit gaiement Gildas. Et je me range troisième à cet avis. Mais il est de bon ton d'admirer les poésies nébuleuses de la marquise de Brunnes, et nous sommes évidemment de vulgaires profanes, ma pauvre Gaïta!

—Cela m'est bien égal! dis-je avec élan. En fait de poésie, je n'aime que celle qui est claire, et qui fait penser—comme la vôtre, mon cousin.

Mme Le Guernez riposta, d'un ton pincé:

—On peut admirer les oeuvres de Gildas Le Guernez sans pour cela dénigrer les autres!

—Je ne dénigre pas, ma cousine, je dis qu'elles me déplaisent, voilà tout. Chacun son goût. Ce n'est pas une raison parce que les vers de cette dame sont à la mode, pour que je me pâme devant eux.

Je vis passer dans les yeux de Gildas une expression approbative et légèrement amusée; mais il mit l'entretien sur une autre voie.

J'avais déjà remarqué qu'une fois son opinion dite avec une tranquille sincérité, il évitait de heurter plus longtemps celle de sa mère et de sa soeur, dont les idées ne s'accordaient pas toujours avec les siennes. C'était, de sa part, une marque de respect filial, ainsi que je devais le comprendre plus tard.

Ce soir-là, pendant que je déroulais et peignais mes cheveux pour la nuit, je refis mentalement l'examen de l'après-midi, y compris le petit incident

du fumoir, qui ne me laissait pas de remords, car j'avais conscience d'avoir agi en tout enfantillage. Un à un, le visage de tous les gens que j'avais vu dans les salons de mes cousines défilaient devant moi. Il y avait là des figures sympathiques, d'autres qui l'étaient moins, et d'autres pas du tout. Parmi celles-là se trouvait une jeune femme blonde, très fraîche et extrêmement élégante, avec laquelle mon tuteur avait longuement causé. Elle s'appelait Mme Blenne et était veuve d'un peintre de talent. Elle-même, très intelligente, écrivait de petits poèmes exquis, mais très païens d'inspiration, m'avait dit Laure à qui je demandais quelques explications. Pourquoi m'avait-elle déplu dès le premier instant, lorsque je l'avais vue tendre la main à Gildas avec un empressément non dissimulé, tandis qu'un sourire ensorcelant découvrait de toutes petites dents et faisait briller les yeux très bleus? Je n'avais pas cherché à raisonner cette impression, non plus qu'à la combattre.

Puis, à mon esprit, revenaient les paroles entendues tandis que, pour écouter tout à mon aise une admirable voix de femme qui chantait un air d'Henri VIII, je m'étais réfugiée dans le petit jardin d'hiver, derrière un massif de plantes vertes. Deux hommes, jeunes encore, étaient venus peu après s'y promener en causant. L'un d'eux avait dit tout à coup à mi-voix — mais j'ai l'oreille d'une extraordinaire finesse :

— Très jolie, la pupille de Le Guernez! Qu'en dites-vous, de Mires?

— Délicieuse! Un peu petite, mais si fine, et si vivante! Des yeux magnifiques, un sourire charmant... Le Guernez n'aura pas de difficultés à la marier.

J'avais déclaré naguère, très sincèrement, que peu m'importait d'être jolie ou non. Pourquoi donc, aujourd'hui que je savais la vérité, m'étais-je sentie si heureuse à cette pensée? Pourquoi, tandis que je nattais lentement mes cheveux bruns, devenus si épais, me répétais-je joyeusement :

“Je suis donc jolie! Oh! que j'en suis contente!”

CHAPITRE XII

Les vacances arrivèrent bientôt, et avec elles le moment de mon départ pour Ker-Euvez, où Mme de Ploëllec m'attendait avec impatience, ainsi qu'elle me le disait dans un petit billet charmant. Il ne pouvait plus, en effet, être question pour moi d'aller passer quelque temps à ma toujours chère Mailleraye; mais je me réjouissais de tout mon cœur de revoir ma vieille amie, et ce Ker-Euvez que j'étais fort loin d'avoir oublié.

Gildas, lui, pérégrinait en Norvège. Laure, mariée à la fin de juillet, faisait son voyage de noces. Je partis avec Mme Le Guernez qui se rendait à Dinard et devait me laisser au passage à Ker-Euvez. Elle resta trois jours dans la vieille maison, et s'en alla bien vite vers des lieux plus animés. Comme l'année précédente, je me trouvais seule avec Mme de Ploëllec, qui m'avait accueillie le plus affectueusement du monde. Les domestiques aussi avaient paru charmés de mon arrivée — sauf, toujours, Mathurine dont la mine s'était terriblement renfrognée à ma vue.

Comme, un jour, je questionnai Jeanne-Marie au sujet de cette bizarre antipathie de la vieille cuisinière, elle me fit cette réponse surprenante :

— C'est, m'a-t-elle dit une fois que je l'interrogeais là-dessus, parce que Mademoiselle est une brune aux yeux bleus.

— Eh bien? fis-je d'un ton stupéfait.

— Elle n'a pas voulu s'expliquer autrement, Mademoiselle, sinon en marmottant que ces femmes-là portaient malheur ici.

Je recommençai mes promenades sur la grève, à travers les rochers; je passai des heures à la pêche de la crevette. Mais je n'étais pas tout à fait aussi vagabonde, cette année. Chaque matin, d'abord, je ne manquais jamais d'assister à la messe. Puis je visitais quelques familles de pêcheurs, très

éprouvées par l'hiver, et leur portais des secours, Gildas ayant très largement garni ma bourse avant son départ. J'avais aussi offert mon concours à Mlle Drennec, la soeur du recteur, qui dirigeait un ouvroir destiné à fournir de vêtements les pauvres du pays. Puis je faisais la lecture à Mme de Ploëllec, dont la vue se fatiguait, je l'aidais à recevoir ses vieux amis; en un mot, j'essayais de me rendre utile et de mener une existence sérieuse, sans préjudice des saines distractions que je trouvais à Ker-Euvez et dans ses alentours.

Mme de Ploëllec me trouvait très changée, tout à fait à mon avantage. Mes manières, disait-elle, étaient devenues celles d'une jeune fille, ma conversation n'était plus enfantine comme l'année précédente encore, et mon instruction avait fait d'étonnants progrès.

Et puis, avec cela, vous êtes restée une bonne petite fille, bien simple et bien affectueuse ! ajoutait-elle en m'embrassant.

Vers la fin d'août, mon tuteur arriva inopinément, alors qu'on ne l'attendait que trois semaines plus tard. Ker-Euvez me parut aussitôt dix fois plus charmant. Nous reprîmes nos promenades en mer et nos causeries si pleines d'intérêt, au cours desquelles je sentais mon esprit et mon coeur vibrer à l'unisson de cette âme élevée. Je me laissai aller avec bonheur à la douce emprise que Gildas exerçait sur moi, un peu plus chaque jour, mais je cherchais toujours à deviner la raison de la mystérieuse tristesse qui, à certains moments surtout, traversait les yeux couleur d'émeraude, ces yeux dont la douceur enveloppante exerçait sur moi une si étrange influence.

Mais cette paisible existence fut tout à coup troublée par une nouvelle inattendue : Mme Le Guernez, en quittant Dinard, venait de passer quelques jours à Ker-Euvez, et elle devait être accompagnée de Mme Blenne, rencontrée là-bas, qui désirait vivement connaître ce coin de

Bretagne si bien chanté par Gildas Le Guernez.

Personne, je dois le reconnaître, ne parut enchanté. Gildas, après avoir lu la lettre, dit d'un ton mécontent : "Me mère aurait pu se dispenser de cette invitation", et Mme de Ploëllec soupira en songeant qu'il allait falloir bouleverser ses petites habitudes pour cette étrangère. Mais Gildas, devinant sa pensée, lui déclara péremptoirement :

— Il n'y aura rien de changé, ma tante. Mme Blenne acceptera notre hospitalité toute simple, sans cérémonie, car avant tout, je ne veux pas que vous vous fatigiez.

— Et pour tout ce qui sera nécessaire, ajoutai-je, je m'offre à vous remplacer, Madame, selon mes faibles moyens.

Il y avait là un certain mérite de ma part, car j'étais secrètement fort irritée de cette intrusion, dans notre paisible vie, de l'étrangère antipathique.

La veille du jour où Mme Le Guernez et son invitée devaient arriver, nous fîmes, mon tuteur et moi, une très longue promenade en mer. Le ciel était très pur, la mer idéale, mais la jouissance que j'en eusse éprouvée un autre jour était gâtée, aujourd'hui, par cette idée que désormais nos petites excursions à deux seraient finies, du moins pendant le temps du séjour de Mme Blenne.

Au retour, Gildas, qui semblait lui aussi songeur et taciturne, me demanda :

— Qu'avez-vous, Gaïta ? Vous ne babillez guère, aujourd'hui !

— Non... Je pensais à Mme Blenne. Est-ce que vous êtes content qu'elle vienne, mon cousin ?

— Pas du tout ! Elle va gêner notre petite ville tranquille, car il faudra la promener aux environs, lui faire voir toutes les curiosités des alentours. De plus, tout en reconnaissant sa réelle intelligence, son talent de poète et l'agrément de sa conversation, je dois dire que sa conception très païenne de la vie et ses idées un peu subversives sur bien des points me la rendent peu sympathique.

Une satisfaction intense me dilata le cœur. Il est probable que cette impression se refléta sur ma physionomie expressive, car Gildas, dont le coup d'oeil était si étrangement observateur, me dit d'un ton un peu surpris :

—Vous avez l'air enchanté de ce que je vous dis là, Gaïta?

—C'est vrai! répliquai-je franchement. Mme Blenne ne me plaît pas, et je suis contente de me rencontrer sur ce point avec vous.

—Pourquoi ne vous plaît-elle pas?

Je demeurai un moment interloquée. Pas un instant, je n'avais cherché les raisons de cette antipathie spontanée.

—Je ne sais au juste... C'est son air, son regard, il me semble..., dis-je en hésitant.

Kildas ne poussa pas plus loin ses interrogations. Nous arrivions, du reste, en vue du mouillage de la "Marie-Armelle".

Laissant le cotre aux bons soins du père François, nous revînmes lentement vers Ker-Euvez, précédés par Ajax, notre fidèle compagnon dans nos promenades de terre et de mer.

Mme de Ploëllec était assise dans le jardin, sous le berceau couvert de roses qui s'élevait tout près de la maison. Elle leva les yeux en nous entendant approcher, et je crus voir une légère expression de contrariété dans son regard.

—Le courrier est arrivé... Voici des journaux pour toi, Gildas..., une lettre pour vous, Gaïta.

Cette lettre était de Mme Bardier, qui se trouvait en ce moment chez des amis, près de Vannes. Elle m'annonçait que, dans une quinzaine de jours, elle passerait probablement en gare de Boséneuc, pour se rendre à Limoges, et me disait que si je pouvais me trouver là elle serait heureuse de m'embrasser.

—Ce sera facile, dit Gildas quand j'eus lu tout haut cette lettre. Je vous y conduirai en voiture. Maintenant, allons vite changer de vêtements pour le dîner.

Tandis que nous entrions dans la

maison, je dis tout à coup à mon tuteur, qui marchait près de moi :

—Je voudrais vous demander quelque chose... quelque chose dont j'ai tant envie!

—Qu'est-ce donc? demanda-t-il en souriant. Si c'est raisonnable, je me ferai un plaisir de vous l'accorder.

—Je voudrais que vous me fassiez des vers, pour moi toute seule!

Il se mit à rire.

—Enfant! Oui, je vous en ferai... Avez-vous une préférence pour le sujet?

—J'aimerais que ce fût sur la mer.

—Eh bien! entendu! Je vous les donnerai un de ces jours.

—Oh! comme je vous remercie!

Je lui pris la main, en levant vers lui mes yeux qui devaient refléter tout mon contentement.

—Je suis heureux de vous faire plaisir, Gaïta, dit-il d'un ton de douceur affectueuse.

A ce moment, mon regard tomba sur la porte de la salle à manger. Là, dans l'entrebâillement, j'aperçus deux petits yeux noirs bien connus... Et, vraiment, j'eus peine à retenir un frisson en remarquant leur expression furieuse et menaçante.

Silencieusement, je montai l'escalier, suivie de Gildas. En arrivant sur le palier du premier étage, je me tournai à demi vers lui.

—Savez-vous, mon cousin, pourquoi Mathurine déteste tant les brunes aux yeux bleus?

Était-ce un effet de la pénombre qui réganit sur le palier? Il me parut que mon tuteur devenait subitement très pâle.

—Un être qu'elle aime beaucoup a souffert par une femme qui avait ces deux particularités. L'esprit borné et superstitieux de Mathurine a été frappé en les retrouvant chez vous.

Quelle intonation étrange je trouvais tout à coup à sa voix!

—Alors, c'est pour cela qu'elle me déteste?

—Je le suppose. Mais c'est absurde de sa part, car vous ne ressemblez en rien, en rien, à... à celle qu'elle abhorre.

—Vous la connaissez, mon cousin?

—Oui, dit-il brièvement. Allons, à tout à l'heure, Gaïta.

Il se dirigea vers sa chambre, et je gagnai la mienne. Je changeai de robe, et me recoiffai; puis je descendis afin de rejoindre Mme de Ploëllec qui devait être revenue au salon, l'heure du dîner étant toute proche.

Comme j'entrais dans la petite pièce qui précédait ce salon, la voix de Gildas parvint à mes oreilles...

—Une enfant !... C'est ridicule ! J'avoue que je n'avais jamais eu l'idée qu'on pût trouver singulières ces promenades d'un tuteur et d'une pupille !... Une enfant !

—Cette enfant a dix-huit ans, Gildas, et... elle a bien changé depuis l'année dernière !

Une porte-fenêtre était ouverte sur le jardin. Je me glissai doucement au dehors et m'engageai au hasard dans une allée.

Que voulait donc dire Mme de Ploëllec ? Pourquoi rappelait-elle mon âge à Gildas ?... Est-ce que, vraiment, quelqu'un avait pu s'étonner de me voir sortir avec mon tuteur ?

Toutes ces questions bruissaient dans ma jeune cervelle inexpérimentée encore. Puis un peu d'irritation me vint contre Mme de Ploëllec, qui allait peut-être engager son neveu à cesser nos charmantes promenades. Oh ! si elle faisait cela, par exemple !... j'aurais bien de la peine à lui pardonner !

La voix de Jeanne-Marie m'appela tout à coup :

—Mademoiselle Gaïta !... Le dîner est servi !

Je revins sur mes pas et rejoignis Mme de Ploëllec et Gildas, déjà dans la salle à manger. Je remarquai aussitôt un pli soucieux sur le front de mon tuteur. Pendant le dîner, il parla peu, et je ne rencontrai pas une fois son grave et affectueux regard qui souriait généralement à mes saillies primesautières.

Il resta peu de temps au salon après le dîner, et se retira en disant qu'il allait jusqu'au village où il avait un mot à dire au recteur. Il prit congé de

moi avec son habituelle bonté, nuancée pourtant, ce soir, me sembla-t-il, d'une gravité plus grande.

J'avais fort envie de questionner Mme de Ploëllec, mais je n'osai, craignant qu'elle fût contrariée de savoir que j'avais—bien involontairement—surpris une petite partie de sa conversation avec Gildas.

Mon bon temps était désormais fini. Le lendemain, mon tuteur ramena de la gare, dans son automobile, Mme Le Guernez, Mme Blenne, et, par-dessus le marché, M. Darblon, invité au dernier moment par sa cousine.

Gildas ayant sa physionomie impassible, je ne pus deviner s'il était satisfait ou non de l'arrivée de cette recrue. En revanche, Mme de Ploëllec me dit, le soir, en m'embrassant avant de gagner sa chambre :

—Les invités de ma nièce sont bien modernes pour moi ! Je dois leur faire l'effet de quelque animal antédiluvien.

—Vous êtes cent fois au-dessus d'eux ! ripostai-je avec une chaleureuse sincérité, en lui jetant mes bras autour du cou. Et je serai bien contente quand ils seront partis !

Cependant, Mme Blenne m'avait témoigné une grande amabilité ; elle avait dit à mon tuteur, en souriant pour montrer ses jolies dents : "Votre pupille est une charmante enfant, Monsieur !" Quant à M. Darblon, il s'était montré fort aimable, et plusieurs fois j'avais rencontré son regard fixé sur moi. Mais, ingrate que j'étais, je ne songeais malgré tout qu'à l'heure bénie de leur départ !

Ainsi que je l'avais prévu, les excursions commencèrent dès le lendemain. Je pris part aux deux premières ; mais à la troisième, je m'excusai, prétextant un peu de fatigue. La vérité, c'est que j'étais singulièrement énervée par l'empressement de M. Darblon, qui s'attachait à mes pas et me glissait sans cesse des compliments, en dépit de ma froideur et de mes répliques impatientes.

Sauf lui, personne n'insista pour me faire revenir sur ma décision. Il me sembla même voir une expression satisfait dans le regard de Gildas—ce

regard que je trouvais à certains moments, depuis quelques jours, soucieux et presque sombre... Et j'en ressentis une souffrance si profonde, que j'allai me réfugiai dans ma chambre et laissai couler mes larmes, en pensant qu'il en avait sans doute assez de sa petite pupille, dont la présence gênait les conversations, car j'avais remarqué que, deux ou trois fois, il avait, d'un mot bref ou d'un regard détourné l'entretien que sa mère, Mme Blenne ou M. Darblon mettaient sur des sujets qu'il ne lui plaisait pas sans doute de voir traiter en ma présence.

"Eh bien ! je ne le gênerai plus maintenant !" songeai-je avec une sourde rancune.

Et, le lendemain, je m'en allai errer seule sur la grève; puis, dans l'après-midi, je visitai quelques familles de pêcheurs, tandis que Gildas, sa mère et leurs invités partaient en automobile pour visiter le château de Kéraneco.

Au retour, ils me trouvèrent travaillant tranquillement près de Mme de Ploëllec. M. Darblon crut devoir déclarer que la promenade lui avait paru dix fois plus agréable si je m'étais trouvée là. Je restai froide comme marbre, ce qui parut le vexer beaucoup—à mon grand contentement. Ce monsieur poseur et complimenteur me déplaisait décidément de plus en plus.

Après le dîner, mon tuteur et son cousin allèrent faire une promenade sur la grève en fumant leur cigare. Mme de Ploëllec, un peu fatiguée, était remontée après le repas. Dans un coin du salon, je lisais, tandis que Mme Le Guernez et Mme Blenne causaient de choses parisiennes, tout à fait indifférentes pour moi. Elles baisèrent tout à coup le ton, et se mirent à parler à voix basse. Puis ces mots dits par Mme Blenne parvinrent à mes oreilles :

—Mais le divorce est tout indiqué, en ce cas ! Il y arrivera certainement !

—Je ne crois pas ! Il est très bon chrétien et préférera porter toute sa vie cette chaîne, plutôt que de désobéir à l'Eglise.

—Qui sait ! Il suffirait qu'il trouvât sur sa route un attachement profond : il n'aurait plus le courage, peut-être, de fuir le bonheur !

Quelque chose dans l'accent de la jeune femme me frappa. Je levai la tête pour la regarder, mais je ne vis que son fin profil et la masse onduleuse de ses cheveux blonds.

—Non, il n'est pas homme à passer outre sur ce qu'il considère comme son devoir, dit Mme Le Guernez ; mais c'est une existence brisée, alors qu'il avait devant lui toutes les chances de bonheur.

Elles se mirent à causer d'autre chose, et je repris ma lecture, sans chercher à savoir de qui elles parlaient ainsi.

CHAPITRE XIII

La température était extrêmement lourde le lendemain, un orage semblait imminent pour la fin de la journée. Aussi, quand tous, après la promenade du matin, se trouvèrent réunis à l'heure du déjeuner, il fut convenu qu'on demeurerait au logis cette après-midi-là.

Nous nous installâmes dans le salon, où l'atmosphère était moins étouffante qu'ailleurs. Mme Le Guernez et Mme Blenne firent de la musique, on joua au bridge, on causa. Puis, vers quatre heures, la jeune veuve s'avisait de vouloir faire un tour de jardin, en prétendant que l'air était moins chaud maintenant.

—Quant à moi, je ne trouve pas, dit Gildas. Mais enfin, il est facile d'essayer. Voulez-vous de notre compagnie, Madame ?

—M. Darblon a l'air assommé par la chaleur, je n'aurais pas la cruauté de lui demander cela.

—Oh ! Madame, je serai trop heureux !... protesta-t-il en se levant.

—Non, non, restez donc ! M. Le Guernez sera mon cavalier. J'ai justement des conseils littéraires à lui demander.

Je les regardai s'éloigner lentement dans une allée. Mme Blenne levait la tête vers mon tuteur, et semblait par-

ler avec une certaine animation. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien ils avaient tous deux l'allure élégante, et comme leurs tailles souples s'harmonisaient.

Une bizarre impression me serra au coeur. Saisie d'une sorte d'énervement, je me levai et posai un peu brusquement mon ouvrage sur une table.

—Où allez-vous, enfant? demanda Mme de Ploëllec d'un ton surpris.

—Faire un petit tour, Madame. J'ai les jambes fatiguées d'être assise.

—Mais ne vous éloignez pas, surtout. L'orage peut éclater d'un moment à l'autre.

—Non, non, soyez sans crainte!

Dans le vestibule, je décrochai mon chapeau et m'en coiffai. Puis je sortis de la maison et pris le petit sentier qui côtoyait la falaise.

Vraiment, il fallait que Mme Blenne eût bien envie de sortir pour oser prétendre que la chaleur avait diminué. L'atmosphère était tellement brûlante qu'elle semblait sortir de quelque four embrasé. Le ciel se chargeait de nuages d'un noir cuivré, et teintait de vert sombre la mer houleuse, sur laquelle se hâtaient quelques barques de pêche.

C'étaient sans doute ces symptômes d'orage qui m'opprimaient ainsi. Je résolus d'aller seulement jusqu'à la maison perchée au bord de la falaise, puis de revenir aussitôt sur mes pas.

J'atteignis bientôt le mur grisâtre, un peu crevassé, à la base duquel se plaquaient quelques lichens. Un exhaussement couvert d'une herbe courte formait autour, en cet endroit, une sorte de talus. Je m'y assis un peu machinalement, dans la pensée de me reposer là seulement cinq minutes, car mes jambes, toujours infatigables, étaient lasses aujourd'hui—influence de l'orage, sans doute.

Le bruit d'une clé que l'on introduit dans une serrure se fit tout à coup entendre derrière moi. Je tournai la tête. A cet endroit, une petite porte en bois vert déteint s'encastrait dans le mur. Je la vis s'ouvrir len-

tement, pour livrer passage à une femme et à un enfant.

La femme était jeune, mince, vêtue d'un peignoir de percale déteinte. Deux bandeaux de cheveux bruns encadraient un visage à l'ovale parfait, au teint mat, aux longs yeux bleus. Cette étrangère était admirablement belle, et son type me rappela aussitôt, —en plus parfait seulement—celui de quelques femmes des Îles, si différent des autres types bretons.

L'enfant, lui, était un pauvre petit être auquel je n'aurais su donner d'âge. Sur un corps débile, il portait une grosse tête presque chauve, et il n'était pas besoin d'être bien expérimenté pour reconnaître dès le premier coup d'oeil que le malheureux était idiot.

L'inconnue, n'eut, à ma vue, aucun mouvement de surprise. Elle s'arrêta pendant quelques secondes, en fixant sur moi ses beaux yeux, très brillants. Puis elle s'avança lentement, sans quitter la main de l'enfant.

—Qui êtes-vous? demanda-t-elle d'une voix un peu basse.

—Je suis Mademoiselle Valprez.

—Valprez?

Elle parut chercher un instant, puis secoua la tête.

—Je ne connais pas... Où demeurez-vous?

—A Ker-Euvez.

Je la vis blêmir et reculer de quelques pas.

—Ker-Euvez!... Ker-Euvez!... Vous connaissez Gildas.

Une sorte de terreur semblait passer dans sa voix, rendait presque hagards les yeux qu'elle attachait sur moi.

Je me redressai, le coeur battant à coups désordonnés...

—Gildas Le Guernez? balbutiai-je.

—Oui.. oui... Le Guernez... Gildas, qui me retient prisonnière ici!

—Que dites-vous?

—Oui, il m'a enfermée, depuis... oh! depuis tant d'années! dit-elle d'une voix devenue tout à coup plaintive. Il m'a rendue si malheureuse! Il me prive de tout... Tenez, voilà ce que j'ai comme robe... Et je n'ai

rien à manger, mon petit Goulven non plus. Par son ordre, Marie-Louise nous enferme dans cette affreuse maison. J'ai pu, heureusement arriver à découvrir où elle mettait sa clef, et aujourd'hui, je l'ai prise pendant qu'elle dormait et que Kerbénec était sorti. Mais son père le déteste, il voudrait le faire mourir!

L'enfant levait en ce moment vers moi un regard vide... Et je fus frappée de la nuance verte de ces grands yeux sans pensée.

—Son père?... Qui est son père? dis-je d'une voix étouffée.

—Mais c'est Gildas!

—Vous... vous êtes la femme de Gildas?

Elle étendit les mains, et les tordit d'un geste pathétique:

—Oui, pour mon malheur! C'est un bourreau pour moi! Je le hais!

Une colère sauvage vibrait dans sa voix, mais j'y pris à peine garde. Il me semblait que tout tournait autour de moi.

La jeune femme s'était un peu détournée, elle regardait la mer, et sa physionomie crispée se détendait, tandis que ses mains se joignaient dans un geste d'extase...

—Je ne peux plus la voir que de loin, de ma fenêtre. Pourtant, c'est près d'elle que j'ai vécu toujours, jusqu'à l'heure où je l'ai quittée pour suivre Gildas... Gildas!

Son poing se tendit soudainement, ses traits se convulsèrent...

—...C'est lui qui m'empêche de m'approcher de la mer, de la faire connaître à Goulven. Mais, maintenant, j'ai le moyen de sortir. La nuit, j'en profiterai. Puis, si je trouve une barque, nous nous en irons à Arz, mon pays.

Elle se détourna tout à coup et reprit la main de l'enfant qu'elle avait lâchée un instant.

—Revenons, Goulven, car Marie-Louise va se réveiller!

Et, sans plus paraître se soucier de moi que si je n'avais pas existé, elle repassa la petite porte, dont elle ferma avec précaution le vantail.

Je demeurais debout, immobile, le cerveau bourdonnant. Au bout de quelques minutes, je passai la main sur mon front, en me disant que j'avais rêvé...

Non, ce n'était pas un rêve! Je venais réellement de voir cette étrangère, je venais réellement de l'entendre me déclarer qu'elle était la femme de Gildas.

Mais jamais personne ne m'avait dit qu'il fût marié! Pourquoi ce silence?... Et cette femme l'accusait de l'enfermer, de la priver de tout, elle et son enfant.

L'enfant de Gildas, ce pauvre petit rachitique, privé d'intelligence! Était-ce donc par un sentiment de honte qu'il le cachait ainsi à tous les yeux?

Oh! non, non! Il était incapable de cette lâcheté, l'homme qui représentait à mes yeux la droiture et la noblesse d'âme elles-mêmes!

Mais alors, cette femme avait menti? Dans quel but?

A moins qu'elle ne fût folle. Cependant elle parlait tranquillement, sans exaltation...

Je me laissai retomber sur l'herbe, sans souci du ciel qui se chargeait de plus en plus, ni des sourds grondements qui se rapprochaient. Mon pauvre cerveau était en feu, je cherchais désespérément à rassembler mes idées...

Sa femme!... Non, ce n'était pas possible! Pourquoi n'en avait-il jamais parlé?... Et pourquoi la cachait-il ainsi à tous les yeux? Si belle, il devait l'aimer... Et pourtant, elle l'appelait son bourreau, elle disait...

Oh! non, non, c'était impossible, il ne pouvait être coupable de tout ce dont elle l'accusait!

De grosses gouttes de pluie tombaient depuis un instant, un éclair bleuâtre jaillit tout à coup. Je me levai brusquement en même temps que se faisait entendre un grondement plus fort et plus rapproché, et je me mis à courir le long de la falaise.

Quelqu'un arrivait au-devant de moi. Je reconnus aussitôt Gildas, et je sentis qu'un flot de pourpre montait à mon visage.

Il marchait vite, courant presque lui aussi, et m'eut bientôt rejointe.

—Comment vous attardez-vous ainsi? Quelle imprudence! s'écria-t-il en me saisissant la main. Vite, vite! car nous allons être transpercés!

Mais toute notre hâte ne put empêcher que l'averse torrentielle nous surprît avant d'atteindre Ker-Euvez. Ma blouse de linon collait sur moi, mes minces souliers de maison s'imprégnaient d'eau...

Enfin nous atteignîmes la maison, au moment où un effrayant éclair lui-sait. Un coup de tonnerre fit presque immédiatement trembler la maison... Dans le vestibule, Mme de Ploëllec se précipita vers moi...

—Enfant imprudente! Dans quel état vous êtes!... Vite, vite, montez!

A la porte du salon s'encadrait la mince silhouette de Mme Blenne.

—Quel dévoué tuteur vous avez, Mademoiselle! dit la voix douce de la jeune veuve. Il ne tenait plus en place en voyant l'orage prêt à éclater, et pas de pupille à l'horizon! C'est cruel à vous de lui donner ces inquiétudes.

Quelque chose dans son accent me parut bizarre. Mais la voix brève et froide de Gildas s'éleva aussitôt:

—Le mot cruel est un peu exagéré en la circonstance. Gaïta n'a pas pensé si loin, elle s'est oubliée simplement devant la mer, sa grande amie, si belle même en un jour sombre comme celui-ci... Allez vite vous changer et vous réchauffer, Gaïta.

J'eus un moment d'hésitation, quelque chose s'agita en moi, je revis en une seconde la jeune femme qui m'avait dit: "Il est mon bourreau..." Puis, brusquement, sans le regarder, je murmurai:

—Merci, mon cousin!

Bien vite, Mme de Ploëllec m'emmena dans ma chambre, elle m'aida à mettre promptement des vêtements secs, me fit apporter une boisson chaude. Je frissonnais d'abord un peu, mais je me réchauffai vite. Seulement, ma pauvre tête me faisait atrocement souffrir. Cédant aux conseils de Mme de Ploëllec, je me couchai; mais, une

fois seule, la pensée de ce que j'avais appris aujourd'hui me revint de nouveau, avec l'irrésistible désir de savoir si cette femme avait dit vrai. Quand Mme de Ploëllec remonterait pour me voir, je lui demanderais...

Mais jamais—oh! non, jamais personne ne me ferait croire que Gildas fût l'homme mauvais et méprisable que prétendait cette étrangère! Il y avait là quelque mystère qui s'éclaircirait tout à l'heure.

Et maintenant, en y réfléchissant, je m'avisais de quelque chose d'antipathique, de troublé dans le regard de cette jeune femme. Elle avait menti... Dans quel but?

J'essayais ainsi de calmer un peu l'enfièvrement de mon cerveau; mais toute mon angoisse reparut lorsque, vers sept heures, je vis entrer Mme de Ploëllec.

—Qu'allez-vous prendre pour votre dîner, ma chère petite?

—Oh! rien, Madame! Je ne pourrais rien avaler, ces névralgies me martèlent les tempes... Mais j'aurais quelque chose à vous demander.

—Quoi donc, enfant?

Alors, d'une voix entrecoupée, je lui racontai mon bref entretien avec l'étrangère.

Dès les premiers mots, je vis se contracter son doux visage, dont l'expression se fit triste, presque douloureuse.

—Est-ce que c'est vrai? balbutiai-je en terminant.

—Qu'elle est la femme de Gildas? Malheureusement oui!

—Mais... le reste... Qu'il l'enferme, qu'il...

—Certes, il l'enferme! La malheureuse est folle, Gaïta!

—Folle!

—C'est une lamentable histoire, mon enfant. Puisque vous en connaissez maintenant une partie, mieux vaut que je vous raconte tout. Je suis certain que ce serait l'avis de votre cousin... Donc, il arriva qu'un jour Gildas—il avait vingt-deux ans alors—fut pris par une tempête dans le golfe du Morbihan où il naviguait souvent, et sa barque jetée sur les rives de l'île

d'Arz. En abordant sur des rochers glissantes, il s'était blessé à la jambe, assez sérieusement. Un vieux pêcheur, Hervé Binic, le recueillit dans sa maison, et le soigna de concert avec sa petite-fille Marie-Josèphe. On appelait celle-ci la plus belle fille des Îles. En outre, ses parents ayant fait un petit héritage, elle avait été élevée à moitié en demoiselle et possédait une certaine instruction. Gildas était jeune, enthousiaste, il avait une belle âme loyale, sans défiance... et elle était habile. Quand il quitta Arz, presque guéri, Marie-Josèphe Binic et lui avaient échangé les promesses de fiançailles.

Il eut une longue lutte à soutenir avec sa mère. Moi-même, j'essayai de le détourner de ce projet. Cette jeune fille n'était pas de même condition sociale, ni de même éducation que lui, et l'expérience a démontré que les unions de ce genre sont rarement heureuses. Puis, les renseignements pris discrètement par moi n'étaient pas favorables. Mais rien ne put le faire céder; il était aveuglé et s'appuyait d'ailleurs sur la promesse donnée.

De guerre lasse, sa mère accorda son consentement, mais elle n'assista pas au mariage. Seule de la famille, je me rendis à Arz. Je trouvai Marie-Josèphe aussi belle que me l'avait décrite Gildas, mais j'eus aussitôt l'intuition de ce qu'était réellement cette séduisante créature.

Je crois que les illusions ne furent pas longues pour mon pauvre Gildas!

Aussitôt après le mariage, ils étaient partis pour Paris, que désirait passionnément connaître la nouvelle Mme Le Guernez. Elle se révéla aussitôt ce qu'elle était vraiment: coquette, légère, coeur sec, avide uniquement de luxe et de plaisirs, n'ayant qu'un vernis d'éducation, et repoussant avec violence les remontrances d'abord très douces, puis plus tard fermes, et bientôt irritées du mari dont les yeux s'ouvraient si vite, maintenant qu'elle ne cherchait plus à les lui bander!

Il y eut, dès cette première année de mariage, des scènes terribles. J'espérais que la naissance attendue d'un petit enfant viendrait renouer ces liens qui se desserraient chaque jour. Mais cette naissance ne devait être qu'un redoublement de malheur pour Gildas. Il ignorait qu'une tare héréditaire existait dans la famille Binic, dont de nombreux membres avaient été atteints d'aliénation mentale. L'enfant qui vint au monde était idiot, et Marie-Josèphe, peu de jours après, fut saisie d'une crise de folie furieuse.

On la transporta dans une maison de santé. L'aliéniste la déclara incurable. Après ce premier accès, un calme relatif était survenu, que troublait seule la présence de Gildas. A la suite de deux essais de ce genre, il cessa ces visites, si cruelles d'ailleurs pour lui.

L'année suivante, le médecin, voyant la tranquillité persister de la malade, conseilla à son mari de la faire installer au bord de la mer, dont elle parlait toujours dans ses paisibles divagations. Il espérait qu'il en résulterait un grand bien pour sa santé. De fait, elle sembla aussitôt moins abattue; il parut même, à certains jours, que son intelligence avait de brefs réveils. Ce fut en un de ces moments qu'elle parla de son enfant, et le réclama. Comme on essayait de l'en dissuader, elle eut une nouvelle et terrible crise.

— Donnez-le-lui! dit le médecin. Le pauvre petit est irrémédiablement privé d'intelligence, il n'y a guère à craindre pour lui l'existence près de cette malheureuse... Et résister à l'idée qui s'est emparée de ce pauvre cerveau, ce serait risquer une catastrophe. Nous serons toujours à même, d'ailleurs, si nous voyons quelque inconvénient pour l'enfant, d'aviser à arranger les choses.

Goulven fut donc amené dans cette petite maison isolée où sa mère vivait entre ses deux gardiens: Marie-Louise, la soeur de Mathurine, et son mari, un ancien canonnier de la flotte, tous deux braves gens, d'un dévouement et d'une discrétion à toute épreuve. Marie-Josèphe, qui avait été

une si déplorable épouse, se montra aussitôt une mère passionnée. L'enfant a toujours été bien soigné, et très dorloté. La pauvre femme ne s'aperçoit pas de son état d'inintelligence ; elle est, dit Marie-Louise, en admiration devant lui.

—C'est affreux ! murmurai-je d'une voix étouffée. Pauvre Gildas !... Et... il ne l'a jamais revue ?

—Il a essayé une fois encore, peu de temps après que Goulven lui fut remis. Mais ce fut épouvantable. A grand-peine Kerbénec et Marie-Louise réussirent à la maintenir, tandis que Gildas disparaissait. Depuis, il s'est bien gardé d'autre tentative. Elle a une haine féroce contre lui, et, ainsi que vous l'avez vu vous-même, l'accuse de la priver de tout, d'en vouloir même à la vie de son fils. Inutile de vous dire, n'est-ce pas, que mon pauvre Gildas, pourvoit largement à tous les besoins de sa femme et de son enfant ?

—Oh oui ! c'est inutile ! m'écriai-je avec élan. Jamais je n'aurais pu croire cela !... Il est si loyal et si bon !

—Oui, il l'est !... et courageux aussi ! Il a expié durement cette heure d'entraînement ! Pour une âme comme la sienne, pour un cœur affectueux et délicat entre tous, la désillusion si promptement a été terrible. Seule sa foi lui a permis de surmonter les moments affreux par lesquels il a passé. Depuis qu'il a tant souffert, il est devenu le chrétien fervent que vous avez pu juger. A Paris, comme ici, il va visiter et soulager les malheureux, si discrètement que bien peu connaissent cette partie de sa vie. Puis il a trouvé dans le travail une immense ressource contre les souvenirs amers, contre les révoltes intérieures. Il s'est fait une armure de calme et de sereine tranquillité. Mais là-dessous, il y a un cœur qui n'a pas cessé de souffrir.

—Pauvre Gildas ! Pauvre Gildas ! murmurai-je.

Les larmes remplissaient mes yeux, je les sentais glisser sur mon visage. Mme de Ploëlec se pencha et mit un baiser sur mon front.

—Vous êtes une chère petite âme, Gaïta. Vous l'aimez donc bien maintenant, ce tuteur un moment détesté ?

—Oh ! oui, je l'aime !... je l'aime tant !

La main qui tenait la mienne eut un léger frémissement.

—Allons, reposez-vous bien, dit la vieille dame d'une voix un peu changée. Je vais vous envoyer une tasse de bouillon, vous essayerez de l'avaler... Puis, ne pensez plus trop à ce que vous venez d'apprendre. Nous n'en parlons jamais, le monde même a presque fini par oublier que Gildas Le Guerne est marié. Lui s'en souvient, mais pour expier et porter courageusement sa croix.

Elle s'éloigna, tandis que j'appuyais contre l'oreiller mon visage humide de pleurs. Ainsi donc, c'était là le secret de douleur que j'avais vu flotter dans les yeux de Gildas ! Une ambitieuse, une coquette sans âme avait brisé ce cœur, ce cœur loyal en qui, cependant, il devait être si bon de se confier !

J'eus, pendant quelques minutes, l'impression de hair cette femme qui avait fait son malheur. Il y avait encore, chez moi, quelque chose de cette violence de sentiments qui m'avait fait naguère détester mon tuteur.

—Pardon, mon Dieu ! murmurai-je en me ressaisissant. Mais c'est trop horrible de penser qu'elle l'a fait tant souffrir !... Oh ! Gildas, Gildas, si je pouvais vous enlever cette douleur !... Si je pouvais souffrir à votre place !

CHAPITRE XIV

Je ne descendis de ma chambre que dans l'après-midi du lendemain. Mme de Ploëlec se trouvait seule dans le salon, Gildas, sa mère et leurs hôtes étant en promenade. Ils rentrèrent un peu après cinq heures.

Du premier coup d'oeil, en rencontrant le regard profond et grave de mon tuteur, je compris qu'il savait que je n'ignorais plus rien.

Quant à moi, je fis de mon mieux pour dissimuler l'émotion qui me saisissait à sa vue ; mais je dus n'y réus-

sir qu'imparfaitement. car je vis les yeux bleus de Mme Blenne s'arrêter longuement et curieusement sur moi.

—Ce malaise est-il tout à fait passé, Gaïta? demanda Gildas avec son habituel intérêt affectueux.

—Pas complètement encore, mon cousin.

—Cela se voit, vous n'avez pas bonne mine, dit Mme Blenne en se laissant tomber sur un fauteuil près de moi. Vous auriez dû venir avec nous, la promenade vous aurait fait du bien... Et vous nous auriez entendu discuter sur de graves sujets, M. Le Guernez et moi. Il était question de divorce. Lui ne l'admet pas; moi, je le déclare indispensable. Qu'en dites-vous, Mademoiselle Gaïta?

—Je ne sais qu'une chose, Madame: c'est que le divorce est défendu par ma religion. Cela me suffit.

Je vis une lueur d'approbation passer dans le regard de Gildas.

—Très bien, Gaïta! C'est ainsi que doivent penser des catholiques. Après cela, il ne leur est pas défendu de chercher les raisons qui ont motivé cette interdiction, lesquelles raisons ne sont que trop justifiées par les résultats que donne cette néfaste institution.

Mme Blenne redressa la tête d'un petit air combatif. Elle était très rose, très fraîche aujourd'hui, et semblait une toute jeune femme avec sa robe blanche et sa charlotte de tulle garnie de petites roses.

—Mais cependant, il y a des situations intolérables!... Vous réduisez ainsi de pauvres êtres à un malheur indéfini, vous leur refusez le droit de chercher ailleurs le bonheur...

Une sorte de sourire, d'une amertume infinie, vint aux lèvres de Gildas.

—Le bonheur est bien problématique sur cette terre, Madame, et toujours éphémère! Nous autres, chrétiens, faisons passer avant lui le devoir.

—Et votre vie s'écoule dans la souffrance!

—Croyez-vous, Madame, que les autres ne souffrent pas, et davantage

encore, parce que sans espérance et sans les consolations de la foi?

Mme Blenne secoua la tête.

—Vous êtes trop rigide, je persiste à vous le répéter. Monsieur! Il faut marcher avec votre siècle...

—Jamais dans ce qu'il a de mauvais, Madame!

—Vous êtes inconvertissable! dit-elle avec un petit geste de découragement. Et vous rendez votre pupille semblable à vous... Ainsi, Mademoiselle, vous n'accepteriez jamais d'épouser un divorcé, même si vous l'aimez?

—Quelle question, dis-je en ouvrant de grands yeux. Ce serait une faute très grave, n'est-ce pas, mon cousin?

—Excessivement grave, dit-il d'un ton bref. Gaïta n'a même pas à envisager une pareille perspective, Madame, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Blenne. A une jeune fille chrétienne comme elle, il ne sera pas fait de demande de ce genre.

Il y avait dans l'accent de mon tuteur quelque chose de particulier, que je ne pus définir. Mais je vis Mme Blenne rougir légèrement, et changer de conversation.

Je pris le prétexte, les jours suivants, de ma récente indisposition pour m'abstenir de me joindre aux promeneurs. Mme Blenne me déplaisait de plus en plus: M. Darblon se montrait trop empressé près de moi, ce qui amenait un pli sur le front de mon tuteur et une lueur d'irritation contenue dans son regard. Puis j'étais réellement lasse, sans entrain. Il me semblait que j'avais tout à coup vieilli; que l'enfantine et insouciance Gaïta avait fait place à une jeune fille sérieuse et réfléchie, qui commençait à considérer la vie d'un oeil méditatif, avec une sorte d'effroi.

Mme de Ploëlec se montrait très tendre, et m'entourait de soins maternels. Parfois, dans son regard, je remarquais une expression de tristesse et de regret dont je ne m'expliquais pas la raison.

Au bout de dix jours, ces dames parlèrent de départ. Gildas annonça

alors qu'il accompagnerait sa mère à Paris, pour, de là, faire un voyage en Allemagne.

Cette décision inopinée parut étonner tout le monde, sauf Mme de Ploëllec. Quant à moi, elle me bouleversa. Comment, ces étrangers m'avaient empêché de jouir de la société de mon cousin, et maintenant je ne pourrais même pas me rattraper un peu pendant la fin des vacances!

Je m'en allai errer, ce matin-là, le cœur très gros, à travers les landes que fleurissaient les bruyères.

En rentrant, je me croisai avec une femme âgée portant la coiffe d'Auray, comme Mathurine, à qui elle ressemblait, d'ailleurs.

Dans le vestibule, Mme de Ploëllec, l'air inquiet, conférait à voix basse avec la cuisinière, plus rechignée que jamais.

—Je ne sais ce qui va arriver! dit-elle en m'apercevant. Le pauvre petit Goulven était malade depuis plusieurs jours, mais son état s'est subitement aggravé aujourd'hui. Le médecin ne conserve plus d'espoir de le sauver. Comment la mère va-t-elle supporter cela? J'ai peur de quelque catastrophe!... Il faut que je monte prévenir Gildas.

—Il vaudrait bien mieux ne pas lui parler de ça! marmotta Mathurine. Il a déjà eu assez d'ennuis avec cette femme-là, le pauvre!

Mme de Ploëllec se redressa, avec une expression sévère sur son doux visage.

—Il doit savoir que son fils se meurt! dit-elle gravement. Votre rancune vous égare parfois, Mathurine!

La vieille femme ne répliqua rien et s'éloigna, non sans avoir glissé vers moi un de ses plus noirs coups d'oeil.

Pendant le déjeuner, je remarquai que Gildas faisait effort pour dissimuler une évidente préoccupation. Comme nous nous levions de table, Jeanne-Marie vint lui dire:

—Servan demande à parler à Monsieur.

Il sortit en s'excusant près de ses hôtes, une affaire pressante l'appelant au dehors.

Je savais que Servan, le vieux cocher, avait été envoyé à la petite maison de la falaise pour aider Kerbénec et Marie-Louise, et apporter des nouvelles. Était-il donc venu annoncer la mort de l'enfant?

Mme de Ploëllec, que je devinais inquiète et nerveuse, s'éloigna un instant du salon. Quand elle rentra, voyant les deux dames et M. Darblon occupés à discuter sur quelque sujet mondain, elle m'appela près d'elle et murmura à mon oreille:

—C'est fini pour le pauvre petit Goulven! Gildas est allé là-bas, mais il ne se montrera pas à elle. Il paraît que, pour le moment, elle est écrasée, abrutie littéralement.

Gildas était là-bas! Mais qui sait ce que pouvait lui faire cette femme, dans un accès de fureur? J'avais entendu dire que les fous possédaient, dans leurs crises, une force extraordinaire...

Je ne pouvais rester en place. Machinalement, je sortis dans le jardin, et, sans en avoir presque conscience, je me trouvai au bout d'un instant sur le sentier de la falaise.

Bientôt le mur gris apparut à mes yeux. Je remarquai du premier coup d'oeil que la porte était entr'ouverte. La mort du pauvre innocent avait amené une perturbation dans les habitudes des gardiens de Marie-Joséphé.

Je m'arrêtai un instant, hésitante... Puis, résolument, je poussai la porte et entrai.

Quelques plates-bandes bordées de buis, garnies de fleurs, s'étendaient devant moi. De-ci, de-là, quelques ifs taillés... puis une charmille, au delà de laquelle se distinguait la maison.

J'eus tout à coup un léger tressaillement. Sous la charmille, un homme était assis, le front appuyé sur sa main.

C'était Gildas.

À quoi pensait-il? Revivait-il les jours douloureux, ou bien ceux de son court bonheur?

Oh! pouvoir le consoler!... pouvoir écarter de lui la souffrance!

Au moins, si je lui disais quelle sympathie profonde il avait près de lui? Il est doux aux affligés de sentir qu'un coeur ami prend sa part de leurs angoisses!

Doucement, je m'avançai dans les allées sablées... Mais voici qu'à travers la charmille, j'aperçus une silhouette féminine sortant de la maison. Je vis mon cousin se lever brusquement.

Et je compris qui venait là.

Elle avait aperçu son mari. Une seconde, elle s'arrêta, les yeux hagards, serrant contre elle le petit cadavre de son fils. Puis, posant l'enfant à terre, elle s'élança sur Gildas, avec un rugissement de lionne, en étendant en avant ses mains crispées, prêtes à étrangler.

Mais j'étais là en même temps qu'elle. Je me jetai devant Gildas, en le repoussant si brusquement qu'il chancela et tomba à terre. J'essayai de saisir ces mains menaçantes; mais les ongles s'enfoncèrent dans ma chair, je me sentis saisie et secouée furieusement, je perdis connaissance...

Quand je revins à moi, j'étais étendue sur un canapé, dans un petit salon inconnu.

Près de moi se tenaient mon tuteur et le vieux médecin de Bosneuc.

—Enfin! murmura Gildas en me saisissant la main, tandis que son visage blême et crispé se détendait légèrement.

—Vous... n'avez rien? balbutiai-je.

Ce fut ma première pensée.

—Non, rien... grâce à vous, enfant courageuse!

—Et... elle?

—Le docteur, Kerbénec et Servan, qui accouraient derrière elle, ont pu la maîtriser. Mais aussitôt elle a été saisie d'un transport au cerveau et... c'est fini! dit-il d'une voix un peu rauque.

—Que Dieu lui fasse miséricorde! ajouta le docteur.

—Oh! oui!... Et je lui pardonne, pauvre malheureuse! Elle aussi a expié... Comme vous tremblez, Gaita!

—Ses nerfs sont un peu ébranlés, dit le docteur. Le plus pressé est de la transporter à Ker-Euvez... Vous avez fait prévenir pour la voiture, Monsieur Le Guernez?

—Oui, elle va arriver dans quelques minutes, avec ma tante... Calmez-vous, je vous en prie, enfant! ajouta-t-il en penchant vers moi son visage anxieux. Vous n'avez rien à craindre, vous allez rentrer bien tranquillement à Ker-Euvez... et vous ne penserez plus à ce qui s'est passé, n'est-ce pas?

—J'essaierai! dis-je en faisant un effort pour sourire, afin de le rassurer.

Mais je me sentais très agitée, des soubresauts me secouaient sans cesse. Le docteur me fit boire un calmant, et, Mme de Ploëllec arrivait sur ces entrefaites, on me mit bien vite en voiture, puis, dès l'arrivée à Ker-Euvez, au lit, où je demeurai pendant quinze jours, en proie à une fièvre nerveuse qui ne cédait que difficilement.

—Il faudrait que cette enfant-là s'en aille d'ici! déclara le docteur. L'air de la mer ne lui convient pas en ce moment.

—Où souhaiteriez-vous aller, chérie? me demanda Mme de Ploëllec.

Je murmurai:

—A la Mailleraye.

—Je vais écrire à Gildas pour lui demander si la chose est faisable.

Je n'avais revu mon tuteur qu'une fois, depuis l'après-midi tragique. Il était venu, huit jours après, me faire ses adieux avant de partir pour Paris où il avait des affaires à régler. Il comptait ensuite revenir à Ker-Euvez, contrairement à la décision prise avant la mort de sa femme et de son fils. Aucun de nous n'avait parlé de ce qui s'était passé dans le jardin de la petite maison, mais j'avais vu plusieurs fois les yeux de Gildas s'abaisser sur mes mains qui portaient encore la trace des égratignures—comme autrefois les siennes.

Je l'avais trouvé toujours le même, grave et tranquille.

La réponse à Mme de Ploëllec arriva très prompte, et très laconique :

— « Je pars pour la Mailleraye afin de vous faire préparer une installation convenable. Tenez-vous prêtes, toutes deux ; un télégramme vous préviendra quand vous pourrez vous mettre en route. »

— Comment ! Vous venez avec moi ? m'exclamai-je.

— Certainement ! Souffrante comme vous l'êtes encore, je ne vous laisserais pas partir seule.

— Mais, Madame, ce voyage va vous fatiguer !... Et là-bas, la maison est triste, privée de tout confortable...

— Bah ! bah ! qu'importe ! Je suis une vieille casanière, une égoïste, il est bon que je sorte un peu de mes petites habitudes...

Je lui sautai au cou et baisai ses joues ridées.

— Une égoïste, vous ! Oui, une égoïste dans le genre de votre petit-neveu, qui pense toujours aux autres avant lui-même !... Mais je refuse ce sacrifice de votre part ! Je vais écrire à Mme Bardier, elle trouvera peut-être quelqu'un qui puisse me tenir compagnie...

— Et moi, je vous dis que je veux connaître la Mailleraye ! déclara péremptoirement la vieille dame. Je veux voir cette chère Luzette dont vous m'avez parlé, et vous entendre de nouveau me raconter près d'elle la légende de Renaud d'Arbères et de la belle ondine.

— Alors, si vous voulez !... murmurai-je, vaincue et toute joyeuse.

CHAPITRE XV

Une désillusion m'attendait à la Mailleraye. J'avais compté y trouver mon tuteur. Mais Philomène nous apprit qu'il était parti l'avant-veille pour l'Allemagne. Dans une lettre que reçut ce même soir Mme de Ploëllec, il s'excusa de ne nous avoir pas attendues, un ami lui ayant télégraphié de venir le rejoindre à Francfort, d'où ils partiraient aussitôt pour un voyage à travers les provinces rhénanes.

La Mailleraye me parut dès lors morne et triste, en dépit des quelques

améliorations que Gildas y avait fait faire hâtivement. J'errais sans entraînement aux alentours, suivie de Tap et de Miquette, toujours fidèles, mais qui me regardaient avec un air de dire : Comme elle est changée !

Oui, j'étais changée ! L'enfant avait disparu, je sentais palpiter en moi je ne sais quoi d'obscur, d'indéfinissable, de douloureux, et de très doux pourtant !

De Limoges, où elle se trouvait chez son frère, Mme Bardier vint passer quelques jours à la Mailleraye. Je sentis se poser plusieurs fois sur moi ce regard observateur qui faisait dire à ses élèves : « Madame nous fouille l'âme » ; et la veille de son départ, je l'aperçus de loin en grande conférence avec Mme de Ploëllec, dans une allée du parc.

— Est-ce drôle que tu ne puisses pas refaire un peu la mine à l'air du pays ! me dit un jour Philomène. Tu es plus pâle encore qu'en arrivant, et tu maigris, sûrement !

Je levai insouciamment les épaules. Mais je me rendais bien compte que l'ennui pesait sur moi — en même temps qu'une mélancolie que rien, dans notre solitude, ne venait distraire.

J'allais fréquemment m'asseoir et travailler au bord de la Luzette. Par une après-midi un peu grise, je m'y rendis et m'étendis à demi dans l'herbe haute. Un souffle léger ridait l'eau tranquille, glissant doucement sur ses cailloux gris. Elle était très verte aujourd'hui, très claire, et pourtant si mystérieuse toujours !

— Je voudrais savoir !... murmurai-je.

Quoi ?... Je ne le précisais même pas en moi-même. Je sentais vaguement qu'il existait, au fond de deux prunelles de la nuance de cette eau, un secret dont je souhaitais connaître le mystère...

Un frôlement sur l'herbe me fit tourner la tête. A quelques pas de moi, je vis Gildas Le Guernez... je rencontrai son regard, et je sentis un frisson de bonheur courir en moi —

car jamais, jamais il ne m'avait regardée ainsi!

Il s'avança vivement, et mit un genou en terre pour se trouver à ma hauteur.

—Ma tante m'a écrit que vous vous ennuyiez ici, que vous dépérissiez... et que ma présence vous ferait plaisir! murmura-t-il doucement en me prenant la main.

—C'est vrai!... Gildas, je... je désirais tant vous revoir! Je vous aime tant!

Tout à coup, les sanglots me suffoquaient. Il m'attira contre lui, en disant d'un ton d'inexprimable tendresse:

—Ne pleurez pas, enfant chérie. Puisque vous m'aimez, et que je vous aime, je serai votre époux, votre guide, votre compagnon pour la vie!

—Gildas!... Oh! c'est trop de bonheur! balbutiai-je.

—Ma Gaïta, il n'y en aura jamais trop pour vous, chère petite âme si droite, si simple, dont j'ai suivi avec tant de joie la prompte éclosion!

—C'est votre exemple qui m'a fait tant de bien! Mais n'avez-vous pas peur que je sois bien peu raisonnable pour devenir votre femme?

—Non, non, je ne crains rien! dit-il avec un sourire. Telle que vous êtes, c'est ainsi que je vous veux. Les responsabilités de la vie se chargeront vite de vous mûrir.

—Et j'essaierai de vous rendre très, très heureux... pour que vous oubliiez! murmurai-je.

Sa main frémit un peu dans la mienne, ses yeux se voilèrent un instant de mélancolie. Un long moment, nous demeurâmes silencieux. Devant nos yeux s'évoquait l'image de la pauvre folle dont la petite maison de la falaise avait été le tombeau anticipé.

—Pourquoi êtes-vous parti avant que nous arrivions ici, Gildas? demandai-je tout à coup, afin de l'éloigner de ces tristes pensées.

—Parce que je m'étais aperçu, à Ker-Euvez, que vous m'aimiez sans vous en douter, pauvre petite fille! Et il me paraissait plus délicat, à cause de mon rôle de tuteur, de m'éloigner

afin de vous laisser m'oublier un peu. Cet hiver, vous auriez été dans le monde, vous auriez vu d'autres jeunes gens, vous auriez comparé...

—Des jeunes gens dans le genre de M. Darblon! Merci bien!

Il se mit à rire.

—Il ne vous plaît décidément pas, ce pauvre Antoine? Mais tous ne lui ressemblent pas... Donc, pour finir mon explication, je m'étais résolu, quoi qu'il m'en coûtât, à ne pas vous revoir de plusieurs moi. Mais voilà que ma tante m'a écrit de revenir, si je ne veux pas être cause de votre mort. Elle m'assure que vous ne m'oubliez pas; que mon absence ne servira qu'à vous faire souffrir; que c'est avec moi seulement que vous serez heureuse... Bref, la chère tante Armelle se montre si éloquente que je boucle mes malles, serre la main de mon ami ahuri, et reprends le chemin de France.

—Oh! la bonne tante chérie! Comme je vais la remercier tout à l'heure!... Comme elle nous a bien devinés, Gildas!

Oui, depuis longtemps, avant même que nous ne nous rendions compte de l'attrait qui germait en nous. Elle s'en désolait alors, sachant que la souffrance seule en serait le résultat. Maintenant, Dieu nous réunit par ses mains. C'est un vrai bonheur pour elle, pauvre tante Armelle qui a tant pleuré en secret sur mes épreuves!

...
Nous eûmes de longues fiançailles, qui ne devinrent officielles qu'au printemps. Bien que, virtuellement, la pauvre Marie-Joséphine fût morte le jour où sa raison avait sombré dans la folie, Gildas portait strictement son grand deuil. Je passai une partie de l'hiver à l'hôtel Le Guerneux, suivant des cours sous la direction d'une personne distinguée que mon tuteur avait placée près de moi en qualité d'institutrice et de dame de compagnie, et allant un peu dans le monde avec Mme Le Guerneux. Puis, vers la fin de janvier, je partis pour Ker-Euvez, où je devais rester jusqu'à mon mariage, qui serait célébré dans la petite église de Boséneuc.

La correspondance était presque quotidienne entre Gildas et moi. Puis il venait souvent passer une huitaine de jours dans la chère vieille maison, et c'étaient entre nous de longues et délicieuses causeries.

Mme de Ploëllec rajeunissait en nous regardant: Jobic, Servan et Jeanne-Marie exultaient... Et Mathurine, elle-même, rendait les armes.

Il est vrai que Gildas s'en était expliqué catégoriquement avec elle. Dès le premier séjour qu'il fit à Ker-Euve, cette année-là, il lui déclara tout net qu'il n'entendait pas voir faire une mine pareille à sa fiancée. Mathurine se mit à sangloter, en marmottant que ces yeux bleus-là avaient encore ensorcelé M. Gildas... A quoi il riposta:

—Oui, ils m'ont ensorcelé, mais pour mon bonheur, ceux-là. Tâche de ne pas l'oublier, Mathurine!

Dès lors, la vieille femme fut moins revêche, et, peu à peu, son humeur s'adoucit à mon égard, à mesure qu'elle voyait l'inanité de ses craintes. Mais je crois bien qu'elle ne me pardonna vraiment mes yeux bleus que le jour où d'autres, tout semblables, brillèrent dans un tout petit visage d'enfant — du fils dont la naissance vint effacer jusqu'au dernier les douloureux regrets de Gildas.

Maintenant, les chers yeux verts me laissent lire toutes leurs pensées, ils n'avaient plus de mystère pour moi, depuis l'instant où, sur les bords de la Luzette dont je ne cherchais plus à pénétrer le secret, j'avais lu en eux le beau secret d'amour qui devait faire de Gaïta Valprez, l'indépendante, la petite vagabonde de jadis, la plus heureuse des épouses et la plus soumise, comme l'exigeaient son âge, son inexpérience et la tendre estime inspirée par celui dont elle était la compagne pour toute son existence terrestre. Le tuteur autrefois détesté était devenu, de par mon libre choix, mon tuteur pour la vie!

FIN

NE MANQUEZ PAS DE LIRE

dans le prochain numéro de

La Revue
Populaire

LE ROMAN COMPLET

INTITULÉ :

Le Grand Amour de Bérangère ou l'Hôtel Woronzoff

Par MARIE MARECHAL

En vente dans tous les dépôts

15c.
le numéro



LE COMMUNISME N'EXISTE PAS EN RUSSIE

L'expérience communiste est manquée, écrit M. Henri Béraud, dans le "Journal" de Paris, au retour d'un voyage en Russie.—Il n'y a pas plus d'égalité dans les pays soviétiques que dans les pays capitalistes.—Ne vivent bien en Russie que les bolchévistes riches.—Le paradis communiste, promis par la Troisième Internationale, est un leurre.

Comment vit-on en Russie ? Assez bien lorsqu'on a beaucoup d'argent ; fort mal lorsqu'on en a peu ; et lorsqu'on n'en a point, on crève. Tous les vieux sont crevés, et tous les bourgeois crèveront, car on leur refuse et le droit de travailler et la permission de quitter la Russie.

Quant aux autres, ceux qui ont pu se dire "prolétaires", ils en ont pour leurs roubles, peu ou beaucoup. Cela dépend de leur condition.

"Quoi, s'écrieront les Français, que nous parlez-vous de condition ? Qu'est-ce à dire ? La Russie n'a donc pas réalisé la révolution sociale ? Il y aurait, à vous en croire, des camarades riches et des camarades pauvres ? Que racontent donc nos communistes ?"

Et les gens curieux, s'adressant au reporter, lui demanderont de les renseigner sur le marxisme appliqué, sur l'égalité économique, sur la "répartition des objets de consommation", sur les cités harmonieuses, sur l'abolition définitive et complète de l'instinct de propriété—enfin sur tout ce

qui, en banlieue parisienne, fournit des thèmes à l'éloquence bolchévique.

J'en suis fâché pour nos futurs commissaires du peuple, mais ce qu'ils racontent de l'U. R. S. S. dans les feuilles et les réunions publiques ne ressemble en rien à ce que tout voyageur impartial y peut observer.

En fait, l'expérience communiste est manquée, l'idée d'égalité (selon Babeuf, Sylvain Maréchal, Fourier, Bebel et Lénine), cette idée qui anima la Révolution d'octobre n'est plus qu'un souvenir. Il est facile et plaisant de railler l'esprit "petit-bourgeois" des Français. Mais un séjour de quelques semaines au pays soviétique montre clair comme le jour que tous les petits bourgeois ne sont pas en France. La Russie n'est plus qu'un régime capitaliste, fondé comme les autres sur l'inégalité parmi les hommes, sur la résignation des faibles, l'appui des forts et la complaisance des pouvoirs. Voilà la vérité.

On se fait en France, et en général dans tout l'Occident, les idées les plus fausses sur les aspects de la vie en Russie. Nous n'avons guère, là-dessus, que les renseignements d'une propagande trop intéressée pour être véridique.

Une fois de plus, il en faut revenir à la comparaison avec le fascisme. Rien, extérieurement, ne ressemble plus à la vie moscovite que la vie romaine : cortèges, emblèmes, crainte, silence. C'est-à-dire que la réaction et la révolution n'ont, après elles, laissé aux hommes déconcertés qu'un

être sombre et masqué, le Dictateur inconnu, qui ne saurait subsister sans l'adhésion de certains groupes — nécessairement avantagés au détriment des autres. A parler brutalement, il s'agit de deux fascismes. Mais celui de Moscou est un fascisme israélite. C'est pourquoi, sans doute, il eut pour premier soin de planter son drapeau sur les banques.

En fait, **l'expérience communiste** a pris fin en 1921, au commencement de novembre, lorsque Lénine alla, devant la Conférence du parti, prononcer un discours que l'on peut considérer comme historique. Lénine disait :

“Il faut revenir en arrière, battre en arrière; le commerce par voie d'échanges n'a pas réussi... Nous en sommes arrivés à un recul non seulement vers le capitalisme d'Etat, mais vers la réglementation du commerce, vers la reconnaissance de l'argent...”

Lénine ajoutait : “Reculons pour reprendre l'offensive.” Mais n'est-ce point l'exorde de tous les ordres de retraite? La vérité est que, depuis ce discours célèbre, le régime soviétique ne se dirige pas **vers** le capitalisme d'Etat. Il est dedans. En plein. Et l'U. R. S. S. ne s'est pas bornée à reconnaître l'argent. Il en frappe à sa devise.

Les citoyens qui, théoriquement, sont tous au service de l'Etat, reçoivent un salaire qui varie suivant leur rang, leurs capacités—ou leur loyalisme. De cet argent, ils font ce que bon leur semble. Boutiques, estaminets, restaurants, théâtres, voitures, logements, tout cela qui est l'Etat absorbe pour la plus grande partie les salaires. L'impôt fait le reste. En principe, l'économie individuelle est abolie. L'Etat avale et dégorge la

monnaie, sans relâche, et comme, en doctrine soviétique, l'Etat c'est tout le monde, l'Etat produit, répartit et consomme. Un commerçant, un amiral, un laveur de vaisselle sont les instruments de l'orchestre social. Et l'Etat est banquier, tailleur, libraire, cocher, parfumeur, hôtelier. L'Etat est modiste.

“Telle est en gros la doctrine qui, succédant — **momentanément**, disent les chefs de la Troisième internationale—au pur communisme, est appliquée au peuple russe. Avec une rigueur scientifique? des dirigeants soviétiques le prétendent.

Toujours est-il que, de ce régime, nous voyons disparaître la fameuse “monnaie de travail”, qui cède la place à la monnaie métallique. De même, la propriété foncière a disparu, mais la thésaurisation n'est pas impossible, et déjà, le capital-travail ne domine plus le capital tout court. La loi interdit de s'enrichir au-delà d'un certain chiffre et l'héritage est aboli. Mais rien n'interdit la donation entre vifs. Défense de s'enrichir. Mais le gouvernement de Moscou lance un emprunt à lots avec un gros lot de millions de francs-papiers...

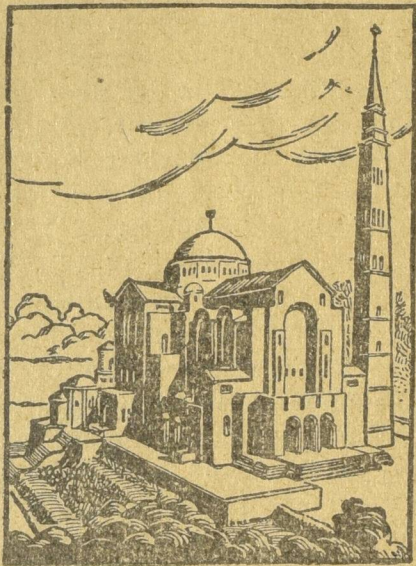
Ne sourions pas. Toutes les institutions humaines ont leurs faiblesses. Admettons donc qu'au point où ils en sont, les soviets réussissent à imposer leurs principes. Admettons que, sans dérogation aucune, les citoyens soient salariés par le régime, logés par lui et ne consomment que chez lui. Admettons que, sans dérogation aucune, les citoyens soient salariés par le régime, logés par lui et ne consomment que chez lui. Admettons que, par la vertu de ce système, il n'y ait en Russie qu'une catégorie de citoyens, également riches, également pauvres, ou,

si l'on veut, également désintéressés, tous fonctionnaires.

Eh bien, qu'est-ce donc, en bonne sociologie, que ce régime-là, si ce n'est le **capitalisme d'Etat** ? Cela, je pense, ne saurait souffrir aucune contradiction. Il faut donc que la Troisième Internationale en prenne son parti. Le paradis communiste que l'on avait promis aux émeutiers d'octobre, le "droit aux biens" que l'on proclame partout, tout cela se traduit par le régime de socialisation des services publics et des organismes commerciaux, tel que le professait en France M. Victor Augagneur vers 1905.

LA BASILIQUE DE L'IMMACULEE-CONCEPTION A WASHINGTON

Les catholiques de la capitale des Etats-Unis font construire en ce moment à la Sainte Vierge une magnifique basilique en style roman moder-



ne, aux lignes simples et austères. L'église aura plus de 500 pieds de longueur, 225 pieds de largeur et le campanile atteindra environ 375 pieds de hauteur.

LE SOLEIL TUE LES BLONDES

Une chose est certaine,— que les blondes sont plus communes au nord qu'au sud. Soixante-dix pour cent des Suédoises et des Norvégiennes sont blondes, ainsi que quarante pour cent des Allemandes du Nord, tandis qu'on ne rencontre que deux pour cent de blondes chez le peuple français. En Italie, moins de trois mille personnes ont les cheveux blonds et les yeux bleus, et presque toutes appartiennent à des familles aristocratiques qui, naturellement, ne travaillent jamais au soleil!

Un savant remarque aussi que les blonds et les blondes disparaissent rapidement aux Etats-Unis et soutient que les familles de blonds et de blondes ne peuvent survivre, au sud du Saint-Laurent, au-delà de trois générations.

Le Saxon est un être vigoureux et se maintient en bonne santé, sous n'importe quel climat, voire aux Tropiques. Mais si un blond épouse une blonde et qu'ils vont vivre tous deux dans un pays chaud, leurs enfants sont rarement forts. La famille s'éteint à la troisième génération. Elle est tuée par le soleil.

COMMENT GUERIR LES IVROGNES

L'île de Guernesey s'est débarrassée des ivrognes au moyen d'un procédé original. Aussitôt qu'un individu était arrêté en état d'ivresse sur la voie publique, il était immédiatement photographié et son portrait était affiché dans tous les établissements, cafés et débits de boissons de l'île, avec interdiction aux débutants de lui servir à boire. Cette publicité fut efficace.

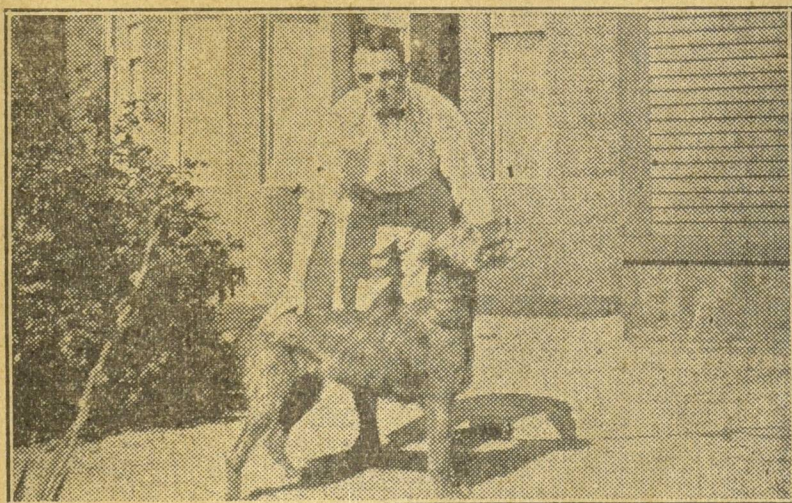
LE CHENIL

Par ALBERT PLEAU

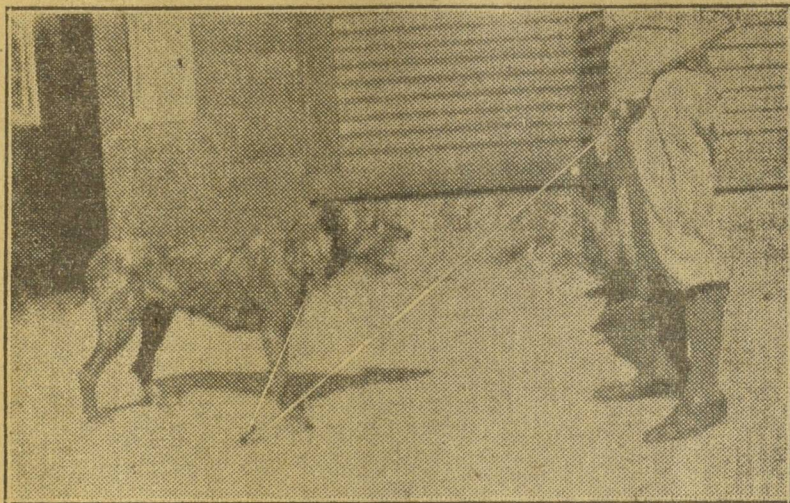
LEÇON DE DRESSAGE

Pour faire l'assis, le couchée et debout, figure 1, appuyez de la main sur la croupe jusqu'à ce qu'il soit assis, figure 2, puis éloignez-vous peu à peu afin d'habituer le chien à rester seul en place, figure 3. Prenez les deux pattes du chien, figure 4,

mettez-le au couchée, figure 5. Puis éloignez-vous à environ 25 pieds et commandez debout, figure 6. Afin que le chien ne se déplace on aura soin de placer un anneau dans le plancher. On passera le cordeau dans l'anneau, alors on pourra retenir le chien en place.







ECHOS DE L'ELEVAGE

Au Royal Canine Kennels, propriété de Mme A. Riou, la chienne Pomeranienne Mary of Wilson, a mis bas une belle nichée, par Pomona Stylish Dazzler. Le même chenil possède deux jeunes chiens de couleurs orange, issus de Queeny Perle et de son fameux étalon Wilson.

* * *

M. A. S. Watson a acheté du Belgium Kennels un jeune Alsacien fils de Fugo of Carnagey.

* * *

Le même chenil a vendu à M. et Mme A. J. Laurin une chienne Groenendaël du nom de Pan-

ther, fille de Belga et de Lierreau et petite-fille du fameux Galopin.

* * *

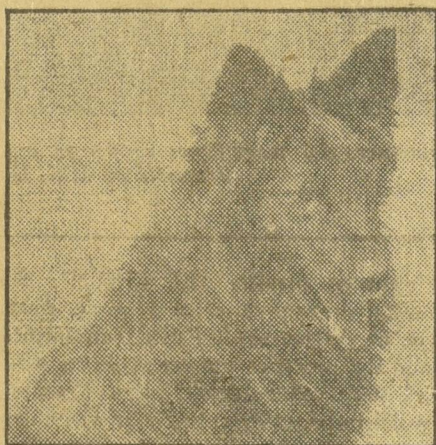
Le chien Alsacien Rex de Mme L. David, de la rue St-Denis, est en dressage à l'académie de dressage de MM. Domus et Huet.

* * *

Au chenil de la ferme Excelsior, St-Vincent de Paul, P. Q., la chienne Alsacienne (Berger allemand) "Dora", a mis bas une nichée de six petits tous très robustes.



FUGO OF CARNAGEY. Etalon, Berger Allemand, du Belgium Kennels, Regd.



LIERREAU. Fameux Groenendaël, du Belgium Kennels, Regd.



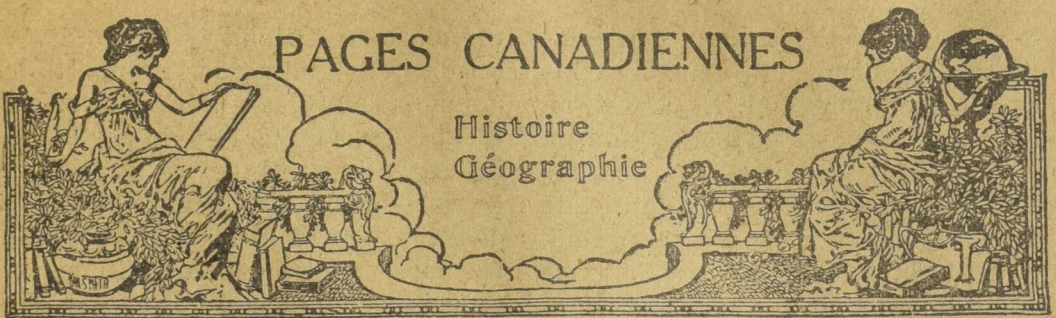
Quelques-unes des magnifiques coupes en argent gagnées par les chiens Policiers du Belgium Kennels. Propriété de MM. Domus et Huet, Montréal.

Vient de paraître "LE CHIEN". Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de Police, entraînement pour Exposition et traitement de ses maladies. Beau volume de 200 pages. Nombreuses illustrations. Prix: \$1.25. En vente dans toutes les librairies, ou chez l'auteur, Albert Pleau, St-Vincent de Paul, Qué.

AVIS AUX INTÉRESSÉS

Le Chenil répondra à toutes demandes d'informations sur les races canines, ainsi que sur les maladies du chien. Prière d'envoyer un timbre si on désire une réponse personnelle. Adressez:

LA REVUE POPULAIRE,
Dépt. du Chenil, 131 Cadieux, Montréal.



UN INSTITUTEUR ET INSPECTEUR D'ÉCOLES DU BAS-CANADA AU MILIEU DU XIX^e SIECLE

C'est une figure du passé bien sympathique et pas tout à fait oubliée que celle de M. François-Xavier Valade, "écuier" de la paroisse de Longueuil, né en 1804, décédé voici une quarantaine d'années, et qui voua sa vie tout entière à l'enseignement.

L'existence de ce gentilhomme intéressera évidemment toutes les personnes qui continuent son œuvre, instituteurs ou institutrices, inspecteurs ou commissaires d'écoles, ainsi que tous ceux avides de biographies et d'anecdotes du siècle dernier. Elle jette en même temps quelque clarté sur une carrière où l'on ne s'enrichit pas encore, il va de soi, mais qui présente toutefois de nos jours beaucoup plus d'attrait qu'à l'époque de M. Valade.

C'est le 10 mars 1847, que M. F. X. Valade obtint son diplôme d'instituteur. Il apporta à sa tâche tant d'intelligence, d'initiative et de zèle que six ans plus tard, en 1853, il était nommé inspecteur d'écoles. Conjointement avec MM. H. Hudon, L. V. J. Villeneuve, A. F. Truteau, prêtres, Jacques Viger, George Weekes et Paul Filiatrault, il formait le Bureau des Examineurs Catholiques pour la cité de Montréal.

Nous avons vu le parchemin jauni, avec l'en-tête de la "Province du Canada" et signé M. William Rowan, administrateur de la Province du Canada et lieutenant-général commandant des forces, qui lui décernait ce titre, un titre très honorable mais qui lui conférait de lourdes responsabilités. Car il faut dire que les sept inspecteurs ci-haut nommés avaient charge d'un district très vaste, qui comprenait, en outre de la cité de Montréal, les comtés d'Hochelaga, de Jacques-Cartier, de Soulanges et de Vaudreuil.

Et un travail aussi important et aussi pénible n'était guère rémunéré. En effet, il appert de l'acte du Ministère de l'Instruction Publique accordant à M. Valade une pension, quand celui-ci prit sa retraite en 1875,—à l'âge de soixante-treize ans,—après avoir consacré vingt-huit années de sa vie à l'enseignement, que les inspecteurs avaient alors un traitement d'un peu plus de mille dollars par année.

On pourrait raconter sur M. Valade une foule d'anecdotes qui illustrent sa bonté, sa probité, son grand savoir, son esprit de travail et aussi sa distraction.

Il lui fallait trois mois pour faire sa tournée d'inspection. Et c'est en voiture, hiver et été, qu'il devait visiter toutes les écoles de son territoire. Pendant dix années, il eut les services

du même charretier. Les hôtels n'existant pas sur leur route, tous deux logeaient chez l'habitant. Et c'était au charretier à choisir la bonne maison où l'on aurait bonne table et bon lit. Celui-ci jugeait de l'hospitalité de l'hôte au chien qui gardait sa maison. Si ce dernier était maigre, on ne pénétrait pas chez son maître.

Ses journées entières, il les consacrait à l'étude et à la lecture. Y avait-il de la visite chez lui, M. Valade descendait au salon faire ses civilités et, au bout d'une demi-heure, remontait dans son cabinet de travail. Il lui arrivait très souvent aussi de se priver d'un repas pour ne pas interrompre la lecture commencée.

Mais il n'était pas si grave qu'il ne sut rire à bon escient. Un jour qu'il se présentait à une école des "rangs", pour la visite annuelle, il fut reçu par le chant de "Le voici l'Agneau si doux". Il comprit très bien que l'institutrice, ne sachant qu'imaginer pour lui bien souhaiter la bienvenue, n'avait rien trouvé de mieux que ce cantique, sans comprendre qu'il ne peut servir à tout le monde... Les enfants chantaient de si bon cœur qu'il eut du mal à les faire taire. Jamais, rappelait-il plus tard, il n'avait reçu accueil plus enthousiaste.

LA CHASSE DANS NOTRE PAYS

Abondance du gibier dans chaque province du Dominion.— Efficacité des mesures de conservation

Ces renseignements nous sont donnés par le bulletin du ministère de l'Intérieur, à Ottawa, bulletin intitulé: "Les Ressources Naturelles du Canada":

Le progrès de la civilisation en amenant la disparition des forêts et leur

remplacement par des terres cultivées a causé l'extinction de la plupart des animaux sauvages—plus particulièrement le gros gibier—de la partie méridionale du continent et a forcé les espèces survivantes à chercher refuge dans les vastes forêts, les régions montagneuses et les autres solitudes du Canada septentrional qui constituent, depuis l'époque la plus reculée, l'habitat d'un grand nombre d'espèces.

Les particularités physiques du Canada, ses lacs innombrables, ses immenses forêts, et ses vastes prairies dénuées d'arbres, jointes à la situation géographique du pays, ont contribué à la multiplication de la faune, particulièrement dans le Nord. On rencontre dans ces régions des espèces propres à l'Amérique septentrionale, telles que le bison, l'orignal, le wapiti, le caribou, l'ovibos, le mouflon, le bouquetin des Rocheuses, l'antilope, de même que des animaux féroces tels que l'ours gris, le lynx et le chat sauvage.

C'est à la prévoyance de l'administration fédérale et des gouvernements provinciaux que notre génération est redevable de l'existence au Canada de vastes réserves où le gibier erre en toute liberté et où il se multiplie rapidement. Grâce à cette sage politique, notre gibier est aujourd'hui protégé non seulement dans de grandes régions forestières situées dans les parties inhabitées du pays, mais aussi dans de nombreuses réserves établies à plusieurs endroits dans le voisinage des groupements de la population. Comme nous venons de le dire, le gibier se multiplie fort rapidement dans ces réserves et se répand dans les régions de chasse avoisinantes, dont le repeuplement se trouve ainsi assuré. Grâce à ces conditions et aux lois re-

latives à la conservation du gibier, chacune des provinces canadiennes est en mesure d'offrir aux chasseurs l'occasion de se livrer à leur sport favoris sans qu'il y ait danger de voir la faune disparaître un jour.

Dans les provinces de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick le chasseur peut choisir entre plusieurs régions d'accès facile. Ainsi, dans certains districts peu éloignés des voies de communication, il lui est possible de s'installer dans un village et d'effectuer dans les alentours des excursions quotidiennes au cours desquelles il chassera le canard, l'outarde ou autre gibier à plume ou menu gibier à poil. S'il le préfère, il peut se rendre en voiture, à pied ou en canot dans des régions plus reculées où se rencontrent l'ours, l'orignal, le chevreuil, le chat sauvage, le loup, le canard, l'outarde, la perdrix, le faisan, le pluvier, la poule des prairies, la caille, le tétras.

Les provinces de Québec et d'Ontario renferment dans leurs limites quelques-unes des régions les plus giboyeuses de l'Amérique. Bien que, dans quelques districts du Québec, le droit de chasse ait été concédé à des clubs régulièrement constitués, il existe encore de vastes étendues où tout le monde a le droit de chasser l'orignal, le chevreuil, le caribou, l'ours, le loup, le lièvre, le canard, l'outarde, la perdrix, le faisan, le pluvier, la caille et le tétras. L'Ontario possède un si grand nombre de régions de chasse facilement accessibles que, en faisant son choix, le chasseur n'a qu'à tenir compte de la distance qu'il est prêt à parcourir et de la sorte de gibier qu'il préfère. S'il désire chasser le gibier à plume, le menu gibier et le chevreuil, il les trouvera

en abondance à proximité des districts colonisés du sud de l'Ontario. Quant aux régions de chasse au gros gibier, tous les sportsmen s'accordent à reconnaître qu'elles sont surtout comprises dans le territoire qui s'étend au nord et à l'ouest de la rivière French.

Bien que l'Est du Canada, à cause de sa proximité des parties les plus peuplées de l'Amérique du Nord, reçoive chaque année le plus fort contingent de chasseurs non-résidents, les provinces des prairies, c'est-à-dire le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta sont également visitées par un grand nombre de sportsmen. Dans les parties non boisées de ces trois provinces, l'amateur de chasse au gibier à plume trouvera l'outarde et le canard en abondance, de même que la poule des prairies, la perdrix, le râle, la foulque et le pluvier. Les régions boisées du nord sont peuplées de gros gibier tels que l'orignal, le chevreuil, le caribou, l'ours et le loup. La chasse au bison, à l'élan et à l'antilope est toutefois interdite.

La Colombie-Britannique et la partie occidentale de l'Alberta, c'est-à-dire la région comprise entre les contreforts de l'est des Rocheuses et l'océan Pacifique, offrent un frappant contraste avec les autres parties du pays, tant sous le rapport des espèces d'animaux qu'on y rencontre que sous celui des méthodes de chasse. On y trouve le mouflon, l'haplocère, le cougar ou lion des montagnes et l'ours gris, ainsi que l'orignal, le caribou, le chevreuil et l'ours. Le gibier à plume comprend le tétras, la perdrix de Hongrie, la poule des prairies, le faisan et plusieurs variétés d'oies et de canards de même que plusieurs autres oiseaux de moindre importance. Les méthodes y sont quelque peu différentes de cel-

les que l'on emploie dans les autres provinces canadiennes, en ce que l'on se sert de chevaux de bât pour le transport des approvisionnements, de sorte qu'il faut un temps considérable pour se rendre au lieu choisi et en revenir.

Le Canada accueille avec la plus grande cordialité les chasseurs qui apprécient les avantages qu'il leur offre et se conforment aux mesures prises en vue d'assurer la conservation de la faune. Le ministère de l'Intérieur a réuni un grand nombre de renseignements sur les conditions de chasse au Canada et il les complète de jour en jour par l'obtention de données additionnelles; il est donc en mesure de fournir aux sportsmen des cartes à grande échelle, et de leur donner des détails précis sur les diverses régions de chasse ainsi que des renseignements d'intérêt général touchant le gibier de toutes les parties du Canada.

LE 7^e GARÇON D'UNE FAMILLE

On désigne sous le nom d'enfant marcou, dans une province de France, la Beauce, le 7^e garçon d'une famille, sans fille intermédiaire, et on le croit investi du pouvoir de guérir les écrouelles.

Dans notre province de Québec, on dit communément d'un 7^e fils qu'il a un don,—un don de guérir. Il est souvent rebouteux.

Le Dr Poirel, de Verdun, France, raconte avoir soigné un marcou, âgé de 3 ans, qui portait sur l'épaule gauche une tache pigmentaire étendue; aucune tache semblable dans la famille. Sa mère avait prédit au médecin, avant la naissance, que si c'était un garçon, il serait marqué.

Un médecin de Montréal dit avoir vu un cas identique. Il s'agit ici d'une

septième fille qui serait marquée d'une tache en forme de feuille sur la poitrine.

Ne croit-on pas chez nous, en certains endroits, que toutes les septièmes filles sont ainsi marquées d'une feuille d'érable?

LES BISONS AU CANADA

Pour les conserver, on en a parqué un troupeau dans l'enclos réservé de Wainwright. En 1909, le nombre de ces animaux était de 709. En 1925, après l'abatage de 2,000 bêtes destinées à la vente, le troupeau en contenait encore 8,000. Une autre réserve a été établie près de Fort-Smith, non loin de la limite de l'Alberta et des territoires du Nord-Ouest: on y parquera 2,000 bisons. Outre ces bisons parqués, il y a un certain nombre de troupeaux à l'état sauvage. Cette expérience est doublement intéressante, pour la conservation d'une race qui se fait rare et l'étude des conditions où ces animaux peuvent prospérer.

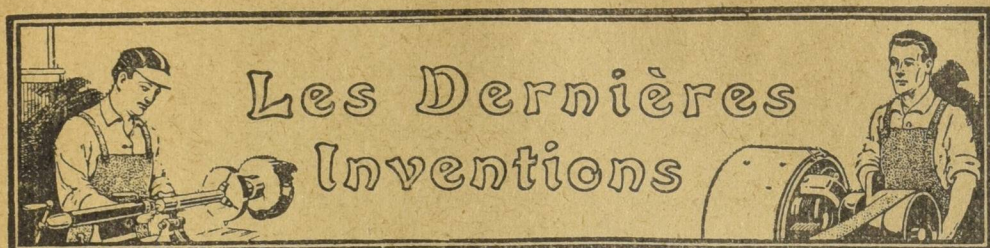
—0—

LA FLOTTE DE LA RUSSIE

— — —

Les Soviets ont vendu à l'Allemagne plusieurs cuirassés du type Borodino, de 32,000 tonnes réservés à la démolition, sept exactement.

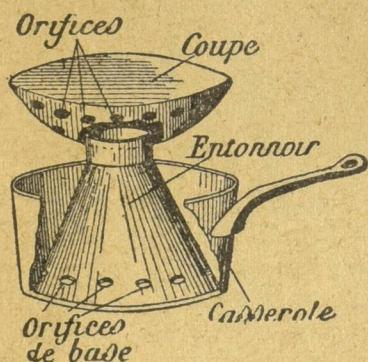
La flotte de la Baltique ne se compose donc plus actuellement que de dix-huit unités combattantes: deux cuirassés, deux croiseurs, huit contre-torpilleurs, six torpilleurs. Sur trente sous-marins, huit seulement peuvent servir. La flotte de la Russie manque, dit-on, d'officiers expérimentés. Le total des équipages se monte à 45,000.



POUR EMPECHER LE LAIT DE DEBORDER LA CASSEROLE

On sait que le lait ne tient pas facilement dans la casserole où on l'a mis à bouillir.

Un inventeur français, M. Saivet, a trouvé un dispositif grâce auquel le lait ne parviendra plus à jouer de mauvais tours: cet appareil, tout en métal, consiste en un cône ou entonnoir, dont la base repose sur le fond de la casserole, et dont le petit orifice débouche dans une sorte de coupelle percée de trous, semblable à une pas-



soire. Celle-ci se trouve au-dessus du niveau du liquide. Quand le liquide commence à bouillir, formant cette sorte de mousse qui d'habitude se répand sur le fourneau, il déborde et va dans la passoire, d'où il retombe en pluie moins chaude dans la casserole, abattant la mousse qui s'y est formée et s'opposant à toute perte.

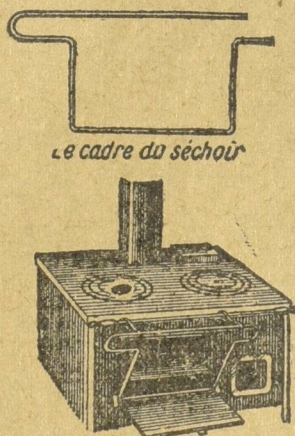
On peut aménager un certain nombre de trous au bas de l'entonnoir pour

permettre un meilleur équilibre de température dans le seil de la masse liquide.

Nous ne doutons pas que ce dispositif puisse rendre de sérieux services aux ménagères trop occupées pour surveiller le lait pendant la durée de la cuisson.

UN SECHOIR A LA PORTE DU FOURNEAU

Voici un modèle de séchoir très facile à établir, et d'un emploi fort commode: il est destiné à être placé devant le four dont on ouvrira la porte; on conçoit que la chaleur dégagée suf-



fira à sécher rapidement les objets qui y seront exposés.

Prenez du fil de fer galvanisé, et courbez-le à la pince dans la forme que nous avons indiquée ci-contre. Les dimensions varient avec celles du fourneau. Avant de commencer à fai-

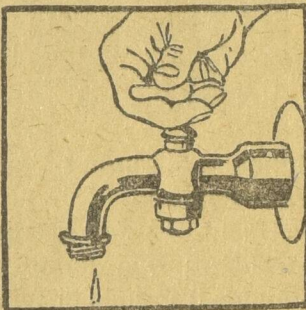
re le séchoir, mesurez approximativement la longueur de fil de fer qui vous est nécessaire. Quand vous avez achevé de le courber, soudez les deux extrémités. Si cette partie vous semble difficile à faire, nouez simplement les deux bouts, ou fixez-les l'un contre l'autre au moyen de fil métallique très fin enroulé serré.

Ceci est la partie principale du séchoir. Pour la suspendre à la tringle de cuivre du fourneau, vous emploierez deux crochets, faits du même fil de fer et également tordus à la pince comme il est indiqué. Le petit côté du crochet doit naturellement être enroulé (avec le jeu nécessaire) directement sur la partie droite du séchoir. L'autre extrémité doit pouvoir se fixer facilement sur la barre du fourneau.

Quand les deux crochets sont fixés, pour mettre en place le séchoir, on ouvre la porte du four, on appuie le petit côté du séchoir dans l'arrêt du dièdre ainsi formé, et on passe les deux crochets sur la barre. On peut alors suspendre les objets que l'on veut faire sécher.

POUR EMPECHER LES ROBINETS DE FUIR

Pour empêcher vos robinets de fuir, servez-vous de la préparation

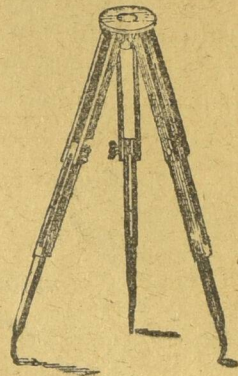


suivante: faites fondre deux tiers d'on-
ce de suif et un petit peu de cire blan-

che; puis dans le mélange fondu, ajoutez un demi-once de graphite finement pulvérisé; remuez jusqu'à ce que ce mélange ait la consistance d'une pommade. Pour s'en servir, on passe un peu de graisse sur la clef du robinet qui fuit.

UN TREPIED PORTATIF NE POUVANT GLISSER

Les trépieds employés par les entrepreneurs, les arpenteurs et les photographes peuvent être grandement perfectionnés, et les risques de glissement presque complètement éliminés en appliquant l'idée que nous indiquons sur le croquis. Cela consiste simplement à recourber la pointe métallique à l'extrémité des jambes, vers



le centre, de manière que le poids du trépied et de l'instrument qu'il supporte enfonce les pointes verticalement au lieu que ce soit en dehors de la ligne droite.

Ceci évidemment remédie à la tendance à glisser qui est d'autant plus prononcée que les pattes de l'appareil sont plus écartées.

VOTRE EVENTAIL ELECTRIQUE PEUT VOUS SERVIR DE SECHE-CHEVEUX

Le séchage des cheveux à l'aide d'un appareil électrique est une mé-

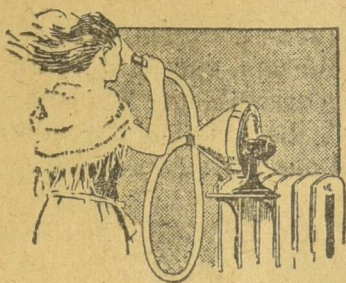
thode simple et commode, mais peu se soucient d'acheter un appareil coûteux, employé seulement de temps à autre. Mais lorsqu'on dispose déjà d'un appareil électrique, tel qu'un éventail ou ventilateur, on peut l'utiliser facilement pour atteindre ce but.

Le dispositif consiste essentiellement en une feuille de métal roulée pour avoir une forme conique, en laiton par exemple, auquel un tube de caoutchouc avec une base est fixé, comme il est indiqué.

On fabrique le cône en coupant une pièce circulaire d'environ un tiers du diamètre en plus que la grille protectrice de l'éventail, en coupant un secteur, en mettant l'une sur l'autre les extrémités ainsi formées, et on les fixe ensemble.

Trois brides de laiton sont rivées au cône, de manière qu'il puisse être fixé solidement au protecteur.

La pointe du cône est ouverte et évasée, de manière qu'un manchon de laiton y soit fixé.



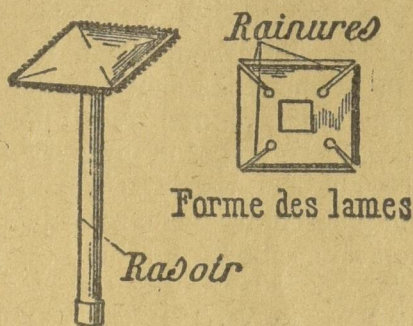
Un tube de caoutchouc du même diamètre est fixé à ce manchon, l'extrémité étant arrondie, comme il est indiqué; on la pousse dans l'extrémité du tuyau pour servir de fixation.

On peut, au besoin, employer comme tuyau la chambre à air d'un pneu de bicyclette, mais il est encore plus commode d'employer le tube de caoutchouc que l'on trouve avec tous les appareils de nettoyage par le vide. Le

séchoir peut être placé près d'un radiateur, ou dessus celui-ci, de manière à fournir de l'air chaud.

UN RASOIR DE SURETE A QUATRE COTES

Un excellent moyen de se raser en faisant une économie de 50 % serait d'utiliser des lames dont toutes les arêtes seraient coupantes. C'est ce qu'a imaginé un inventeur du nom de Bourgogne qui remplace les lames ordinaires à deux tranchants par d'au-

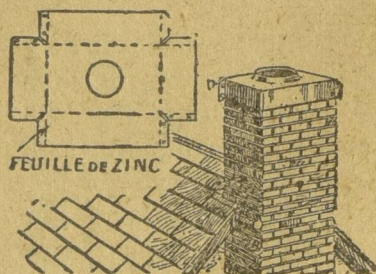


tres dont les quatre côtés peuvent servir. Le dispositif ne diffère pas essentiellement de ceux déjà connus et exploités depuis une quinzaine d'années: il y a un manche cylindrique sur lequel se visse une tête carrée. La lame est prise entre cette tête, un peigne également carré, denté sur toutes ses arêtes, et un contre-peigne.

LE ZINC REND DURABLES LES HAUTS DE CHEMINEE EN BRIQUES

Les cheminées en briques sont sujettes à se briser; elles deviennent plus larges du haut à cause de la température, et les briques ainsi descelées deviennent très dangereuses, spécialement pendant les temps de grand vent. Ce danger peut être évité facile-

ment en construisant un chapeau dans une feuille de zinc, coupée à la forme indiquée sur la gravure et adaptée à la cheminée, en employant des boulons ou des rivets de laiton pour le fixer.



Les bords du trou circulaire sont recourbés pour évacuer l'eau. Le sommet de la cheminée peut être fixé par n'importe qui, pourvu qu'il possède des cisailles à metal et un marteau et qu'il sache s'en servir. On peut employer pour cet usage du fer galvanisé, mais le zinc est plus durable.

UN PETIT BANC INCLINE POUR Y CIRER VOS CHAUSSURES

Voici un petit banc très commode pour cirer ses bottes. Il n'est pas très haut et il a l'inclinaison nécessaire pour que, si l'on y pose le pied, la jambe soit dans une position aisée. Enfin, dans un petit tiroir situé sous le banc, on mettra cirages, brosses et chiffons.

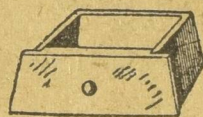
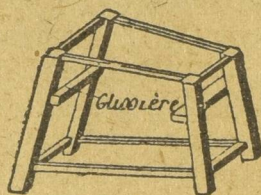
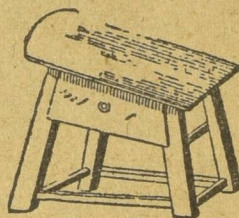
Vous avez besoin de peu de bois, pour les pieds, pour les montants et les traverses, ainsi que pour la planche de dessus qui sera collée sur les pieds ou, si vous avez peur de la fendre, vissée. Il faut lui donner une certaine épaisseur, sous peine de passer à travers en cirant ses bottes.

Reste le tiroir.

Celui-ci que l'on peut très bien supprimer si l'on ne se connaît pas assez d'adresse pour le réussir, est soutenu

par deux glissières en bois clouées à l'intérieur des pieds. Il est oblique.

A part ce détail de forme, le tiroir se fabrique comme tous les tiroirs: le fond est assemblé avec les côtés à rainure et languette, et les côtés entre



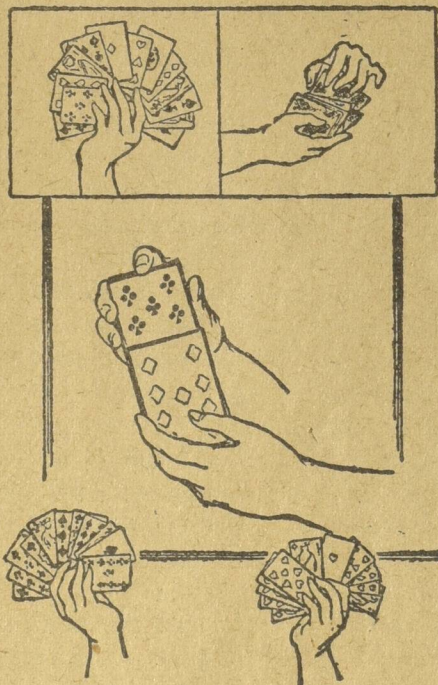
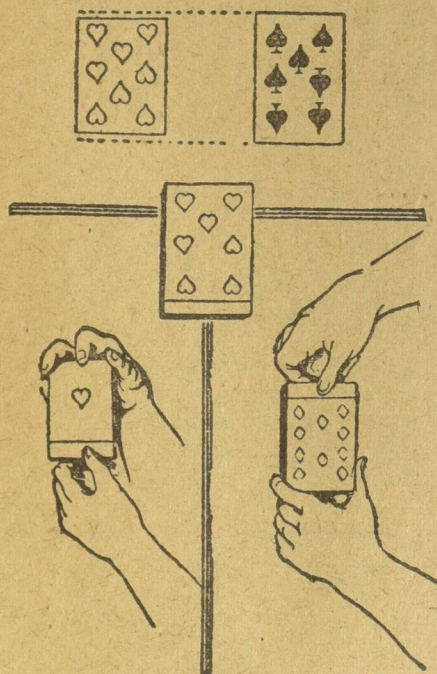
eux à queue d'aronde, avec cette particularité que, sur la tête du tiroir, c'est un assemblage "à queues recouvertes". Les queues d'aronde ne traversent pas toute l'épaisseur du bois.

UN TOUR DE CARTES ORIGINAL

Les rouges et les noirs.—Présentant un jeu de cartes étalées en éventail, vous faites remarquer aux spectateurs que celles-ci sont bien mêlées. Malgré cela, vous les mêlez encore, coupant et battant le jeu copieusement. Après quoi, vous annoncez que vous allez instantanément séparer les cartes rouges d'avec les cartes noires. Le jeu étant bien égalisé, vous le tenez entre les doigts de la main droite, la main gauche se trouvant dessous,

comme si vous alliez encore battre le jeu. Vous comptez: une, deux, trois! et, levant tout à coup la main droite, le jeu se trouve séparé en deux paquets égaux. L'un n'est composé que

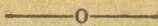
Explication.— Cette curieuse ré-
création dans laquelle l'adresse paraît
nécessaire est la simplicité même. A
l'aide de ciseaux, vous coupez toutes
les cartes rouges dans le sens de la



de cartes noires, l'autre, que vous tenez dans la main gauche qui vient de le recevoir, ne comprend que des cartes rouges. Etalant en éventail ces deux paquets, vous prouvez ainsi que l'expérience a bien réussi.

largeur. Etant, de ce fait, moins hautes que les autres, vous pouvez les retirer aisément du jeu.

Ce truc est imaginé et expliqué par Lum Mégret.



CE QUE L'ON ENTEND PAR DES LOYERS MODERES A PARIS

Nous nous plaignons de la vie chère et de la rapacité de nos propriétaires. Mais que dirions-nous s'il nous fallait habiter Paris? On vient d'y construire, boulevard Murat, des immeubles à loyers modérés. Savez-vous ce que

coûte un appartement dans ces maisons de rapport? 6,000 francs, soit \$1,200 au taux normal, pour 4 pièces; 7,000 francs, ou \$1,400, pour 5 pièces! Et il n'y a ainsi que 215 logements pour 7,000 demandes.

LES PLUS BEAUX VERS DES PLUS GRANDS POETES

BOOZ ENDORMI

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle;
Les souffles de la nuit flottaient sur Golgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature est douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait; l'herbe était noire;
Les grelots des troupeaux palpaient vaguement;
Une immense bonté tombait du firmament;
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'oeil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

VICTOR HUGO

COMMENT ON MESURE LA DISTANCE DES ETOILES

Le nombre des étoiles visibles pour nos instruments d'observation est environ de deux milliards. Ce sont des soleils si lointains qu'ils sont réduits à des points fixes et cependant ils marchent tous dans toutes les directions possibles sans se rencontrer, tellement ils sont éloignés les uns des autres.

Paul Becquerel, dans sa chronique scientifique des "Nouvelles Littéraires", nous instruit des différentes manières au moyen desquelles on mesure la distance qui nous sépare des plus proches étoiles et l'éloignement des plus lointains amas que nous apercevons dans la voie lactée.

Auparavant, on appliquait pour la mesure des distances astronomiques la méthode géométrique. On prenait une base connue, le demi-grand axe de l'orbite terrestre et on visait à chaque extrémité de cette base, avec un appareil de triangulation à quatre mois d'intervalle l'étoile proposée. De cette manière, on obtenait un triangle dont on connaissait un côté et deux angles adjacents, ce qui permettait de déterminer l'angle du sommet de ce triangle, c'est-à-dire sa parallaxe et, par suite, après toutes les corrections nécessaires, sa distance au système solaire.

Mais, de cette manière, on ne pouvait les atteindre toutes. Pour calculer l'éloignement de l'immense majorité des autres étoiles, il fallut attendre une autre méthode. Heureusement, celle-ci fut découverte en 1914 par

un astronome américain, Walter Adams.

Elle reposait sur la détermination de la grandeur apparente et de la grandeur absolue de la lumière des étoiles par la mesure de l'intensité relative des paires de raies de leurs spectres photographiés. Cette méthode était encore plus précise que celle fournie par les mesures directes, car son erreur relative ne dépassait pas 20 p. 100. En outre elle avait le précieux avantage d'être rapide et de pouvoir être appliquée indistinctement à toutes les étoiles. En quelques années, elle permit de déterminer les parallaxes de plus de trois mille étoiles.

Cependant, une grande difficulté restait encore à résoudre, c'était la détermination des distances qui nous séparent des amas d'étoiles et des nébuleuses spirales les plus lointaines pour savoir s'ils faisaient partie de la voie lactée ou si cette dernière ne représentait qu'une fraction de l'univers visible.

Or, en ces derniers temps, en observant les étoiles véritables à période courte, ces astres étranges analogues à l'étoile Delta de Céphée qu'on a appelée des Céphéides, qui, en quelques jours, passent d'un minimum d'éclat comme s'ils étaient agités par de formidables explosions périodiques, on constata ce phénomène capital: c'est qu'il existait une relation constante entre la durée de la période et l'éclat absolu. On avait donc encore

un nouveau procédé pour calculer la grandeur apparente et la grandeur réelle de la lumière de cette catégorie d'étoiles d'où l'on pouvait déduire leur véritable distance. Comme dans tous les amas d'étoiles et dans toutes les nébuleuses spirales résolubles par nos télescopes, on a trouvé des Céphéides; on a pu alors calculer facilement leur éloignement.

Les résultats extraordinaires obtenus ont bouleversé de fond en comble la connaissance que nous avions de l'univers.

— o —

LA TURQUIE SE MODERNISE

Il ne sera plus possible à un Loti ou à un Farrère d'écrire sur la Turquie un livre étrange, car tout ce qui distinguait ce merveilleux pays du reste du monde disparaît chaque jour devant les ambitions modernistes de Kemal Pacha.

Après avoir ouvert les harems, prohibé le port du fez, la coiffure nationale du fez, pour les obliger à porter le melon ou le feutre, continuant sa



politique de modernisation à outrance, le chef de la jeune république turque vient d'enjoindre aux 40,000 derviches tourneurs, hurleurs et siffleurs de son pays d'abandonner leurs pratiques et de se mettre au travail, comme le reste des citoyens.

Les derviches sont des religieux, répandus dans tout le monde musulman, en Turquie, en Arabie, aux Indes, au Maroc, et qui se livrent à des exploits de saltimbanques et qui ont le don d'entretenir le fanatisme religieux des musulmans et de leur permettre de vivre sans rien faire.

Les uns vivaient dans des monastères et les autres à l'aventure, voyageant à travers tout le monde musulman.

Les derviches portent des vêtements misérables, se nourrissent des aumônes volontaires des fidèles et sont censés mener une vie chaste et exemplaire. Malheureusement, ce sont presque tous des coquins et des débauchés, surtout ceux-là qui errent dans les rues et vivent aux dépens de tout le monde. Il se trouve cependant dans les monastères des derviches qui obéissent fidèlement à leur règle et se livrent à l'étude et à la prière.

— o —

L'HOMME QUI VOLA "LA JOCONDE" VIENT DE MOURIR

L'histoire n'est pas encore si vieille qu'il faille en rappeler tous les détails. En 1913, le chef-d'oeuvre de Léonard de Vinci, la Joconde, ce joyau inestimable du musée du Louvre, était ravi à l'admiration universelle. On fut deux ans sans pouvoir relever nulle trace du voleur, sans comprendre davantage le motif qui l'avait animé, cupidité, folie ou patriotisme. Ces deux ans écoulés, le gouvernement italien faisait remettre la toile aux autorités françaises et révélait le nom de l'homme qui l'avait volé au Louvre, Vincenzo Perugia. Il mettait une condition: que le voleur ne fût pas puni.

Ce Vincenzo Perugia, quand il avoua son crime et restitua la toile, déclara

CIGARETTES

Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15^c 20 pour 25^c

OGDEN'S LIVERPOOL

LE FILM

Magazine de vues animées

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
grands studios.*

**VOULEZ-VOUS ALLER AU THEATRE ET AUX
VUES A BON MARCHÉ ?**

Achetez "LE FILM" de février

et servez-vous des **COUPONS** que vous y trouverez et qui vous donnent droit à une réduction de 25 pour cent, 35 pour cent et 50 pour cent sur les prix d'entrée réguliers dans plusieurs théâtres de comédie, vaudeville et vues animées de Montréal et Québec
LE FILM est un magazine de vues animées qui peut rivaliser avec les grandes revues américaines.

*Achetez-le pour ses renseignements nouveaux et ses nombreuses photos sur
beau papier de vos artistes préférés.*

EN VENTE PARTOUT - - - 10 CENTS

Voir coupon d'abonnement page 129

avoir agi par patriotisme. La pensée que le chef-d'oeuvre de peinture de tous les temps avait été volé à l'Italie par les Français (ce qui est faux, François Ier l'ayant acheté de Léonard de Vinci, moyennant la somme de 12,000 livres), lui avait fait tenir le voeu solennel de rendre la toile de Vinci à son pays. Pour cela, il parvint à se faire embaucher comme fonctionnaire au Louvre où il travailla deux années, attendant son heure. Il réussit un jour à tromper les gardiens et, en se dissimulant dans l'une des salles de ce vaste musée, à s'y faire enfermer. Se servant alors d'un couteau, il découpa la toile, la roula, l'enfouit sous sa blouse, sauta d'une fenêtre et gagna la frontière italienne. Parvenu dans son village, il cacha la toile dans le grenier de sa maison où elle resta deux années, sans que Vincenzo Perugia se décidât à en tirer profit, ce qui devait lui paraître impossible, ou à la livrer aux autorités de son pays.

Finalement, poussé par le remords et aussi par la misère, il avoua son crime et rendit son trésor. Le gouvernement accepta ses excuses et le laissa en liberté. Le retour de "la Joconde" à Paris fut marqué par de grandes réjouissances.

Quant à Vincenzo Perugia, il retourna dans son village où, pour son soi-disant acte de patriotisme, on le combla d'honneurs municipaux. Il se conduisit bravement durant la guerre. Les journaux nous apprirent sa mort ces jours derniers.

— 0 —

Un peuple qui s'alcoolise est un peuple qui s'étirole; un peuple alcoolisé est un peuple en voie de disparaître.

* * *

La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas y entrer.

LE TABAC ET LES CHANTEURS

Les chanteurs doivent-ils fumer?

On a émis bien des avis pour et contre. Voici un témoignage d'un exemple qui a du poids, celui du fameux Mario.

Dans un intéressant volume de souvenirs qu'elle publie sur son père, Mme Godfrey Pearse nous dit que l'illustre ténor ne cessait pas de fumer et que, bien des fois, il faillit entrer en scène, tenant encore inconsciemment un cigare entre ses lèvres.

Il fumait même en faisant des exercices. Il essayait généralement sa voix au moment de partir pour le théâtre et dans certaine partition montait jusqu'à l'ut. Quand il était satisfait de cet essai, il se remettait à fumer et continuait jusque dans la voiture qui l'emmenait à l'Opéra.

Très sensible, naturellement, au moindre changement de température, il prétendait que le tabac l'empêchait d'attraper mal à la gorge.

Caruso, de même, fumait beaucoup la cigarette.

— 0 —

UN REMEDE FORT SIMPLE CONTRE LES MAUX DE DENTS

D'après un médecin norvégien, un des meilleurs remèdes contre les maux de dents consiste à mâcher de l'écorce de canelle. Si l'écorce est de bonne qualité, elle a une action sédative sur la sensibilité des nerfs et soulage immédiatement la douleur. En tout cas, ce remède est inoffensif et peut être essayé, quand on se trouve hors de la portée de tout soin dentaire.

ON NE PEUT PREDIRE LE TEMPS AVEC PRECISION QUE VINGT- QUATRE HEURES D'AVANCE



Cette affirmation que nous relevons dans une chronique de Marcel Boll, au "Mercure de France", ne fera certes pas l'affaire des auteurs d'almanachs qui nous prédisent la température d'une année entière...

Tous les savants compétents, écrit-il, sont d'accord pour proclamer que la prévision du temps à longue échéance—au-delà de quelques jours—est une chimère et que si l'on prédit "avec précision" le temps pour les vingt-quatre heures qui vont suivre, le pourcentage des réussites se maintient entre 60 et 70 pour cent, ce qui est déjà un résultat fort encourageant, puisque les prévisions sérieuses doivent éliminer tous les termes vagues—changement de temps à craindre, ondées éparses, amélioration passagère, etc., etc.,—chers aux mazettes de la météorologie qui en ornent leurs bulletins. On ne peut guère affirmer que le pourcentage des réussites croisse très rapidement depuis cinquante ans; cela tient essentiellement à ce qu'en météorologie, on a mis "la charrue devant les boeufs" et que l'empirisme y a régné en maître: la connaissance des causes est encore dans l'enfance et on a voulu prévoir avant de savoir.

—o—

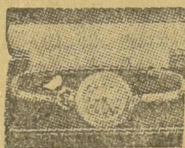
En instruisant l'ouvrier, en éclairant son cœur et son intelligence, non seulement vous l'élevez sous le rapport moral et intellectuel; vous le mettez encore en état de gagner sa vie plus sûrement et plus aisément, d'arriver par ses propres efforts à une position meilleure.

Mon traitement vous offre la santé



Femme, j'ai subi comme vous maux de tête, maux de reins, constipation, attaques de nerfs et insomnies. L'expérience et l'étude m'ont enseigné les remèdes à ces maux. Je puis maintenant vous venir en aide. Envoyez-moi simplement des détails sur votre compte et je vous expédierai absolument gratuit, un traitement d'essai de dix jours. Je suis venue en aide à des centaines de femmes. 25F

MME. M. SUMMERS
BOITE 37 WINDSOR, ONT.



GRATIS

Cette montre sera donnée pour la vente de \$12.00 de graine, ou vous sera envoyée sur réception de \$4.95, prix de la manufacture. Profitez de cette offre, c'est une valeur de \$10.00. Demandez le Catalogue de 500 Bargains Gratis. Adressez: ALLEN NOUVEAUTES, St Zacharie, Qué.

FUMEZ

Le Cigare 1924

EN VENTE PARTOUT :

5 CENTS

Tel. : Plateau 5524

LE FILM

Est le seul Magazine, rédigé en français, qui soit relié directement aux grands studios.

En vente partout: 10 SOUS

LES EGYPTIENS SAVAIENT-ILS MIEUX BATIR QUE NOUS ?

La science des ingénieurs égyptiens en fonction de la pauvreté des moyens mécaniques.—Histoire de l'obélisque de Louqsor, place de la Concorde, à Paris.—Son abatage, sa translation et sa réédification.

Nous avons déjà parlé succinctement, ici même, de la science des anciens ingénieurs égyptiens et comment, malgré la simplicité de leurs moyens, ils élevèrent des monuments qu'on peut trouver moins beaux que les nôtres, que ceux des âges gothiques et de la renaissance, mais qui sont en tout cas durables. L'âge moyen des monuments égyptiens qui nous restent est de trois mille ans.

Dans une chronique sur ce sujet, Jean Lecoq, du "Petit Journal Illustré", s'inquiète de savoir s'il est vrai que penche l'obélisque de la place de la Concorde, lequel pourtant ne broncha pas pendant ses trois mille deux cents ans de séjour dans la terre d'Égypte. A Paris depuis seulement quatre-vingt-huit ans, il donne ses premiers signes de vieillesse... Nos ingénieurs seraient-ils inférieurs à ceux des pharaons ?

On se demande en effet par quels procédés extraordinaires les Égyptiens purent transporter à l'endroit où elles se trouvent, et dresser sur leur socle, toutes ces aiguilles formidables.

Leur science suppléait au manque de procédés mécaniques. La légende antique rapporte que, pour exciter

leur zèle et les engager à entourer l'opération de toutes les précautions nécessaires, Ramsès, chaque fois qu'il s'érigéait un obélisque, faisait attacher à la pointe de l'aiguille son enfant préféré. Le souci de ne point faire courir au prince un risque de mort préoccupait avant tout les ingénieurs. Ils savaient bien que l'échec de l'opération, la chute de l'obélisque, mettant la vie du prince en danger, c'était pour eux-mêmes la mort au milieu des pires supplices.

On peut croire que cette perspective les incitait à ne rien négliger pour que l'érection de chaque monolithe fût entourée de toutes les garanties de succès.

C'est l'un de ces monuments, élevés avec tant de soins et de dévotion, qui se trouve aujourd'hui sur la place de la Concorde, à Paris. Il y en a ainsi dans plusieurs parties du monde. On en connaît trois à Rome, celui du Vatican, celui de Saint-Jean-de-Latran et celui de Caracalla, un à Constantinople, un à Londres et un autre à New-York.

Les empereurs romains avaient commencé à dépouiller l'Égypte de ses "colonnes écrites" — ainsi les Égyptiens nommaient-ils leurs obélisques,—Bonaparte, après sa campagne d'Égypte, eut l'idée de doter Paris d'un des monolithes qu'il avait vus là-bas. Cette idée, cependant, ne fut pas réalisée par lui. C'est seulement sous la Restauration que le khédive Méhémet-Ali offrit à la France l'une des

Toujours de bonne humeur! | *Toujours de mauvaise humeur*

JE MANGE TOUT CE QUE JE VEUX PUIS JE PRENDS UN COMPRIMÉ "SATURAL!"

Un Comprimé SATURAL

JE MANGE PEU ET JE SOUFFRE LE MARTYRE!

Après les Repas fait

Toute la différence au Monde!...

Madame! Mangez tout ce que vous voudrez et tant que vous voudrez — les indigestions, la dyspepsie ne sont plus à craindre. Prenez un COMPRIMÉ SATURAL après les repas et vous n'aurez plus de malaises, plus de brûlements d'estomac, plus de gaz. Les COMPRIMÉS SATURAL se vendent, partout, 50cts la boîte de 50.

Adresser-nous ce coupon avec 10cts pour traitement d'essai.

PHARMACIE LACHANCE - 454, rue Ste-Catherine Est, Montréal

Messieurs:—Ci-inclus 10cts en paiement de 10 Comprimés Satural que vous voudrez bien expédier poste payée à

M _____

"aiguilles de Cléopâtre" restées debout à Alexandrie. L'autre appartenait déjà aux Anglais. Mais Champollion jeune, ayant examiné cet obélisque, constata qu'il était fort dégradé et conseilla au gouvernement français de réclamer à sa place les deux obélisques du palais de Louqsor, tous deux en parfait état de conservation.

Méhémet-Ali y consentit. Ce n'est donc point un seul, mais deux obélisques qui furent offerts à la France...

L'autre obélisque est resté au bord du Nil.

Un grand égyptologue français, Georges Legrain, lequel releva le Temple de Karnac et dont Maspéro disait qu'il avait fait remonter tout un peuple à la lumière, s'efforça tout le temps qu'il fut directeur des fouilles en Egypte, de décider la France à prendre possession de la grande aiguille de pierre qui lui appartient. Le-

grain est mort sans avoir vu son voeu réalisé.

Les générations actuelles s'intéressent infiniment moins que celles qui les ont précédées aux vestiges des grandes civilisations du passé. Sans une publicité savamment dosée et conduite avec cette maîtrise particulière que possèdent les Anglais, les découvertes opérées dans le tombeau de Tout-Ankh-Amon n'eussent point passionné les foules.

C'est au gouvernement de Louis-Philippe que Paris dut de posséder l'obélisque, ce précieux vestige de la plus merveilleuse civilisation d'autrefois. Le baron Taylor avait été chargé de présider au transport du monolithe. Il fit construire à Toulon un bâtiment qui fut appelé le "Louqsor". Les opérations d'abatage, de translation et de réédification furent confiées à l'in-

génieur de la marine Jean-Baptiste Lebas.

Par ses soins, la base de l'obélisque avait été déblayée; du palais au fleuve, un chemin avait été ménagé, une trentaine de maisons de fellahs avaient été achetées et démolies.

Le 1er novembre 1831, l'obélisque fut abattu. Enveloppé d'une carapace de planches, il fut enlevé de sa base et couché mollement sur le sol.

L'opération ne dura pas même une demi-heure. Cela fait, on le glissa doucement sur un chemin de bois, jusqu'à la grève.

L'avant du navire avait été scié. On poussa l'obélisque à fond de cale, on l'assujettit fortement pour que les mouvements de tangage et de roulis ne pussent le déplacer. Puis on rajusta au navire la partie de l'avant précédemment sciée.

Le 23 décembre 1833, deux ans après, car il avait fallu attendre neuf mois une crue du Nil assez forte pour permettre au navire de descendre le fleuve, celui-ci était amarré au pont de la Concorde.

On décida alors de placer l'obélisque sur son piédestal. Par un chemin incliné en maçonnerie, on l'amena du quai jusqu'au socle qu'on avait élevé préalablement. A l'aide d'un système de cabestans et de câbles fixés à un chevalet composé de dix bigues, gros mats de sapins hauts de soixante pieds, l'obélisque fut enlevé et déposé avec toute la délicatesse possible sur son piédestal.

Une foule énorme suivait le travail avec une curiosité haletante. Au pied du monument, l'ingénieur Lebas se tenait immobile, anxieux. La légende assure qu'il étreignait dans sa main droite un pistolet, tout prêt à se faire sauter la cervelle sur place, pour ne

pas survivre à son déshonneur, si l'opération avait échoué.

Les dépenses de cette entreprise furent énormes.

— 0 —

TUNNEL OU PONT RELIANT LA FRANCE A L'ANGLETERRE

Le fameux tunnel sous la Manche, dont on parle depuis plus d'un siècle (l'ingénieur Mathieu l'avait déjà proposé à Bonaparte), semble être définitivement tombé à l'eau. En ces dernières années, sir Bonar Law avait annoncé que le Gouvernement britannique se ralliait à l'idée de rattacher l'Angleterre au continent; l'autorisation de commencer les travaux, sur les plans de sir Francis Fox et de M. Sartiaux, avait, dit-on, été donnée. Et puis, l'on n'en eut plus de nouvelles. Les Anglais sont irréductiblement opposés à ce projet, qui leur inspire de sérieuses craintes pour leur tranquillité.

Or, voici qu'un ingénieur suisse reprend la discussion sur de tout autres bases. Le tunnel effraie les Britanniques? Si l'on s'avisait de le remplacer par un pont, et même un double pont? Un tunnel peut échapper au contrôle, mais un pont, non! Des navires en assureraient la surveillance et verraient tout ce qui s'y passe, tout ce qui y passe. Il paraît que l'idée est sérieusement étudiée. Dans l'esprit de l'ingénieur, deux jetées relieraient Calais à Deal. Jetées très larges sur lesquelles on établirait deux lignes de chemins de fer. Une voie serait réservée à la circulation des automobiles. La construction de ces jetées exigerait soixante-quinze millions de livres sterling...

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

10.000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT PLAPAO A L'ESSAI
ET LE LIVRE DE M. STUART, SUR LA HERNIE, ABSOLUMENT GRATIS

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant nuit et jour qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10.000 malades qui écrivent— M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao, sans frais, pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse, est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie — certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue — nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute — pendant votre travail quotidien — même pendant votre sommeil — ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD que couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En

même temps, ce tampon forme réservoir. Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches — partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et GRATUIT signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi C.O.D. ou un essai douteux.

ECRIVEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet Essai gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10.000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

PLAPAO LABORATORIES Inc.,

2667 Stuart Building., St-Louis,

Missouri, U. S. A.

Monsieur. — Veuillez m'envoyer PLAPAO à l'essai et le livre de M. STUART absolument GRATIS.

Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.

Du tunnel ou du double pont, qui triomphera? Probablement ni l'un ni l'autre. Tant que l'Angleterre sera l'Angleterre, le détroit restera inviolé. Inviolé n'est pas le mot, car les avions ont déjà tranché la difficulté. Et les voyageurs qui ne peuvent s'offrir ni l'avion ni le bateau ont toujours la ressource de traverser le détroit à la nage... (Les Annales)

—o—

LE NOMBRE ET L'ORIGINE DES MOTS QUI COMPOSENT LA LANGUE FRANÇAISE

D'après les meilleurs philologues, le français comprend environ 32,000 mots, dont 12,000 d'origine populaire et 20,000 d'origine savante ou étrangère. Parmi les mots populaires, 4,200 sont des mots simples, dérivés du latin pour la plupart, et 8,000 des mots composés avec les premiers. Ces mots ont formé, aux IX^e et X^e siècles, la langue d'oïl dans le Nord et la langue d'oc dans le Midi, langues qui vinrent enrichir, au XVI^e siècle, les mots savants de la Renaissance. Parmi les 20,000 autres mots, il est curieux de noter ceux que nous valurent des emprunts à l'étranger. Ainsi les Arabes, au XIII^e siècle, nous apportèrent : "caravane, alcool, matelas, magasin, amiral..." Les Italiens, au XVI^e siècle, en apportèrent environ 500. Aux Espagnols du XVII^e siècle, aux Allemands, aux Anglais, pendant le siècle dernier surtout, une foule de mots ont été empruntés et tellement que pour peu que le dictionnaire français continue d'enregistrer des anglicismes ou des termes anglais, tels quels, on pourra s'en servir indistinctement comme de dictionnaire français ou anglais!

Au dictionnaire on trouve encore toutes les créations de la langue savante, les mots suscités par une invention à laquelle on a donné le nom de leur auteur: "guillotine" (appelée ainsi à tort), macadam, mansarde, poubelle, etc., etc.

—o—

LES INVENTIONS LES PLUS SIMPLES SONT LES PLUS PROFITABLES

L'invention de l'épingle de sûreté valut une fortune à son auteur.—Ainsi de toutes celles qui répondaient à un besoin général.—Les plus communes sont les plus payantes.—Profits réalisés par des inventeurs.—L'art d'inventer.

Si vous voulez que votre esprit inventif vous rapporte de forts dividendes, vous n'avez qu'une chose à faire, inventer quelque article qui réponde au besoin du plus grand nombre et qui soit à la portée des bourses les plus modestes, qui délivre ou soulage d'une incommodité de la vie courante et puisse être fabriqué et vendu à peu de frais.

Passez en revue tout le menu fretin des articles d'usage vulgaire et voyez si vous ne pourriez pas les perfectionner de quelque manière, soit en leur faisant rendre le maximum d'utilité, soit en les réduisant au minimum du prix.

Naturellement, il faut pour cela savoir observer.

Les inventeurs sont comme les romanciers de grands observateurs.

Il fallait l'être pour découvrir l'épingle de sûreté, la poignée mobile du fer à repasser, l'épingle à cheveux dentelée, alors qu'on avait déjà la poignée fixe et l'épingle droite et qui ne restait pas dans les cheveux.

Des inventions comme celles-là, parce qu'elles étaient utiles et excessivement bon marché ont rapporté des milliers de dollars aux personnes ingénieuses qui en eurent l'idée.

De même pour le tee (point de départ au jeu de golf) en bois encavé qu'un joueur de golf inventa pour remplacer le petit tas de terre et sable qu'autrefois chacun était obligé de faire pour placer la balle. L'idée était heureuse, le dispositif bon marché. Il s'en vendit tout de suite plusieurs millions; c'était, pour l'inventeur, la fortune atteinte d'un seul coup. Nous pourrions en dire autant de diverses autres inventions, toutes très simples, telles que le bouton de faux-col plat, le talon de caoutchouc, aiguille de machine à coudre avec le chas à la pointe au lieu d'être à la tête, la gomme élastique au bout du crayon de mine, la capsule métallique pour bouteilles ainsi que le muselet, cette armature de fil de fer dont on coiffe le bouchon des bouteilles de vin mousseux et qui est serrée au goulot de la bouteille, les diverses clefs pour ouvrir les boîtes de conserves, le film autographique, la chaîne antidérapante, et des centaines d'autres du genre.

Le cinéma et le radio, de même que l'automobile, offrent aux inventeurs une occasion magnifique de se révéler.

Près de 4,200 inventions sont brevetées chaque semaine, au Canada et aux Etats-Unis. On peut dire que, dans ces deux pays, une invention est réalisée toutes les onze minutes. Et pourtant, il en faudrait davantage. Les besoins du monde moderne sont immenses; aux inventeurs de les satisfaire.

BEAUTE DES YEUX

PRODUITS IMPORTES DE LA GRANDE
MAISON BICHARA DE PARIS.

Vous pouvez maintenant vous procurer le secret du charme des yeux en employant le

MOKOHEUL BICHARA

qui donne aux yeux un éclat diamanté. Employé par les plus grandes artistes du monde et les beautés européennes.

PRIX : \$2.00

CILLANA BICHARA

Produit pour rendre les cils et les sourcils abondants et les maintenir droits, aussi pour leur donner une couleur attrayante.

CHATAIN — pour les blondes
NOIR — pour les brunes

PRIX : \$2.00

PARFUMS

Les parfums Bichara sont incontestablement les meilleurs parfums de nos jours et jouissent d'une réputation européenne sans rival.

ROSE-ROSE — YAVOHNA — CABRIA
NIRVANA — SYRIANA — AMBRE

Petit flacon: \$1.00

Fournisseur de la Cour Royale d'Espagne.

EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS
ET PARFUMEURS.

Expédié franco par la maille sur réception du prix.

PRODUITS BICHARA

502, RUE SAINTE-CATHERINE EST

Suite 111 - 113 - 115 Tél. Est 3200
MONTREAL, Can.

Geo. Latourrelle, agent pour le Canada.

FUMEZ

LE CIGARE "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT :

10 cts

Tel. : Plateau 5524

COMMENT ON RECONNAIT LES ARBRES LES PLUS COMMUNS

Nous avons déjà décrit, dans "La Revue", quelques-uns de nos arbres les plus connus. Il en reste plusieurs que nous n'avons pu, dans cette première série, étudier dans les détails.

Les aulnes, dont les troncs servent en France à la fabrication des sabots et l'écorce pour la teinture de la laine en noir, sont de grands arbres aux troncs lisses et sombres qui laissent aller leurs racines jusque dans l'eau des rivières.

Quand vous verrez des aulnes, des saules, des peupliers blancs, vous pourrez être certain que l'eau n'est pas loin, car ces arbres ne poussent bien que dans les endroits humides.

A présent, si vous le voulez bien, voyons le chêne qui fait l'orgueil de nos forêts et que l'on trouve aussi bien dans les villes. Ses feuilles découpées, ses glands, son allure gigantesque ne permettent pas de le confondre avec les arbres qui l'entourent. D'ailleurs le chêne les domine, les étouffe sous sa ramure. Il est le symbole de la force et de la robustesse. Il fournit un bois dur régulier, employé à tous usages. Son écorce sert au tannage des cuirs. Ses fruits sont recherchés par tous les herbivores, principalement par les porcs.

Le charme se reconnaît au tronc gris, lisse, aux feuilles simples et dentelées. Le bois de ces arbres est très dur et fournit un excellent combustible. De plus, cet arbre supporte très bien la taille, il se prête aux caprices

des jardiniers qui s'en servent pour faire des berceaux, des allées couvertes bien connues sous le nom de charmillles.

Il existe un arbre qui peut faire concurrence au chêne, un arbre au tronc gris clair, aux ramures immenses, c'est le hêtre. La feuille est d'un vert chaud, brillant; le fruit contient une amande grise dont on tire l'huile excellente. Le bois du hêtre est employé dans l'ébénisterie. C'est aussi un très bon combustible.



Branche d'aulne. Cet arbre pousse dans les endroits humides, les marais, au bord des étangs, des ruisseaux et des rivières.

Vous connaissez sans doute le châtaignier qui donne les châtaignes. Cuites à l'eau ou sous la cendre, les châtaignes deviennent un aliment délicieux. Les longues feuilles dentelées et tombantes de cet arbre sont bonnes pour nourrir les animaux. L'écorce lisse et foncée contient une grande quantité de tannin: on l'emploie pour

GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS
AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil

ETES - VOUS DELAISSEE ?

Plus d'une femme, de nos jours, souffre en silence de se voir abandonnée et de ne pas savoir pourquoi. Le secret du charme féminin est la perfection physique naturelle qui la fait admirer partout où elle va; c'est-à-dire cette chose qui en fait une *vraie femme*. Ce charme, disons-nous, est sa beauté plastique. *Les bourrures ne remplacent pas un buste*. Une beauté physique artificielle n'a pas d'attrait. Vous êtes une *vraie femme*, et pour cela vous tenez à être physiquement développée à la perfection, comme le veut la nature.



Le Réformateur Myrriam Dubreuil mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues années d'études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le Réformateur Myrriam Dubreuil est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument *inoffensif*, bienfaisant pour la santé générale comme tonique.

VOUS AVEZ UNE AMIE !

Mme MYRRIAM DUBREUIL vous offre un tonique merveilleux qui donne aux personnes nerveuses et maigres le buste parfait qui doit leur rendre la beauté convoitée. Ce tonique développe harmonieusement le buste de toute femme et fille en très peu de temps. Pas n'est besoin pour cela de crèmes, de stimulateurs électriques, de massage ou d'un faux traitement gratuit, bon pour tromper les gens. Notre traitement à nous est simple, efficace, sans danger d'aucune sorte. Et c'est en 25 jours que le traitement de Mme Myrriam Dubreuil augmentera votre poids et votre buste.

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge.

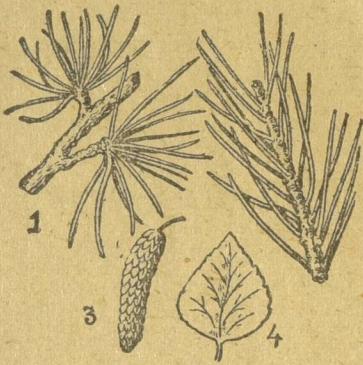
 **TOUTE CORRESPONDANCE STRICTEMENT CONFIDENTIELLE**
Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 230 Parc Lafontaine, Montréal
DEPARTEMENT I — BOITE POSTALE 2353

teindre en noir les étoffes. Quant au bois, très résistant, on en fait des piquets, des portes, des barrières, des clôtures, car il supporte très bien l'humidité.

Et le bouleau ! Le joli arbre des Laurentides ! Comme son feuillage est léger, comme ses chatons s'agitent au vent ! Et ce joli tronc avec ses zones de noir et de blanc ! L'écorce peut se diviser en feuilles minces comme du papier. C'est un arbre précieux qui s'accommode de tous les terrains. Il pousse aussi par toutes les températures, se développant aussi bien sous un climat tempéré que parmi les neiges du Canada et de tous les pays du nord. Le bouleau sert à de multiples usages.

Les sauvages se servaient de son écorce pour en faire des canots et aussi des récipients et, en certains endroits, pour recouvrir leurs cabanes.



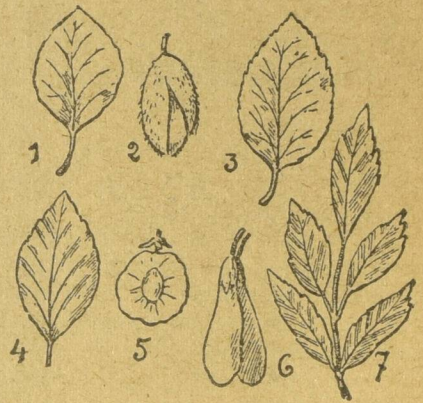
1—Pin; 2—Sapin; 3—Fruit du bouleau; 4—Feuilles du bouleau

On en fait de nos jours des meubles, de petits objets très légers. Les jeunes pousses sont utilisées pour confectionner des balais. Les feuilles servent à nourrir le bétail, et les Finlandais en tirent une espèce de thé. Les Scandinaves font avec la sève du sirop un agréable sirop, tandis que les Russes en font une espèce de bière.

Les Lapons fabriquent leurs chaussures avec l'écorce de cet arbre.

Voici les pins et les sapins.

Tous produisent ce que nous appelons vulgairement les pommes de pin. Les unes poussent verticalement, les autres sont tombantes. Quant aux aiguilles ou petites feuilles, les unes se



1—Feuille de hêtre; 2—Faine, fruit du hêtre; 3—Feuille de charme; 4—Feuille de l'orme; 5—Fruit de l'orme; 6—Fruit du frêne; 7—Feuille de frêne.

réunissent par groupes au bout d'une courte tige, les autres poussent tout le long des branches. Ces arbres, les sapins et les pins, offrent les aspects les plus différents et les plus divers : comparez par exemple un pin commun avec un pin parasol ou un mélèze. Ils poussent lentement, mais quelques espèces, surtout dans la montagne, atteignent jusqu'à 125 pieds de hauteur.

Suivant les espèces, ces végétaux sont utilisés des façons les plus diverses. D'abord le bois de pin n'est pas distingué, dans le commerce, de celui du sapin, précieux l'un et l'autre pour leurs grandes dimensions : on en fait même des mâts pour les navires. On les emploie dans la charpente, la menuiserie, pour fabriquer des meubles communs, des parquets, des caisses d'emballage, des poteaux télégraphi-

NE SOUFFREZ PLUS!



Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec —

Le Traitement Médical Guy

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le *beau mal*, les *déplacements*, *inflammations*, *tumeurs*, *ulcères*, *périodes douloureuses*, *douleurs dans la tête*, les *reins* ou les *aines*.

Avec ce merveilleux traitement, plus de *constipation*, *palpitation*, *alourdissements*, *bouffées de chaleur*, *faiblesse nerveuse*, *besoin irraisonné de pleurer*, *brûlements d'estomacs*, *maux de coeur*, *retards*, *pertes*, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

Consultation: Jeudi et Samedi, de 2 hrs à 5 hrs p. m.

MME MYRIAM DUBREUIL, 230 PARC LAFONTAINE, MONTREAL, QUÉ.
Boîte Postale 2353 — Dépt. 25.

BEAUTE ET FERMETE DE LA POITRINE

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY EN TRENTE JOURS



Le *Traitement Denise Roy*, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, *développe* et *raffermit* très rapidement la *poitrine*.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante, certaine et durable sur le *buste*, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes *maigres* et *nerveuses*.

Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer; facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY (de 30 jours) AU COMPLET : \$1.00
(Renseignements gratuits donnés sur réception de trois sous en timbres)

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, B. P. 2740, 313 Amherst. MONTREAL.

ques, des rayonnages, etc., etc. Les pommes de pin bien sèches servent d'allume-feu.

On extrait en outre de ces arbres des produits tout à fait spéciaux, com-

me la résine, la colophane, l'essence de térébenthine. De plus, on s'en sert pour décorer les parcs où leur feuillage persistant met une note verte, même pendant l'hiver.

HISTOIRE DE L'HORLOGERIE

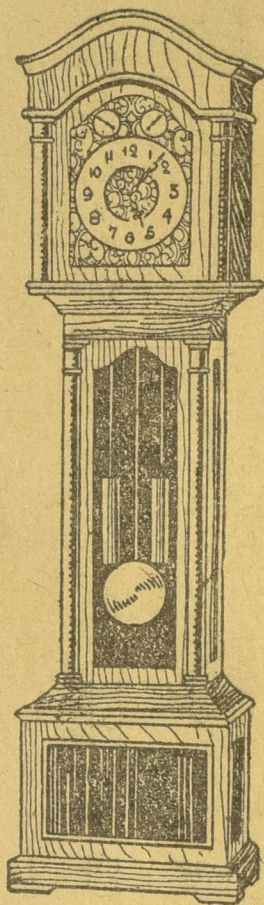
Dans l'antiquité, cadrans solaires, sabliers et clepsydres ou horloges d'eau.—Au XI^e siècle, apparition des horloges à régulateur mécanique.—Application du pendule à la pendule.—L'horlogerie sous Louis XV.—La montre minuscule de Beaumarchais.

Enfin les pendules furent trouvés, et il paraît constant que ce fut le grand Galilée qui conçut le premier la possibilité d'en faire l'application aux hor-

Tout ce que nous savons de l'histoire de l'horlogerie, à son origine, c'est que, dans l'antiquité, on n'avait pour marquer les heures que des cadrans solaires, et que les premiers essais en horlogerie furent des clepsydres ou horloges d'eau, auxquels furent substitués plus tard des sabliers.

Les horloges à régulateur mécanique ne commencèrent à paraître que dans le X^e ou le XI^e siècle, et ne reçurent leur entier perfectionnement que beaucoup plus tard. On sait encore qu'il en fut envoyé une à Charlemagne par le calife Haroun-al-Raschid. L'Espagne eut sa première horloge à Séville en 1400, Moscou en 1404, Lubeck en 1405. La première que l'on établit à Paris fut celle du Palais de Justice.

Les horloges usitées dès le XVI^e siècle pouvaient déjà suffire aux besoins de la vie civile; quelques-unes même allaient au delà de leur destination, surprenaient les curieux par divers artifices de mécanique, indiquaient le mouvement de quelques corps célestes.



loges, quoiqu'on fasse généralement honneur de cette invention à l'Anglais Huyghens, qui, en effet, la répandit et l'accrédita.

Le Samedi

Magazine hebdomadaire illustré
LITTÉRAIRE — MUSICAL
HUMORISTIQUE

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour
1 an ou \$2.00 pour 6 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour
1 an ou \$2.50 pour 6 mois) d'abonnement au
magazine LE SAMEDI.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

**La Revue
Populaire**

*La seule revue mensuelle
illustrée qui instruit et
amuse en même temps.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou
75c pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

LE FILM

*est le seul Magazine de Vues
Animées, en français, en
relations directes avec les
— grands studios.*

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour
1 an ou 50 cents pour 6 mois d'abonnement au FILM.

Nom

Adresse

Ville Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL



FRITZ V. GEGERBERGE IMP.

Petit-fils d'Erick V. Grafenwerth, grand
champion d'Allemagne 1921-22;

Neveu de Klodo V. Boxberg, grand
champion 1925,

est offert aux amateurs qui ont des chiennes
de bonne lignée.

*Nous avons toujours des jeunes chiens
policiers allemands à vendre.*

S'adresser à

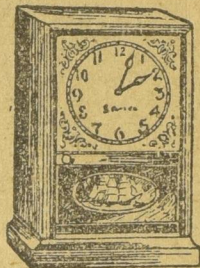
A. PLEAU, St-Vincent de Paul, P. Q.

Quant à l'horloge mécanique, on en attribue l'invention à un moine bénédictin d'Auvergne, nommé Gerbert, qui devint pape en l'an 1003, sous le nom de Silvestre II. Mais ceci peut fort bien n'être qu'une légende.

A partir du XVe siècle, en France, protégée par Louis XI, l'horlogerie fit des progrès considérables. Peu à peu, le mécanisme des horloges se métamorphosa, diminua de volume, jusqu'à ce qu'il devint portatif. C'est sous Louis XV, à Paris même, que le physicien Huyghens, dont nous parlions tout à l'heure, appliqua pour la première fois les lois du peuple aux horloges et le spiral compensateur aux montres.

Au XVIIIe siècle, c'est à Paris qu'on fabrique les plus belles horloges, les pendules les plus artistiques.

On connaît assez bien les noms des horlogers Leroy, Lepaute, Berthoud, Bréguet, mais pas assez celui de Caron qui devint plus tard M. de Beaumarchais, l'auteur du "Barbier de Séville" et du "Mariage de Figaro". M.



de Beaumarchais, à l'époque où il portait le nom de Caron, avant qu'il achetât une charge de gentilhomme, avait exécuté pour Mme de Pompadour une montre minuscule placée dans le chaton d'une bague et capable de marcher trente heures sans être remontée. Nos montres-bracelets les plus petites ne sont donc pas choses nouvelles!

— o —

LES FEMMES A L'UNIVERSITE DE PARIS

On compte très peu de femmes encore dans nos universités; il n'en va pas de même à Paris où elles s'inscrivent nombreuses à toutes les facultés. En 1915, il y avait à l'Université de Paris 75 étudiantes en pharmacie; ce nombre s'est élevé à 152 en 1920, y compris les herboristes. Pendant cette même période, le nombre des étudiantes inscrites à la Faculté des sciences a passé de 207 à 427, et le nombre de celles inscrites à la Faculté de médecine, de 213 à 512. Ces chiffres sont naturellement beaucoup plus élevés en 1925.

UN TRAITEMENT REELLEMENT PRATIQUE

QUELS QUE SOIENT VOS MALAISES :

*Pauvreté du sang
Tiraillements
Maux de reins
Palpitations de coeur
Troubles d'estomac*

*Irrégularités
Retour d'âge
Chlorose—Anémie
Migraine
Perte de mémoire*

*Dépression
Troubles nerveux
Mélancolie
Dérangements
Sensation de chaleur*

N'AYEZ AUCUNE HESITATION A PRENDRE LES

PILULES ROUGES

Des milliers de femmes chaque année recouvrent la santé au moyen de cette merveilleuse spécialité qui constitue le traitement le plus pratique parce que le plus efficace et le moins coûteux. La femme qui prend les Pilules Rouges n'a pas à payer de consultations médicales si elle ressent des malaises qui l'inquiètent puisqu'elle peut, chaque fois qu'elle le désire, écrire à notre médecin ou le voir à son bureau, et les conseils qu'elle reçoit absolument gratuitement lui sont d'un secours précieux et lui épargnent des sommes considérables.



Mme B. Cloutier

«J'ai pris les Pilules Rouges sur la recommandation de mon médecin de famille pour refaire mes forces après avoir eu l'influenza. Depuis, je les ai employées à nouveau après deux maternités et elles m'ont également bien réussi. Elles sont un incomparable reconstituant des

forces. Je les recommande à toutes les femmes faibles dont le sang manque de richesse et les nerfs de résistance et je permets volontiers qu'on dise dans les journaux tout le bien que les Pilules Rouges m'ont fait.» Mme Blanche Cloutier, 7 Mill St., Brunswick, Me.



Mme Vve M. Galiéau

«J'étais d'une si grande faiblesse que j'ai eu quatre maladies consécutives avant terme. Désolée de mon état, je suis allée consulter les médecins de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, j'ai suivi leurs conseils, sur leur recommandation j'ai pris les Pilules Rouges et ma santé s'est vite améliorée; je suis devenue forte et vigoureuse

et un an plus tard, j'ai eu un gros bébé en parfaite santé. Je suis très reconnaissante aux Pilules Rouges que je considère le remède le plus efficace et le moins dispendieux pour rendre la santé aux femmes épuisées.» Mme Marie Galiéau, 144a, Plessis, Montréal.

CONSULTATIONS gratuites aux femmes par lettres ou à nos bureaux, 1570, rue Saint-Denis. (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville.) Notre médecin est à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaite des conseils qu'il vous donnera pour rien. Il vous est impossible de vous soigner à meilleur marché.

AVIS: Soyez énergique pour votre santé. Refusez les substitutions au cent, soit en bouteilles, soit en boîtes de carton. Les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles sont dans des boîtes de bois, l'étiquette porte un No de contrôle et le nom de notre Compagnie. Les indications de notre médecin dans la circulaire sont précieuses, suivez-les bien. Chez tous les marchands ou par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

Compagnie Chimique Franco-Américaine Limitée,

1570, rue Saint-Denis, Montréal

Le Don de la Nature à la Beauté

est contenu dans les soins quotidiens, simples et délicats, qui ont procuré le charme de la grâce naturelle à des milliers de femmes.



PALMIER AFRICAÎN

COCOTIER



OLIVIER



Savon provenant des arbres

Les seules huiles qui composent le Savon Palmolive sont les merveilleuses huiles de beauté de ces trois arbres — illustrés ci-haut — sans aucune autre matière grasse.

Voilà ce qui explique la couleur naturelle du Savon Palmolive — car ce sont les huiles de palme et d'olive, rien d'autre, qui donnent au Palmolive sa couleur verte.

Il suffit de nos jours pour être belle de connaître le secret de la beauté naturelle.

Les femmes ont appris à reconnaître que des soins très simples d'élémentaire propreté sont de beaucoup plus efficaces que les traitements de beauté les plus compliqués. Car c'est ainsi qu'on conserve sa Jeunesse. Garder son teint propre, tout est là. Et ce qu'il faut surtout retenir... c'est qu'il importe de l'entretenir avec un savon pur... un savon composé UNIQUEMENT en vue du teint.

C'est pourquoi, chaque jour, des milliers de personnes nouvelles adoptent le Palmolive... savon tendre pour le teint et fabriqué expressément pour conserver la beauté du teint.

Pour garder votre teint beau, ne perdez jamais de vue ces règles à suivre

Lavez-vous la figure avec l'adoucissant Palmolive. Massez-le délicatement dans la peau.

Rincez-vous bien. Puis recommencez lavage et rinçage. Faites le dernier rinçage à l'eau froide. Si votre peau s'assèche facilement, appliquez-y un peu de cold-cream — et c'est tout. Faites cela régulièrement, de préférence le soir.

Servez-vous, si vous voulez, de poudre et de rouge. Mais ne les gardez jamais la nuit. Ils obstruent les pores et souvent les dilatent. Des points noirs et de l'enlaidissement s'ensuivent souvent. Il faut les enlever en se lavant.

Un teint pâle et sans attrait est désormais inexcusable

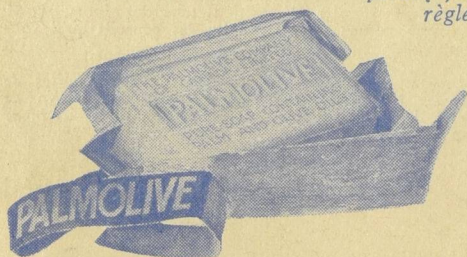
C'est de cette très simple manière que des femmes par milliers, depuis le siècle de Cléopâtre, ont trouvé le charme et la beauté. Pas besoin de médicaments. Enlevez simplement les impuretés, l'huile et la sueur accumulées durant le jour, nettoyez les pores, et la nature vous sera favorable. Votre peau restera d'une fine texture. Votre teint sera bon. Vous n'aurez pas à craindre les rides avec l'âge.

Évitez cette erreur

Ne vous servez pas de savons ordinaires pour le traitement ci-dessus. Ne croyez pas que tout savon vert, ou prétendu fait avec des huiles de palme et d'olive, soit de même nature que le Palmolive.

Et il ne coûte que 10c le morceau! Procurez-vous-en un aujourd'hui. Remarquez la différence produite par une semaine de ce traitement.

FABRIQUÉ AU CANADA



Le Savon Palmolive ne subit le contact d'aucune main, jusqu'au moment où vous brisez son enveloppe — sans laquelle il ne doit jamais être vendu.